



SARA WOLF

Je te hais...
passionnément

I2N

SARA WOLF

JE TE HAIS...
PASSIONNÉMENT

*Traduit de l'américain
par Alexandra Maillard*

POCKET JEUNESSE
PKJ.

*À ma mère, D., et à toutes celles
qui ont affronté des monstres.
Vous êtes infiniment courageuses et fortes.
Je suis avec vous pour toujours.*

Chapitre 1

Trois ans, neuf semaines, cinq jours

Tout le monde a une liste de choses à faire. C'est ce que mon père m'a appris quand j'avais six ans.

Il m'en a fallu onze de plus pour rédiger la mienne. Mais grâce à un certain connard dont j'ai eu le malheur de croiser la route, elle est terminée.

1. Ne pas parler d'amour.
2. Ne pas penser à l'amour.

3. Penser à l'amour et parler d'amour conduit à le ressentir, et l'amour est l'ennemi. Il ne faut en aucun cas frayer avec l'ennemi, même si dans les films, des acteurs super sexy nous font croire que c'est chouette. Ne tombez pas dans le panneau. C'est le pire fléau de la terre, le plus grand Méchant jamais inventé par des abrutis en pleine puberté et saturés d'hormones. C'est le Joker, Lex Luthor. C'est le boss de fin du jeu vidéo ridicule qu'on appelle la vie.

Tous les invités de la fête d'Avery Brighton ont une liste, eux aussi. Et, pour la plupart, elle ressemble à ça :

1. Finir bourré.
2. Finir vraiment bourré.
3. Tout faire pour ne pas vomir sur quelqu'un qui nous plaît.
4. Essayer d'emballer la personne sur qui on n'aura pas vomi.

C'est une liste infaillible et très facile à suivre, même pour des débilés profonds. Une espèce de manuel pour les gens qui regardent trop la télé et qui croient que s'amuser veut dire se prendre de grosses bitures et s'envoyer quelqu'un dont on aura tout oublié au réveil. Ce qui rend tous les gens présents parfaitement insupportables. Surtout les mecs. D'ailleurs, l'un d'eux vient de m'accoster et de passer un bras autour de mes épaules. Le visage écarlate, il bafouille à voix basse et sur un ton suggestif qu'on devrait aller se trouver un coin tranquille tous les deux.

Il ne me connaît pas. Il ignore tout de ce que j'ai vécu.

Ce n'est qu'un imbécile. Mais là encore, il est loin d'être le seul.

Je fais la moue et le repousse avant de me précipiter dans la cuisine. Non pas qu'on me drague souvent. C'est encore nouveau, pour moi. Et étrange, parce que les garçons ne draguent pas les grosses, en général. Et c'est ce que j'étais, avant : une grosse.

Je tire mon tee-shirt Florence and the Machine plus bas sur mon ventre. Exhiber ses vergetures devant tous les gens « cool » d'East Summit High n'est sûrement pas le meilleur moyen de me faire des amis. Je me contenterais d'un ennemi, à ce stade. Sans personne à qui parler, le lycée est l'endroit le plus nase de la terre.

— Isis !

Une fille complètement saoule arrive droit sur moi. Des mèches de cheveux noir corbeau sont plaquées sur son visage en sueur.

— Salut ! Comment tu... Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu fais là ?

— Euh... Pardon ? fais-je, décontenancée.

La fille se met à glousser.

— Je m'appelle Kayla. On s'est rencontrées en géopolémique.

— Géopolitique.

— Ouais, c'est ça !

Elle frappe dans ses mains avant de me pointer du doigt.

— Alors toi, tu es vraiment *trop* intelligente !

— Je vais surtout être *trop* mouillée si tu ne redresses pas ce verre...

Je replace doucement la main de Kayla à la verticale pour contenir la bière qui goutte déjà par terre et sur mon jean.

— Oh... Est-ce que j'en ai renversé sur toi ?

Là-dessus, elle ferme les yeux et commence à plisser très fort les paupières en souriant. Face à mon absence de réaction, elle grimace.

— Qu'est-ce que tu fais ? je lui demande.

— Un clin d'œil !

— De là d'où je viens, ça s'appelle avoir l'air trop bourré.

— Bourré ?! reprend Kayla avant de faire vibrer ses lèvres en postillonnant un mélange de salive et de bière qui atterrit droit sur moi. Alors là, n'importe quoi !

— Écoute, tu as vraiment l'air très... (je suis interrompue par le rot retentissant que Kayla vient de lâcher...) sympa, et la nouvelle chelou que je suis te remercie de lui faire l'honneur de lui parler, mais je crois que tu devrais aller t'allonger un peu. Ou mieux, remonter le temps jusqu'à une époque où l'alcool n'existait pas.

— Alors toi, tu es *trop* marrante ! Qui t'a invitée ?

— Avery.

— Oh... Elle recommence, alors ! fait Kayla dans un éclat de rire. Ne bois pas de punch.

— Comment ça, « elle recommence » ?

— Chaque fois qu'il y a des nouveaux au lycée, elle organise une fête. S'ils tiennent toute la soirée sans pleurer ni se faire pipi dessus, alors on peut considérer qu'ils sont « cool ».

Génial ! Sept heures à ingurgiter de la bière tiédasse achetée par le grand frère de je-ne-sais-qui est considéré comme une manière infallible de déterminer qui est cool et qui ne l'est pas. J'aurais dû m'y attendre dans cette petite ville paumée de l'Ohio...

— Qu'est-ce qu'il y a dans le punch ? je demande en jetant un coup d'œil à un grand saladier rempli de liquide rouge.

— De la poudre lax... laxa... de la poudre pour faire caca ! finit par articuler Kayla.

Plusieurs garçons tournent autour d'elle comme des requins. On dirait qu'ils attendent le moment où elle sera trop ivre pour protester. Je leur lance un regard noir, j'attrape ma nouvelle copine par la main, et je l'entraîne à l'étage. Tout est calme, là-haut. Aucun vautour en chaleur ne rôde. Nous nous accoudons à la rampe et commençons à observer le chaos en bas.

— Dis... Tu viens d'où, déjà ? demande Kayla.

Maintenant qu'elle ne titube plus, je peux l'observer de plus près. Elle fait partie des quelques personnes de couleur du lycée. Ses cheveux et ses yeux sont sombres. Sa peau est ambrée, un peu comme du miel. Kayla est jolie. Plus jolie que la plupart des filles de la soirée. Et surtout plus que moi.

— Je viens de Floride, dis-je. De Good Falls. Un coin chiant à mourir, truffé de moustiques et de footballeurs.

— Mmm... Ça a l'air de ressembler à ici.

Elle glousse avant d'avalier cul sec son restant de bière. Pile à ce moment-là, l'un des invités ouvre une boîte de saucisses cocktail et commence à en balancer sur l'assistance. Des filles crient et les retirent de leurs cheveux tandis que les garçons s'en jettent à la figure. Une saucisse vole soudain dans notre direction, pour finir sa course dans le lustre.

— Ouh là ! La mère d'Avery ne va pas trop apprécier..., commente Kayla.

— Je suis sûre que ses parents sont des snobs pétés de thune.

— Comment tu le sais ? Son père est CDG, ou je ne sais pas quoi.

— PDG...

— Ouais, c'est ça ! Ça doit être super important, comme boulot. Mais j'y ai beaucoup réfléchi et je ne vois pas très bien comment un boulot de trois lettres pourrait être aussi important que ça.

— Alors là, je pense que tu viens de mettre le doigt sur un truc. Un truc super bourré, mais un « truc » quand même.

Kayla m'adresse un large sourire avant de se pencher vers moi pour attraper une mèche de mes cheveux.

— J'aime bien cette couleur.

— C'est Folie Violette. Enfin, selon l'emballage.

— Tu t'es teint les cheveux toute seule ? Trop cool !

C'est l'un des éléments du pacte que j'ai passé avec moi-même : perdre du poids, me teindre les cheveux, et porter des vêtements qui m'aillent vraiment. Devenir quelqu'un de meilleur. Le genre de fille à qui une *certaine personne* filerait rencard. Mais je ne dis rien de tout ça à Kayla parce que ça concerne « l'ancienne moi » – celle qui pensait encore que l'amour n'est pas un truc à la con. Celle qui aurait été prête à tout pour un garçon, même perdre quarante kilos en suivant un régime de dingue et en transpirant comme un cochon. Même sortir boire et fumer dans des boîtes pourries, histoire de traîner avec ses amis. Pas avec lui ; avec *ses amis*. Oui. J'ai été jusque-là pour tenter de m'attirer ses faveurs.

Mais c'est fini, tout ça. Je ne suis plus à Good Falls en Floride. Je suis à Northplains dans l'Ohio. Personne ne connaît « l'ancienne moi ». Alors, autant éviter de la mettre sous les feux des projecteurs. Ça risquerait de mettre « la nouvelle moi » mal à l'aise. Mon but est de me faire des amis, pas de me suicider socialement.

— Eh merde..., murmure soudain Kayla. Je ne savais pas *qu'il* serait là.

Je comprends aussitôt de qui elle parle. Au milieu du chaos des lanceurs de saucisses et des danseurs s'agitant sur du Skrillex se dresse un îlot de calme absolu. En dehors de son bon mètre quatre-vingts et de ses larges épaules, tout chez lui paraît fin – sa taille, ses longues jambes, ses pommettes ridiculement saillantes. Ses cheveux en bataille ne sont pas exactement blonds, mais pas tout à fait bruns non plus. Kayla le dévore des yeux, et elle n'est pas la seule. Les filles s'arrêtent net sur son passage et les garçons lui lancent des petits regards

mauvais. Je ne sais pas qui il est, mais je suis sûre qu'il fait partie de ces gens qui sont populaires pour de mauvaises raisons.

Il s'avance parmi l'assistance tout en restant en retrait. Normalement, on salue les gens de la tête quand on passe devant eux, ou on cherche au moins du regard quelqu'un qu'on connaît. Pas lui. Il se contente de marcher. Et vu que la foule s'écarte devant lui, il n'a même pas à forcer son chemin. Il affiche une expression blasée, comme si tout ce qui l'entourait était parfaitement inintéressant.

— C'est Jack. Jack Hunter, me murmure Kayla. Il ne vient jamais à ce genre de soirée, d'habitude. Elles ne sont pas assez bien pour lui.

— Il est lycéen, Kayla. Pas héritier de la couronne d'Angleterre.

— Son surnom, c'est le Prince de Glace. Alors tu vois, c'est un peu comme s'il faisait partie de la famille royale...

Mon fou rire s'éteint aussitôt devant la mine imperturbable de Kayla.

— Attends... tu rigoles, là ? Vous l'appellez vraiment comme ça ?

Elle rougit.

— Ben ouais ! Comme Carlos, tu sais, le Mexicain qui est dans l'équipe de foot... lui c'est Nacho Pimenté, et le mec flippant qui collectionne les couteaux, Freddy von Krueger. Et Jack, le Prince de Glace, parce que c'est trop lui !

Je m'esclaffe de nouveau, mais visiblement un peu trop fort parce que l'intéressé lève la tête vers nous, ce qui me permet d'observer son visage de plus près. Son air hautain ne joue pas en sa faveur. Kayla me murmure « il est mignon, hein ? ». Sauf que non, il n'est pas mignon. Il n'a pas un joli visage poupin, il n'est pas le genre de garçon dont les filles parlent en gloussant pendant les soirées pyjama ou entre deux cours. Il est *beau* ; genre regard de lion, nez fin et lèvres charnues comme ces mecs des pubs pour des costumes de marque italienne. Je comprends pourquoi on le surnomme le Prince de Glace. En dehors de l'épaisse couche de prétention qui entoure ce type, ses yeux ont la

couleur d'un lac gelé – un bleu tellement clair qu'il semble presque transparent.

Des yeux qui me dévisagent...

Kayla pousse un petit cri strident – et horripilant – de singe avant de venir se cacher derrière mon épaule.

— Il nous regarde ! murmure-t-elle.

— Pourquoi tu te caches ?

Kayla marmonne quelque chose contre le tissu de ma chemise.

— Ah, il te plaît...

— Chut ! Pas si fort ! fait-elle en me tirant en arrière par le cou.

— Oh là, oh là ! Mollo avec mes vertèbres ! J'en ai besoin !

— Alors, arrête de dire des trucs aussi débiles !

— Mais il te plaît vraiment !

Kayla me pince. Je lâche un cri perçant, cette fois. Notre raffut attire un peu plus l'attention de Jack – et celle des autres. J'arrive à dégager les doigts de Kayla de mes cervicales et fonce aux toilettes. Dans le calme relatif que seul cet endroit peut offrir, je m'aperçois que Kayla est la seule personne à avoir pris la peine de venir me parler depuis que j'ai emménagé ici. Tous les autres m'ont dévisagée ou se sont mis à chuchoter à ma vue, mais personne ne s'est adressé directement à moi. Je commençais à me demander si j'avais l'air d'avoir une maladie contagieuse. Ou une tête affreuse. Voire si j'étais carrément morte. Dans tous les cas, soit Kayla peut communiquer avec les fantômes, soit elle est juste sympa. *Trop* sympa.

J'étais exactement comme elle, avant.

Les toilettes font peur à voir. Je tapote la chasse d'eau avec compassion avant de sortir. *Allez, courage, ma vieille. T'inquiète, ce bordel devrait être bientôt fini. Soit on va tous faire un coma éthylique, soit ta cuvette va s'effriter à cause des litres de vomi qu'elle aura vu passer. Tu as une bonne épargne retraite ? Non ? Tu devrais renégocier. Protester, même. Voire carrément faire grève. La ligue de défense des toilettes !*

Une fois mon petit discours parfaitement sensé terminé, je sors, pour tomber sur la scène que je redoutais : Kayla est redescendue. Heureusement, les garçons la laissent tranquille. Sauf qu'en fait, là c'est *elle* qui enquiquine un garçon.

— Tu ne viens jamais en... en général, balbutie Kayla à l'attention de Jack Hunter.

— Non. J'évite de me mêler à la plèbe, d'habitude.

Il jette un coup d'œil à la ronde, le sourire aux lèvres.

— J'imagine que tu aimes ce genre de fête, toi, par contre...

— Qu... ? Quoi ? Non ! Enfin, si. Disons qu'Avery est une amie. Elle m'a forcée à venir. Je n'aime pas trop ce genre de soirée, moi non plus...

— Tu as du mal à articuler et tu tiens à peine debout. Si tu dois boire autant pour supporter les fêtes auxquelles tes amis *t'obligent* à venir, alors tu n'es qu'une abrutie qui ne sait pas s'entourer.

Kayla se crispe comme si elle venait de se faire gifler. Les larmes lui montent aux yeux. Mon sang ne fait qu'un tour. Mais pour qui est-ce qu'il se prend, celui-là ?

— Ce ne... ce n'est pas ce que je voulais dire..., commence Kayla.

— Et tu m'as l'air du genre à rester collée à des amis que tu détestes. Ce qui doit être réciproque. Et sans doute assez facile à cacher vu les quantités d'alcool que vous ingurgitez.

Des larmes se mettent à rouler sur les joues de Kayla, cette fois. Jack soupire.

— Tu as tellement peu de personnalité que tu pleures à la première vérité qu'on te balance ?

Mon cœur bat la chamade. Je serre les poings si fort que je ne sens plus mes doigts. La cruauté de ce mec me laisse un goût amer dans la bouche ; et me rappelle beaucoup une *certaine personne*.

Celui qui a gâché ma vie à tout jamais.

Je repousse le garçon qui recommence à me draguer et m'élanche dans la foule. Kayla n'est pas mon amie. Personne ne l'est, ici. Mais elle

s'est montrée gentille envers moi durant environ quatre secondes, vraiment gentille, pas comme cette mielleuse d'Avery lorsqu'elle m'a invitée à son espèce de fête – ou devrais-je dire bizutage – à la con. C'est plus que ce que je n'aurais jamais cru obtenir. Plus que ce qu'on m'a donné depuis *très* longtemps. Un sourire méprisant monte aux lèvres de Jack. *Vas-y. Ouvre ta grande bouche encore une fois, beau gosse. Je n'attends que ça.*

— Tu es pathétique.

C'est à ce moment que mon poing percute pour la première fois le visage de Jack Hunter. Et tandis qu'il trébuche en arrière en me fusillant de ses yeux glacés, j'ai soudain l'impression que ce ne sera pas la dernière fois.

— Excuse-toi tout de suite auprès de Kayla.

Le silence retombe sur l'assistance, telle une vague. Celle-ci se propage plus vite qu'un LOLCAT sur Facebook. C'est comme si les invités s'étaient figés, comme s'ils avaient tous ralenti pour voir la réaction de Jack. Ils veulent du spectacle. On dirait une meute de hyènes, et je viens juste de mordre le lion. Jack s'en rend compte parce qu'à peine remis du choc, il jette un regard scrutateur autour de lui comme s'il préparait son prochain coup. Il me fixe ensuite avec un air à faire geler de la lave.

— Vu ta tête, fais-je en croisant les bras et en le regardant de travers, tu ne dois pas souvent te prendre de coup de poing quand tu t'es comporté comme un connard.

Un petit filet de sang coule sur sa bouche. En silence, Jack se tamponne le nez avant de se lécher nonchalamment le pouce. Kayla est pâle comme un linge. La musique résonne au loin. Seules les basses troublent l'attente à laquelle tous les invités sont suspendus.

Il ne dit rien. Et moi non plus.

— Je vais utiliser des mots simples, histoire de bien me faire comprendre, fais-je en articulant très lentement. Excuse-toi tout de suite auprès de Kayla si tu ne veux pas saigner encore plus.

Un ricanement s'élève de la foule, puis des chuchotements. Je me moque de ce qu'ils pensent et de savoir si j'ai raté leur test à la con. La seule chose qui m'importe, c'est que Jack s'excuse auprès de Kayla. Il lui a fait beaucoup plus de mal qu'il ne le croit.

— Pourquoi est-ce que tu prends la défense d'une fille que tu ne connais même pas ? finit-il par me demander d'une voix profonde. Corrige-moi si je me trompe, mais tu es nouvelle, non ? Vous n'avez pas d'écoles, en Floride ?

Évidemment, il sait d'où je viens – les nouvelles circulent vite dans les petites villes. Mais je ne me laisse pas déstabiliser. J'ai vu pire, comme insulte. Je m'en fiche complètement.

— J'ai du mal à rester plantée là à regarder une fille se faire piétiner le cœur par une espèce de bâtard arrogant. C'est plus fort que moi.

Le « ooooh » qui s'ensuit est beaucoup plus sonore que le premier. Un sentiment de fierté s'empare de moi. Les mains et le visage me brûlent. Je me mets à trembler, mais je m'empresse de le cacher ; il est hors de question de laisser ce mec gagner. J'ai déjà eu affaire à des dizaines de fils à papa pourris gâtés dans son genre. Ils sont tous les mêmes. Jack et moi allons nous insulter jusqu'à ce que je l'humilie tellement qu'il ne trouvera plus rien à dire. C'est la meilleure manière de régler ça. Et d'obtenir réparation pour Kayla.

Sauf que les choses ne se passent pas du tout comme prévu. Jack ne riposte pas. Il se penche vers moi pour m'asséner le coup fatal. Ses lèvres sont si proches que son souffle me chatouille l'oreille.

— Si tu as pris sa défense, c'est parce que tu as vécu ça, toi aussi, n'est-ce pas ?

Je suffoque. J'essaie de respirer à fond, mais je tremble trop. Ce dont Jack s'aperçoit. Il éclate de rire. Un rire cassant et froid, comme si un objet gelé venait de se briser en deux. Il *rit*. J'ai l'impression d'avoir reçu une gifle. Nous échangeons un regard lourd de sous-entendus.

Puis Jack salue l'assistance et sort par la porte de devant, avant de disparaître dans la nuit.

Les conversations reprennent aussitôt. Les invités recommencent à rire, boire, danser ou à se plaquer contre les murs avec une vigueur renouvelée. Je meurs de chaud et suis gelée à la fois. J'ai la sensation qu'une main de fer enserre mon cœur et me fait suffoquer.

Kayla m'attrape par l'épaule.

— Tu vas bien, Isis ?

Comment a-t-il compris ? Suis-je si transparente ? Ouais, un garçon m'a brisé le cœur... il a brisé mon âme et tout ce que j'étais il y a trois ans, neuf semaines et cinq jours. Je devrais mieux le cacher. Je croyais y être parvenue. Comment Jack l'a-t-il vu ?

Tout le monde nous regarde. Je ne peux pas me précipiter vers la porte d'entrée vu que Jack vient juste de partir, sans quoi les rumeurs iront bon train. Je ne peux pas non plus monter m'isoler à l'étage, ou tout le monde pensera qu'il a gagné. Gagné quoi ? Je me le demande bien. En tout cas, l'animosité entre nous m'a donné comme une poussée de fièvre. Je voudrais me trouver un endroit au calme, mais c'est impossible. Je me sens observée.

Jack m'a attaquée sur le plan le plus intime.

Il a rouvert une plaie béante à laquelle je ne voulais plus penser, celle que j'avais espéré fuir en déménageant ici.

Celle qui m'a détruite.

Personne ne doit savoir. Je suis quelqu'un d'autre, ici. Je ne suis plus la fille fragile et brisée d'autrefois.

L'heure est venue de jouer à mon jeu préféré : faire semblant.

— Il m'a embrassée ! j'annonce à voix haute à Kayla. C'était dégueu ! Beaucoup trop de langue.

Les yeux de Kayla s'arrondissent comme des soucoupes. Mes paroles me reviennent en écho par-dessus la musique. *Embrassé la nouvelle. Jack Hunter. Le Prince de Glace. Embrassé la nouvelle !* Tandis que l'information circule, j'entraîne Kayla dans la cuisine. Elle tremble

comme une feuille. Je pose une main sur son épaule et plante mon regard dans le sien.

— Toi... toi et lui ? articule-t-elle.

— Il ne s'est strictement rien passé, je murmure. Je te le jure. J'ai dit ça pour le mettre mal.

Les yeux de Kayla s'illuminent un instant avant de s'assombrir de nouveau. Sa réaction m'attriste. Elle apprécie toujours ce mec, même s'il l'a humiliée devant tout le monde. Je me sens mal pour elle. Je sais ce que ça fait. J'ai été à sa place.

— Je n'en reviens pas que tu l'aies frappé ! lance Kayla. Tu es tarée !

— Et toi, tu es folle d'aimer un mec comme lui, fais-je en soupirant. Ta mère ne t'a pas appris à fuir ce genre de prédateurs ?

— Jack n'est pas un prédateur ! proteste-t-elle. Il n'a jamais tenté quoi que ce soit avec moi !

— Sûrement parce qu'il est gay.

— N'importe quoi ! Il sort avec des filles qui vont à la fac. Et une nouvelle chaque semaine !

— Il doit les faire venir de Russie. Ou de Saturne. De partout où les filles ont le plus besoin d'argent.

Kayla chancelle. Je l'aide à s'asseoir contre un placard. À peine sent-elle la porte derrière elle qu'elle l'ouvre d'un geste maladroit et rampe à l'intérieur. Je reste d'une patience absolue pendant dix secondes avant de frapper au battant. Un grommèlement s'élève de l'autre côté.

— Va-t'en.

— Allez... Je suis désolée. Mais il le méritait, non ?

— Je suis amoureuse de lui depuis le CP ! chouine Kayla. C'était la première fois que je lui parlais vraiment ! Et toi, tu... il a fallu que tu t'en mêles et que tu gâches tout ! Ma vie est foutue !

— Dis-toi que tu auras eu une belle vie bien remplie, je déclare.

— Je ne vais pas vraiment mourir, tu sais, réplique Kayla avant d'ouvrir la porte du placard d'un geste brusque pour mieux me hurler dessus.

— Oh, mais si ! Dans soixante-dix ans, à peu près. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que pour le moment tu es très en vie, et très bourrée. Et à ce sujet, je crois que je ferais mieux de te ramener chez toi.

— Nan ! C'est bon ! Je peux conduire !

Là-dessus, elle sort tant bien que mal du placard, se redresse de toute sa hauteur, et glisse aussitôt sur des Curly. J'arrive à la rattraper et l'aide à marcher jusqu'à la porte d'entrée.

— Bien sûr... Pour finir au bas d'une falaise !

— C'est peut-être ce qui pourrait m'arriver de mieux ! geint Kayla. Jack me déteste, maintenant !

— Mais non ! Je suis sûre qu'il se souviendra tendrement de toi comme de la quatre cent trente-sixième fille qu'il aura fait pleurer.

À ces mots, Kayla éclate en sanglots. Je l'entraîne à travers la pelouse jusqu'à ma Coccinelle. Elle est vert clair et rouillée, elle a un phare cassé et des canettes de soda partout sur le sol. Mais en dehors de ça, elle fait parfaitement son boulot, qui consiste à faire savoir à la Terre entière que je suis pauvre.

— Isis ! m'interpelle une voix.

Kayla en profite pour tenter de s'échapper, mais elle est tellement saoule qu'elle titube. Je l'aide à s'asseoir et referme la portière sur elle avant de me tourner vers la fille qui s'est adressée à moi. Les boucles rousses et les yeux verts d'Avery Brighton arrivent vers moi. On dirait une sylphide irlandaise avec son teint diaphane, sa silhouette élancée, et ses taches de rousseur magnifiquement réparties sur son petit nez retroussé. C'est un peu comme si Dieu l'avait trop bien réussie.

— Tu kidnappes Kayla ? demande Avery avec un sourire de poupée de porcelaine.

— En théorie, je ne fais pas trop ce genre de chose. Mais si par le plus grand des hasards j'avais été voir sur Google comment on

kidnappe des gens alors que je m'ennuyais à mourir pendant les vacances de Noël, je pense que la méthode requise impliquerait beaucoup plus de ruban adhésif et de chloroforme. Enfin, en théorie...

— Bon écoute, c'est passionnant tout ça, mais je vais te demander de bien vouloir me la rendre. J'ai besoin d'elle à la soirée. Elle a des trucs à faire pour moi.

— Elle n'a pas l'air en état de faire quoi que ce soit, tu ne trouves pas ? Et elle est super déprimée à cause d'un truc qui est arrivé tout à l'heure... Je ne sais pas si tu y as assisté...

— Oui, oui, je l'ai vu. C'était très intéressant, d'ailleurs. Le truc le plus intéressant depuis la tentative de suicide d'Erika, pense Avery à voix haute.

Là-dessus, elle m'observe de la tête aux pieds comme si elle me voyait pour la première fois, avant de me pointer du doigt.

— Mais ça n'empêche que Kayla a quand même des trucs à faire pour moi ce soir.

— Je rêve ou c'est un peu étrange ? Dans le genre carrément ambigu et menaçant ? Elle a besoin d'aller s'allonger et de dessaouler. Je ferais mieux de la ramener, tu ne crois pas ?

Je fais le tour de la voiture d'un pas tranquille pour rejoindre la place du conducteur. Avery a l'air de plus en plus féroce. On dirait un peu un vampire.

— Pourquoi est-ce que tu ne fais que poser des questions ?

— Pour faire comme toi ?

Je me penche légèrement au-dessus du capot sans la quitter des yeux. Elle m'évoque un ours, cette fois. Un ours excessivement riche. Je ne peux pas détourner le regard sans quoi elle me chargera et se servira de mes entrailles comme doublure de son prochain sac Vuitton.

— Si tu pars avec elle, je ne t'inviterai plus jamais à aucune de mes fêtes.

— Ah ouais ? Écoute, ça me va très bien, parce que je n'ai aucune envie de traîner avec des gens qui trouvent les tentatives de suicide...

comment, déjà... « intéressantes », c'est ça ? Ou qui trouvent hilarant de mettre du laxatif dans du punch. C'est aussi nase que de ne passer *que* du Skrillex.

Là-dessus, je démarre le moteur et quitte ma place de parking.

Avery me regarde m'éloigner avec un air légèrement crispé. Je m'arrête à sa hauteur et baisse ma vitre.

— Vu que tu es si populaire, tu dois te dire qu'il serait carrément normal que je te remercie de m'avoir fait l'honneur de m'inviter. Et de me menacer. Genre : « ouah ! C'était super nase, comme soirée, mais tes menaces étaient vraiment géniales ! », je lui lance avant de m'interrompre quelques secondes. C'est quoi, cette mentalité de lycéenne ?

— On va au même lycée, espèce de débile.

Ça y est ! C'est fait ! La fille la plus populaire du lycée vient de me traiter de débile. Je vais devoir me suicider, ou retourner en Floride. J'opte finalement pour me barrer de là en vitesse et ne plus y penser. J'appuie à fond sur l'accélérateur et fais une embardée pour éviter une statue de lion, en anéantissant de magnifiques plates-bandes au passage. Mais ayant tourné le volant un peu tard, je percute l'un des testicules de l'animal, qui s'envole dans une fine pluie de béton pulvérisé. J'abandonne derrière moi une troupe de nouveaux ennemis, et un lion à moitié castré. Tout ça pour ramener chez elle une éventuelle amie qui pense que j'ai définitivement gâché ses chances avec le mec qu'elle a dans la peau. Mais même si ça craint, c'est toujours mieux que ce que je me traîne, soit *trois ans, neuf semaines et cinq jours* de mauvais souvenirs.

Chapitre 2

Trois ans, neuf semaines, six jours

C'est une Kayla beaucoup plus sobre que je dépose devant une maison modeste située dans une impasse calme. Ma nouvelle amie me fixe quelques secondes avec des yeux fatigués et cernés de coulures de maquillage avant de me remercier d'une voix fatiguée et pâteuse.

— Je suis vraiment désolée, meuf, fais-je en soupirant. Sincèrement, Kayla.

Elle hausse les épaules.

— T'inquiète, c'est pas grave. On se voit lundi.

Si, c'est grave. Généralement, les gens disent que ce n'est pas grave quand les choses sont trop difficiles à exprimer. J'aurai de la chance si elle me considère encore ne serait-ce que tolérable lundi.

Je poursuis ma route jusque chez moi. Tandis que je serpente entre pâturages et champs de maïs, les yeux bleu glacier de Jack et ses propos horripilants me reviennent en mémoire. *C'est parce que tu as vécu ça, toi aussi, n'est-ce pas ?*

J'agrippe le volant. Jack n'a aucune idée de ce qui m'est arrivé.

Je ne sors pas avec des moches.

Cette nouvelle voix qui résonne soudain, c'est celle de Sans-Nom, le mec que j'aimais. Aimais ? Peut-être. Je ne sais plus. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'a fait mal. Je l'appelle Sans-Nom parce que entendre son

vrai prénom me fait souffrir physiquement. J'ai du mal à respirer. J'inspire et expire pour apaiser la douleur dans ma poitrine. Mais je suis passée à autre chose. Vraiment. *Trois ans, neuf semaines et six jours* plus tard, tout cela est derrière moi.

Je me gare dans l'allée et coupe le moteur, puis je reste assise dans le noir un petit moment pour essayer de repousser les mauvais souvenirs et faire de la place aux nouveaux : je me suis fait une « nouvelle amie », ma mère est plus heureuse depuis qu'on habite ici, et je n'ai pas vu Sans-Nom depuis plus de deux mois. C'est bien.

Je me souris dans le rétroviseur. Ne pas sourire devant maman est dangereux, par les temps qui courent. Il faut que je réussisse à faire semblant. Au moins le temps de monter dans ma chambre.

Notre maison a un étage, des portes et des murs blancs et des ornements bleus. Un carillon rouillé tinte dans le patio, et le jardin se résume à quelques carrés d'herbe jaune ébouriffée. Un barbecue cassé s'écroule dans un coin près du tuyau d'arrosage qui fuit, et une douzaine de roses flétries s'efforcent de pousser du buisson mourant qui sépare notre jardin de la rue. Le jour, c'est moche. Mais la nuit, quand de la lumière filtre à travers les rideaux du salon et l'éclaire, on oublie que c'est un dépotoir. Cet endroit est le seul à peu près convenable que maman a eu les moyens de nous offrir, mais il n'a rien à voir avec l'adorable petite maison dans laquelle j'ai grandi en Floride.

— C'est moi !

J'ouvre la porte avec moustiquaire. L'air frais de septembre s'engouffre derrière moi. Notre chat, Hellboy aka Suppôt de Satan aka « Sors du frigo espèce d'idiot ! », s'avance en se trémoussant gracieusement vers moi et se frotte contre mes chevilles. Je balance mes clés dans le vide-poche et retire mon manteau. Maman arrive, emmitouflée dans sa robe de chambre. À sa tête, je comprends qu'elle meurt d'envie de connaître tous les détails de la soirée. Elle est vraiment très belle. On dirait une dame d'une peinture ancienne, avec

ses mèches grises et ses petites rides d'expression. Son regard pourtant sombre paraît lumineux.

— Tu t'es bien amusée ? Avec combien de garçons es-tu sortie ?

— Soixante-dix, au bas mot.

— Et combien de shots tu as bus ?

— Quatorze. Du coup, j'ai laissé le volant à Jésus pendant un petit moment pour qu'il conduise à ma place.

Maman me tapote la tête en riant.

— Je suis contente que tu te sois amusée.

Nous savons l'une comme l'autre que je ne bois pas (beaucoup) et que je n'embrasse pas de garçons. Mais c'est une blague entre nous. Maman retourne en traînant les pieds dans la cuisine, où son journal et du thé l'attendent. Hellboy saute sur la chaise en face d'elle, et commence à se lécher très poliment et très consciencieusement les parties intimes.

— Tu as pris tes médicaments ? je demande à ma mère.

Elle me lance un regard réprobateur en soupirant.

— Arrête de t'inquiéter. Je suis une grande fille, tu sais. Je gère.

Je jette un coup d'œil au bar de la cuisine, qui est jonché de casseroles et de poêles incrustées de crasse. Le sol est poisseux, et je mettrais ma main à couper que les rideaux sont restés fermés toute la journée. Ce n'est pas sa faute. Certains jours sont moins bons que d'autres. Tout ça à cause de ce connard qui la battait. Si papa était là, il réussirait à lui arracher un sourire. Sauf qu'il a refait sa vie avec sa nouvelle famille. Mais je suis là, moi. Même si tout ce que je peux faire pour aider ma mère, c'est la vaisselle, et veiller à ce qu'elle ne s'inquiète pas. Du coup, je le fais à fond.

Je retrousse les manches de mon sweat à capuche, ouvre le robinet d'eau chaude et verse quelques gouttes de liquide vaisselle dans une casserole.

— Je ferai les vitres après les cours. Elles sont super sales ; les précédents locataires devaient kiffer les machines à fumée.

Un petit sourire monte aux lèvres de maman. Malheureusement, il est forcé.

— Merci, c'est gentil. Je travaille, demain, mais je serai rentrée avant la nuit.

Maman est restauratrice d'œuvres d'art. Elle s'occupe principalement de vieux tableaux et de vases historiques pour des musées. Mais après sa rupture avec Léo, elle a eu du mal à trouver – et à garder – un boulot. En ce moment, elle travaille pour cette espèce de piège à touristes de musée du Train.

— Je m'occuperai du dîner, si tu veux, je propose à maman.

— Non. Faisons-nous plaisir ! Je passerai prendre une pizza à emporter chez l'italien.

— Super !

Je souris. Elle oubliera. Ce n'est pas sa faute ; elle sera juste absorbée par le boulot, ou par la noirceur du passé. Du coup, elle ne pensera pas à se nourrir, ni à me nourrir moi par extension. J'ai l'habitude – et toujours un plan B. J'attends que maman ait le dos tourné pour sortir un poulet du congélateur.

— Je me sens un peu fatiguée, fait-elle en se penchant pour m'embrasser le sommet du crâne.

Elle sent la lavande et la tristesse.

— OK. Dors bien.

Je lui presse doucement la main. Elle me rend mon geste avant de monter à l'étage, en gravissant chaque marche avec une lenteur incroyable, comme si un agresseur allait surgir à chaque recoin. Mais cette nuit se passera peut-être bien, si maman pense à prendre ses médicaments.

Elle ne devrait pas avoir à prendre de médicaments.

Le visage crispé, je me mets à récurer les casseroles de plus en plus fort. Après ça, je canalise ma colère en consacrant autant d'huile de coude au nettoyage de la cuisine que si je briquais une voiture. Le comptoir brille, le sol et l'évier sont plus immaculés que le casier

judiciaire d'une star Disney. Enfin je retire mes vêtements et saute sous la douche pour éliminer les derniers relents d'alcool, de fumée de cigarette, et les paillettes de la fête. J'ai mal à la main. Mais il faut s'attendre à récolter quelques blessures quand on s'attaque à un iceberg comme Jack Hunter.

Je ressors en sentant un peu moins l'adolescente en colère et beaucoup plus le shampoing à l'amande non testé sur les animaux. Je bande mes articulations et inspecte dans le miroir les dommages que cette soirée a causés à mon âme. J'y aperçois les cheveux bruns bouclés de maman (méchés de violet) et les yeux noisette de papa. Des reflets cuivrés en plus. Papa disait toujours qu'ils lui faisaient penser à des petits éclats de rubis et de topaze. Les gens aux yeux bruns cherchent toujours le détail qui les rendra uniques. Je dis que les miens sont cannelle. Malheureusement, la dame très chic du service de délivrance des permis de conduire a refusé de l'inscrire sur le mien. Et voilà comment on se retrouve à s'insurger pour les droits des yeux bruns. Tel le Phénix, je renaîtrai de mes cendres et je ferai danser un petit tango à cette représentante de l'administration oppressive avec ses ongles peints en rose et ses créoles aux oreilles.

Ça me fait encore bizarre de voir mon visage aminci dans le miroir. Avant, j'avais de grosses joues et un double menton. Même mes lobes d'oreilles étaient gras. Papa m'a envoyé en camp de vacances spécial amaigrissement chaque été, mais ça n'a jamais rien donné vu que je me cachais dans le local de l'incinérateur quand il y avait sport – une tactique dangereuse, mais ultra efficace. J'aurais préféré me retrouver transformée en bacon plutôt que d'avoir honte à cause de mes bourrelets et de mon manque évident d'endurance. Je prenais deux places à moi toute seule dans le bus, à l'époque. Aujourd'hui encore, il m'arrive d'oublier qu'une seule me suffit.

Si j'avais été aussi riche que mon ancienne meilleure amie, Gina, j'aurais sans doute eu droit à une liposuction et à une BMW pour mes seize ans. La BMW aurait sûrement pu fonctionner durant des mois en

carburant à la graisse qu'on m'aurait retirée... Mais hélas, trois fois hélas ! Il m'a fallu porter plusieurs couches de vêtements superposées, traquer la moindre calorie, et faire du footing matin et soir. Puis, lentement mais sûrement, des muscles ont commencé à remplacer la graisse. J'ai détesté chaque seconde de mon régime et de mon entraînement intensif. Cette période de ma vie n'est plus qu'un souvenir lointain et douloureux, aujourd'hui. Tout l'opposé de celui, parfaitement clair et précis, qui avait motivé à grands coups de pied au cul ce Grand Changement au départ.

Je ne sors pas avec des moches.

Moche...

Je touche mon visage. Mon reflet bouge en même temps que moi dans le miroir.

Moche.

Moche, moche, moche, *moche*. Les mèches violettes ne m'ont pas rendue plus jolie. Perdre du poids ne m'a pas rendue plus jolie. Mon visage est le même. Bon, un peu plus fin, d'accord, mais toujours le même. Mon nez est légèrement épaté et mon menton trop large. Le peu d'eye-liner que je mets tous les jours, et qui a à moitié coulé, me donne l'air pâle et fatigué. La voix de Sans-Nom me hante alors que je me sèche les cheveux et que j'enfile le caleçon et le tee-shirt trop large qui me servent de pyjama.

Mes vergetures sont... *moches*.

Mes boutons... *moches*.

La façon dont mes cuisses tremblotent... *moche*.

Je suis moche, et je l'assume. C'est celle que je suis. En ce moment, je suis La Nouvelle de East Summit High, mais bientôt, le glamour de la nouveauté s'estompera et j'aurai droit à un nouveau surnom : Laideron. Un surnom juste et précis. Sans-Nom s'est montré cruel de me balancer ça comme ça, mais il avait raison. Il m'a ouvert les yeux. Et rien que pour ça, je lui suis cyniquement reconnaissante. Au même titre qu'un artiste sera reconnaissant qu'on lui dise que sa main gauche

tremble un peu, qu'il la maîtrise moins. Mieux connaître mes faiblesses m'a aidée à identifier mes forces. L'amour n'en fait pas partie. Avoir un rencard, pas franchement non plus. Je crois que ma gentillesse et ma sincérité, si, en revanche – enfin, mis à part quand je casse la figure à des mecs qui le méritent. Donc, je serai gentille. Et je resterai à l'écart. Personne n'a envie de traîner avec quelqu'un de moche. Et même si c'était le cas, ce ne serait pas bon pour les personnes qui auraient le courage de m'accepter telle que je suis : bruyante, enragée, sarcastique. Non, personne ne peut réellement avoir envie de ça. Sans-Nom me l'a appris. Il m'a appris à épargner ma présence aux autres. Et ça, c'était vraiment gentil de sa part.

Je me mets au lit en soupirant. Mlle Cupcake – mon panda en peluche délavé, mais toujours incroyablement doux – m'attend. Je la serre contre moi et enfouis mon visage dans son ventre fabriqué en Chine.

— Mademoiselle Cupcake, j'ai frappé quelqu'un ce soir. J'ai vraiment merdé, ce coup-ci.

Ses petits yeux noirs perçants semblent me dire : *eh oui, je sais, chérie. Comme toujours. Mais je t'aime malgré tout.*

Je dois dormir depuis environ quatre heures lorsque les lumières de ma chambre s'allument tout d'un coup. Je m'assois d'un bond et me frotte les yeux. Il fait encore nuit. Maman se tient sur le seuil de ma chambre. Elle tremble de tous ses membres. J'écarte ma couette et me lève pour aller la rejoindre.

— Encore ? je lui demande.

Elle opine, son regard vitreux perdu dans le lointain. Je passe un bras autour de ses épaules et la reconduis dans sa chambre.

— Je suis désolée, murmure-t-elle tout en se remettant au lit.

Je remonte sa couette sur elle et lui souris.

— Pas de problème. Je vais aller chercher le matelas gonflable et je vais dormir avec toi.

Mais ma mère n'est plus dans sa chambre lorsque je redescends du grenier.

— Maman ? Maman !

La fenêtre est ouverte. Je me penche par-dessus le rebord pour jeter un coup d'œil dehors. *S'il vous plaît, non, s'il vous plaît, faites qu'elle n'ait pas...*

— Je suis là...

Sa voix paraît étouffée, distante. Je marche vers elle, et me retrouve bientôt à quatre pattes. Ma mère est allongée sous le lit, les genoux remontés contre la poitrine.

— Maman, qu'est-ce que...

— C'est plus sûr, là-dessous. Tu ne veux pas me rejoindre ?

— Ton lit est beaucoup plus confortable.

— Non ! crie-t-elle en plaquant les mains sur les oreilles. Je ne peux pas ! Ne m'oblige pas à y retourner !

— D'accord, d'accord...

Je me glisse sous le sommier tout en continuant de la rassurer et me tortille sur le tapis poussiéreux malgré les ressorts qui effleurent mes côtes.

— Tout va bien, fais-je en attrapant la main de maman. Je suis là. Ne t'inquiète pas, je vais rester avec toi.

La panique se calme peu à peu. Maman s'endort lentement, ses doigts glacés fermement agrippés aux miens. Par moments, elle marmonne dans son sommeil des paroles inintelligibles, que je préfère d'ailleurs ne pas comprendre. Tout ce que je sais, c'est que j'aurais sûrement tué ce type de mes mains si j'avais été là. Et j'aurais dû être là. J'aurais dû rester chez elle au lieu d'aller chez tante Beth. J'aurais dû la protéger, repérer certains signes quand je lui ai rendu visite à Noël...

— Je suis désolée, murmure-t-elle comme une petite fille.

Je la prends dans mes bras et la serre contre ma poitrine avant de m'endormir tant bien que mal, un parfum de lavande et de tristesse

plein le nez.

L'ambiance est bizarre, au lycée, le lundi après la fête. Les gens savent qu'un truc s'est passé, mais personne ne semble se rappeler exactement quoi. Quelqu'un a dû mordre sans le vouloir la petite amie de quelqu'un d'autre en l'embrassant, oublier de dire à son mec ou à sa nana que leur histoire était terminée, mettre un Mentos dans le verre de rhum Coca d'un(e) ex... Ou alors, une fille a dû vouloir coucher avec un mec, qui n'était pas assez bien pourvu par la nature. Il faut toujours qu'il y ait une histoire de taille.

— C'est ce que je ferais ! je m'exclame entre deux bouchées de sandwich au thon très peu pratique à manger. Je répandrais une rumeur disant que son machin est trop petit. C'est la seule chose qui compte pour les mecs – leur queue. Je frapperais là où ça fait mal, métaphoriquement, et pas que...

Kayla hausse un sourcil tout en mordillant une mini carotte.

— Tu le détestes à ce point ?

Je l'ai retrouvée sur le parking alors que je me garais ce matin. Elle m'attendait, toute timide et souriante. Et maintenant, elle déjeune avec moi ! C'est un miracle tout droit sorti du livre de l'Apocalypse. Ou le tout premier chapitre du livre de mes merdoyages-qui-se-terminent-plus-ou-moins-bien. Elle est aussi douce qu'un lapin et loyale qu'un chien, et très, très accro à une espèce de gros porc froid comme un iceberg. Mais il y a sûrement quelque chose à faire, à ce sujet. Et sans avoir recours à une arme à feu, avec un peu de chance.

— Isis !

Une fille que je n'ai jamais vue arrive en courant vers moi.

— Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que tu es sortie avec Jack à la fête d'Avery et qu'après tu l'as frappé ?

— Ah, parce qu'il s'en vante partout ? Pourtant il y a pas de quoi... Son baiser était tellement nul que j'ai été obligée de le frapper. Tellement *nase* que mon poing s'est serré tout seul et que mon biceps

l'a propulsé vers sa joue. Les filles de ce pays et du monde entier doivent absolument savoir qu'il n'a vraiment aucun talent. Rends-nous service, fais passer l'info.

La fille acquiesce avec enthousiasme avant de repartir en courant vers ses amies, qui l'attendent debout en cercle. Kayla croise les bras et se racle la gorge.

— Quoi ? fais-je avec un air innocent.

— Qu'est-ce qui te prend de répandre une rumeur pareille ?

— Si je dis à tout le monde qu'il ne sait pas embrasser, des filles belles et sympas de ton genre ne tomberont pas dans le panneau et ne sortiront pas avec lui. Le pouvoir de la rumeur frappera le diable dans son antre là où même les épées ne peuvent l'atteindre !

Elle secoue la tête.

— Tu es vraiment trop bizarre.

— Je suis surtout trop excitée à l'idée de pouvoir figer la tête qu'il va faire dans de l'ambre et m'en faire un collier. La vengeance est un plat qui se mange froid...

— Qu'est-ce qu'il a bien pu te dire l'autre soir pour que tu le détestes à ce point ?

Je me racle la gorge à mon tour, peu emballée par l'idée d'évoquer à nouveau ce moment désagréable avec une potentielle-peut-être-presque-amie.

— Bon, petite piqûre de rappel : il t'a insultée. Ensuite, il m'a insultée moi, ce qui n'est pas cool parce que, en toute objectivité, il n'y a vraiment pas de quoi m'insulter. Si j'étais moins parfaite, ça serait sûrement le cas. Mais je le *suis*. Donc, je vais lui rendre la monnaie de sa pièce.

Kayla penche la tête sur le côté avec un air perplexe, un morceau de carotte dépassant de sa bouche.

Je m'explique.

— C'est une citation de Shakespeare.

Juste à ce moment-là, Avery arrive flanquée de deux filles dont j'ai encore oublié les prénoms, mais qui font tout pour être aussi squelettiques et stylées qu'elle sans y arriver vraiment. À leur vue, Kayla se redresse d'un bond, ramasse son déjeuner et bafouille :

— ... désolée. Il faut que j'y aille.

— Euh, d'accord... Tu es sûre ?

Elle part rejoindre Avery en trotinant, répandant des bébés carottes dans son sillage. Kayla semble vouloir qu'Avery ne la voie pas traîner avec moi. Ce qui me va très bien, parce que cette dernière ne m'apprécie pas et parce que Kayla était amie avec elle bien avant de me rencontrer. Il est donc parfaitement logique qu'elle me préfère Avery. Et je dis ça sans la moindre amertume. C'est juste super logique. Je repense une seconde à ce que Jack a dit l'autre soir – que Kayla ne supporte pas l'attitude de ses amies, mais qu'elle s'oblige quand même à traîner avec elles.

Je secoue la tête et me mets à rire en croquant mon sandwich. Non... Quand on est aussi prétentieux et égocentrique que Jack, on est juste *incapable* de créer des liens avec les autres. Il n'a aucune idée de ce que Kayla, ou de ce que n'importe qui, traverse – et de ce que *je* traverse, encore moins.

Je me lève et pars en cours très en avance. Inutile de rester manger seule à la cafète. J'aurais encore plus l'air d'une pauvre fille sans amis.

Cette journée de septembre est fraîche et vivifiante, mais par chance, le soleil chauffe doucement. East Summit High ressemble à n'importe quel lycée – des bâtiments blancs, des couloirs aux murs de verre, une immense pelouse en guise de cour avec des pins, des fontaines, des bancs, et des bâtiments tout autour. Un drapeau américain flotte devant, et à l'arrière s'étire un stade où nous perdons apparemment plus souvent que nous ne gagnons. Bref, c'est l'Amérique moyenne à son meilleur, et à son plus fade. Au moins, dans mon ancien lycée, on avait de chouettes banians et des invasions de rats laveurs

pour pimenter un peu le quotidien. Ici, en revanche, il ne se passe pas grand-chose. À part les éternels mauvais souvenirs, traînages de pieds de salle de cours en salle de cours, et devoirs récurrents. Enfin, jusqu'à ce week-end, où j'ai gagné une espèce de fausse popularité bizarroïde.

Je suis à mi-chemin de la classe de Mme Gregory lorsque je l'aperçois.

Jack Hunter parle avec le principal Evans, un homme en costume avec un début de calvitie qui sent toujours un mélange de naphthaline et de poisson pourri. À côté de l'immense et cool Jack Hunter, Evans évoque un gnome empoté. Le nez de Jack ne semble pas cassé. Dommage... J'aurais bien aimé qu'il ait au moins une bosse. Jack et Evans ne peuvent pas me voir, je me tiens en embuscade derrière un arbre d'où je les entends parfaitement discuter.

— Vous ne devriez pas laisser cette histoire vous obliger à rester ici, Jack. Je sais que c'est dur pour vous, mais ce n'est pas une raison pour gâcher votre avenir, dit le principal. Est-ce que vous savez combien de coups de fil je reçois de Princeton et de Yale chaque jour ? Ils vous veulent, Jack. Vous pourriez intégrer n'importe quelle université de l'Ivy League¹ sans avoir rien à déboursier ! Ne gâchez pas cette chance. Ne vous faites pas ça.

Jack reste imperturbable, mais son regard est plein de colère. Il se ressaisit, et reprend la parole d'un ton égal, déployant le genre de numéro de charme que l'on réserve généralement à des adultes dont on souhaite se débarrasser.

— J'en suis tout à fait conscient. Merci pour votre soutien.

— Non, Jack ! Justement ! C'est bien là le problème – vous n'en êtes pas *du tout* conscient. La concernant, que vous restiez ou non, cela ne changera rien à sa rémission.

Jack m'aperçoit soudain par-dessus l'épaule d'Evans. À ma vue, il lui adresse aussitôt un petit rictus hypocrite et lui tapote le bras.

— Il faut que j'y aille. Mon amie m'attend.

À mon grand malheur, Jack s'avance vers moi sous le regard stupéfait du principal. Il arbore encore son sourire en coin carrément flippant.

— Salut ! Désolé de t'avoir plantée ce midi ! me lance-t-il.

— Euh... Pardon ?

Jack se penche vers moi et passe ses doigts dans mes cheveux. Son parfum me parvient – rien de fort, juste un effluve discret sous son pull. Il plante son regard bleu dans le mien et se met à me parler d'une voix sourde et rauque, presque animale.

— Fais comme si on était amis, me lance-t-il d'un ton sinistre très différent de celui qu'il avait une seconde plus tôt.

— Donne-moi une seule bonne raison pour laquelle je devrais ne serait-ce qu'envisager d'y réfléchir, j'assène.

— Will Cavanaugh.

Sans-Nom... Un spasme douloureux me comprime soudain la poitrine. Comment Jack a-t-il bien pu le savoir ?

— Regardez-moi ça. Elle tremble... Tu réagis encore physiquement à son nom ? Tu dois souffrir horriblement. Fais semblant qu'on est amis ou je le répète. Et plus fort, cette fois.

— Tu ne...

— Wi...

— Je ne t'ai pas trouvé à la cantine ! j'articule assez fort pour qu'Evans m'entende.

Heureusement, il ne peut pas voir ma tête. De la colère pointée dans le regard de Jack au moment où il recommence à s'adresser à moi à voix basse.

— Allez... Je t'emmène manger une pizza. C'est moi qui invite.

Il me passe son bras autour du cou et m'entraîne à sa suite. Chaque nerf de mon corps se raidit aussitôt. Un garçon me touche alors que je ne lui en ai pas donné l'autorisation. Je pourrais lui taper dessus en mode boxe poids lourds, mais pas question de réentendre le prénom de *machin*. Je sens les côtes de Jack contre les miennes tandis que nous

marchons d'un même pas. Il ne me regarde pas et moi non plus. Une fois de l'autre côté du bâtiment, il retire son bras. Je m'écarte aussitôt comme si on venait de me poignarder.

— C'était quoi, ça ? ! je lance d'une voix rageuse.

— Hé ho ! C'est moi qui devrais m'énerver, fait Jack, imperturbable. C'est toi qui répands des rumeurs sur mon compte. Ça ne t'a pas suffi de me frapper, espèce de harpie sanguinaire ?

— J'adore provoquer la déchéance sociale d'abrutis dans ton genre, je rétorque. Et franchement, tu n'as pas mieux que « harpie » ?

— J'espère que tu sais à quel point ça te va bien.

— Oh, mais absolument. Je me disais juste que tu aurais pu trouver quelque chose d'un peu plus original. J'ai déjà entendu ça des milliers de fois, tu peux me croire.

— Oh, mais je ne te croirai pour rien au monde. Et au risque de te décevoir, sache que ma réputation et mon statut social se portent très bien. Il m'a fallu plusieurs années pour les construire. Alors les calomnies d'une nouvelle qui se la joue blasée ne risquent pas de leur faire beaucoup de tort.

— *Moi* blasée ? fais-je d'un ton moqueur. Tu es quoi, toi, dans ce cas ? Un grand émotif ?

— Ne jouons pas sur les mots...

— Oh, mais si, au contraire !

— Euh... non. Désolé, mais j'ai une vie. Je n'ai pas de temps à perdre à débattre des aspects les plus subtils de ton idiotie.

Jack tente de s'éloigner, mais je lui bloque le passage.

— Tu ne t'es toujours pas excusé auprès de Kayla.

Il me toise.

— Arrête de te servir de ton instinct de protection comme excuse pour me harceler. Fais comme toutes les autres filles de ce lycée et contente-toi de me regarder avec des étoiles plein les yeux.

— Je me demande comment tu fais pour soulever ta tête de ton oreiller le matin, vu l'égo que tu te paies. Tout être doté d'un vagin

n'est pas condamné à tomber sous ton charme.

— Alors pourquoi est-ce que tu fais courir une rumeur sur la manière dont j'embrasse ? Plutôt précis, comme thème. C'est le premier truc qui t'est passé par la tête, c'est ça ? Tu devrais lire les bouquins de ce type super intelligent qu'on appelle Freud.

— Et toi, tu devrais goûter ce sandwich particulièrement délicieux qui s'appelle mon poing dans ta face. Ah, mais j'oubliais ! C'est *déjà* fait.

— Si je comprends bien, tu ne vas pas arrêter...

Son regard est glacial. Mais pour une raison que j'ignore, il me donne encore plus envie de sourire.

— Maintenant que je sais que ça t'emmerde à ce point, je vais pas me gêner !

Je lui adresse un clin d'œil et commence à m'éloigner. Hormis la pointe d'agacement que j'ai cru y déceler, le visage de Jack est un masque dénué d'émotion. J'ai gagné cette manche...

La sonnerie marque la fin du déjeuner. Des vagues d'élèves commencent à déferler de la cafétéria. Je complotte de manière odieuse. Je continuerai de harceler Jack jusqu'à ce qu'il s'excuse auprès de Kayla. Au moins. Il n'est pas question de laisser faire ce connard qui se croit tout permis..

On m'attrape le poignet. Je pivote pour hurler sur mon assaillant, ou le repousser, quand je me retrouve plaquée contre une masse indistincte. Des hanches se pressent fermement contre mon ventre et une haute silhouette me fait de l'ombre. J'ai à peine le temps de remarquer l'éclat d'un regard bleu avant que ma tête bascule en arrière et que des lèvres se plaquent sur les miennes. Une langue étrangère parcourt ma bouche, puis se met à suivre le contour de mes lèvres. Ce baiser provoque une vague de chaleur dans ma gorge, mes poumons, mon cœur, mon ventre, et même plus bas. J'ai l'impression d'être en feu. J'en suffoque presque. Ce baiser me cloue sur place. C'est mon premier. Mes genoux se dérobent sous moi. Je pousse une espèce de

petit gémissement parfaitement débile. Quelle conne... Un vrai cliché. Il faut vraiment être bête pour laisser quelqu'un...

Quand soudain, je m'aperçois que ces yeux bleus appartiennent à Jack Hunter.

Et qu'il vient de me voler mon premier baiser devant tous les élèves du lycée, qui nous sifflent. Son parfum est partout autour de moi. Sa bouche laisse un goût de menthe poivrée sur ma langue tandis qu'il se penche plus près pour me murmurer à l'oreille :

— Si c'est la guerre que tu veux, Isis Blake, alors tu vas l'avoir.

Une bonne minute après que Jack Hunter m'a plantée là, je n'ai toujours pas bougé. Un mec vient de m'embrasser pour la première fois. Ce connard de Prince de Glace, qui plus est. Un type que je n'apprécie même pas. Bon sang ! Ce baiser a été sacrifié sur l'autel d'un trou du cul sans que j'aie pu y faire quoi que ce soit.

Et tout le lycée nous a vus. Jack n'aurait pas pu mieux choisir son moment. Et comme une idiote, je suis passée par là à cet instant précis – dans l'unique couloir qui relie la cafétéria à l'entrée principale. Je me suis piégée toute seule, et il en a profité pour me sauter dessus tel le jaguar sur sa proie.

Tandis que la sidération commence à me quitter, deux choses me traversent l'esprit :

1. Il est doué. *Très* doué. Pas pour embrasser. Non, ça, vraiment pas. J'étais simplement en état de choc. C'est d'ailleurs pour cette raison que je me suis mise à haleter. Ce que je veux dire, c'est qu'il est fort à ce petit jeu. Certes, j'ai ouvert les hostilités en lançant cette fausse rumeur, à la fête. Mais il vient juste de riposter, et d'un coup de maître. J'ai affaire à un génie machiavélique. Voire à un odieux criminel, selon le nombre de tasses de sang de bébé qu'il consomme par jour.

2. Il m'a volé mon premier baiser. Et désormais que tout le monde a vu mes jambes trembler (on est fragiles des genoux, dans la famille. On finit plus ou moins tous avec une canne un jour), plus personne ne

gobera le ragot selon lequel il embrasse mal. Ou qu'il m'a mal embrassée *moi*. Je vais passer pour une menteuse. Mon titre de La Nouvelle vient officiellement de se transformer en La-Nouvelle-qui-a-menti-en-disant-que-Jack-Hunter-embrasse-mal. Il m'a volé mon premier baiser et a terni ma réputation. Mais plus important encore, il m'a donné mon premier baiser alors que je pensais que ça n'arriverait jamais. Personne n'avait jugé bon de s'en charger jusqu'à présent. J'ai vécu dix-sept années sans qu'aucun mec prenne la peine d'essayer. Les moches ne se font pas embrasser – c'est scientifiquement prouvé. Sans-Nom n'a jamais tenté de le faire. J'avais enfoui tout espoir à ce sujet au fond de la tombe de dix milliards de mètres de profondeur dans laquelle mon respect pour les hommes gît.

Mes pieds m'entraînent vers la classe de Mme Gregory. Mon nom circule sur toutes les lèvres. Tous les regards sont sur moi. Je dois préparer ma prochaine attaque. Il doit s'excuser auprès de Kayla. Je dois absolument renverser la situation et laver ma réputation. Mais ces réflexions forment bientôt une sorte de bourdonnement au-dessus duquel trois mots résonnent.

Jack m'a embrassée.

Jack. M'a. Embrassée.

Je secoue la tête si violemment que l'une de mes boucles d'oreilles coccinelle se décroche. Je pose la petite créature de métal dans le creux de ma main et commence à la réconforter en caressant l'émail. *Chut, M. Coccinelle. Ne me quittez pas. Je vous aime toujours. Vous êtes le seul qui comptez, vous le savez bien. Ce baiser ne voulait rien dire ; c'est juste la façon que Jack a trouvée pour prouver que je suis une menteuse.*

Une fois M. Coccinelle rassuré et moi confortablement installée dans ma bulle tandis que Mme Gregory débite son laïus à propos d'équations matricielles, je me repasse le fil des événements récents, en les arrangeant un peu à ma sauce. Je mets une bonne dose de Tipp-Ex sur la scène du baiser – inutile de m'en souvenir, les hommes sont des salauds et Jack Hunter le pire d'entre eux. Si jamais quelqu'un me pose

la question, j'expliquerai que j'ai reçu mon premier baiser de Johnny Depp ou de Tom Hiddleston. Note pour moi-même : vérifier cette théorie avec mon « Calculateur de Probabilités Réalistes » avant de m'engager dans cette voie.

Concernant les autres pièces du puzzle, apparemment, des universités de snobinards aimeraient recruter Jack. Il doit avoir de sacrées notes... Bon, ce serait mentir que de dire qu'il est bête. Il est même super intelligent. J'ai pu m'en rendre compte à la façon dont il a pris l'avantage grâce à son opération « attaque de jaguar », dans le couloir. Et vu les mots chelou qu'il emploie, il doit sûrement être un bon gros *nerd* – ce que, pour être tout à fait honnête, je suis aussi, parce que je suis absolument fabuleuse comme meuf. Jack n'a pas cette excuse. Evans et lui ont également parlé d'une fille. De qui s'agit-il ? Cette mystérieuse inconnue empêche-t-elle Jack d'aller à l'université ?

Un grand mystère auquel je n'ai à l'évidence pas de temps à consacrer. Mais je fourre cette piste dans un coin de ma tête au cas où j'aurais besoin de sortir l'artillerie lourde un de ces quatre matins. Je dois absolument faire ravalier son ego à ce mec, au lieu de me sentir étrangement concernée par son avenir. Sauf si son avenir implique que je l'assassine par strangulation. Ce serait parfait, dans ce cas.

Comment a-t-il découvert l'identité de Sans-Nom ? Ce n'est pas comme s'il avait fait la une des journaux en Floride. C'est une information privée, sensible et confidentielle. Si Jack l'a débusquée, est-il au courant de ce qu'il s'est passé ?

Je griffonne rapidement un plan de bataille au stylo sur le dos de ma main :

1. Estimer le niveau de menace réelle de l'adversaire.
2. Cerner ses points faibles.
3. Les exploiter.
4. Gagner la guerre.

— Isis ? lance soudain Mme Gregory. Est-ce que tu réfléchis au problème au tableau ?

— Soixante-douze ! je réponds avant de bondir de ma chaise pour aller m'accroupir sous mon bureau.

— Pardon ?

— La réponse au problème..., j'explique, assise en tailleur. C'est soixante-douze.

Mes camarades me regardent en retenant leur souffle avec l'air de se demander ce qu'il se passe. Mme Gregory semble interloquée.

— C'est bien ça. Mais pourquoi es-tu sous... ?

L'alarme retentit alors. Mme Gregory dit à tout le monde de se cacher sous son bureau et de rester calme – même si son visage et ses yeux exorbités sont tout sauf rassurants. Le confinement dure environ quatre minutes, que je mets à profit pour retirer le vernis noir de mes ongles pendant que les autres évaluent s'il s'agit d'un tireur fou ou d'un raid anti-drogue. Mme Gregory rampe jusqu'à moi, les sourcils froncés.

— Isis... Comment est-ce que tu étais au courant pour l'alerte ? Est-ce que tu fréquentes des gens louches ? fait-elle en murmurant. Tu peux me parler, tu sais. Il y a des programmes pour les élèves comme toi...

— J'ai vu ce mec, là, celui qui collectionne les couteaux, traverser la cour à toute allure, en sous-vêtements, une lame en plastique à la main.

Ma réponse fait son petit effet. Mme Gregory semble interloquée. La voix du principal Evans annonce alors dans le micro que tout va bien.

Sur le chemin du parking, je passe devant le bureau du principal. De l'autre côté de la porte ouverte, j'aperçois Mec aux Couteaux assis sur une chaise, cerné de trois flics. Je lui adresse un discret pouce levé, auquel il réagit en passant un index sur sa gorge. Son geste ne me déstabilise pas. Je suis encore trop choquée.

On m'a embrassée.

La chose qui n'était jamais censée arriver s'est réalisée.

1. Groupe de huit universités privées du nord-est des États-Unis. Elles sont parmi les plus anciennes et les plus prestigieuses du pays. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Chapitre 3

Trois ans, dix semaines, un jour

Je découvre très vite deux choses, concernant East Summit High :

1. Avery est peut-être la fille la plus populaire du lycée, mais Kayla est considérée comme la plus jolie.
2. Et chaque mec du lycée a fait au moins cinq rêves cochons à son sujet.

Ce qui veut donc dire que Kayla n'a pas dû ramper aux pieds d'Avery pour devenir populaire. Elle n'a eu qu'à se pointer avec son sublime visage et se laisser pousser une fabuleuse paire de seins pour qu'Avery la recrute dans son groupe d'amies. Pour sa beauté, et sa lâcheté. Et je dis ça avec le plus grand respect. Kayla est lâche. Relativement, disons. Mais elle n'est pas stupide. Ce qui signifie que soit elle aime faire partie des gens populaires, soit elle adore Avery. Je parierais sur la première alternative.

Kayla m'invite à passer manger des cookies chez elle, histoire que je l'aide avec la montagne de devoirs de géopolitique. Rien que de plus normal : se faire une idée de la gloire de Genghis Khan est légèrement difficile quand on ne l'a jamais croisé et qu'il ne vous a pas décoché de flèches dans le croupion.

— Bonjour à toi, engance fraternelle !

Le petit frère de Kayla fait son entrée dans la chambre de sa sœur en se dandinant. Il tourne la tête vers moi, puis me regarde et rote.

— Je crois que vous devriez bien vous entendre, tous les deux. Vous parlez le même langage..., lance malicieusement Kayla.

— Mais, dis-moi... Où se cachait cet humour à se taper le cul par terre quand Jack t'a fait pleurer, l'autre soir ?

— Euh... allô ? Je craque sur lui, je te rappelle. Jamais je ne le vannerai.

— Tu connais le proverbe : « toujours malmener un mec avant de le draguer » ?

— D'où tu sors ce dicton ? fait Kayla en riant.

— Un vieux truc de ma grand-mère. Elle est trop cool. Elle est chef du gang des bikers de sa maison de retraite.

Je m'amuse pendant quelques minutes à montrer à son petit frère comment faire des bulles avec sa salive tout en discutant avec Kayla. Elle est encore un peu préoccupée par le baiser. Pour de vrai, cette fois. Je passe une heure à essayer de lui expliquer que ce n'était rien.

— Tout le monde raconte que tu as eu l'air bouleversée. Dans le sens orgasmique du terme. Qu'est-ce que c'est que ça... ?

Elle désigne soudain ma main. Je soulève un portefeuille en cuir.

— Oh, ça ? Je viens de le trouver.

— On dirait un vieux truc sorti d'un western.

Son petit frère pousse soudain un cri perçant et me tire les cheveux. Ce qui lui vaut officiellement le droit de figurer sur ma liste noire.

— Hé ! Je t'interdis de dire que mon portefeuille est pourri. Est-ce que tu as un portefeuille en cuir, d'abord ? Non. Et même si tu en avais un, il serait *super* nase alors que le mien est hyper gratuit et trop cool – et par *cool*, je veux dire que je l'ai volé dans la poche arrière du jean de mon ennemi juré au moment où il m'a attaquée.

— Tu as piqué son portefeuille à Jack ? fait Kayla avec des yeux ronds.

Je l'agite sous son nez avec un sourire suffisant.

— Quoi ? Tu pensais que je me coucherais au second round sans me battre ? Ça te dit de voir ce qu'il y a dedans ?

La proposition met le cœur de Kayla au défi durant deux secondes. Mais la curiosité l'emporte toujours, même dans les batailles sentimentales. Kayla rapplique aussitôt. J'ouvre précautionneusement le portefeuille, de peur qu'un rayonnement bizarre en jaillisse comme dans les dessins animés. Mais seuls un petit pansement ouaté et une odeur de pin se manifestent. Et la carte d'identité de Jack.

— Ce qu'il est sexy, murmure Kayla en contemplant sa photo. Même sur sa photo d'identité.

— Ce qui confirme un peu plus que ce mec est un extraterrestre. Ou qu'il fait de la chirurgie esthétique. Voire les deux.

— Regarde son âge !

Je lis la date tamponnée avant de froncer les sourcils : 20 mars 1990. Il n'y a pas moyen que Jack soit aussi vieux.

— Ce n'est pas sa vraie date d'anniversaire, insiste Kayla. Il est né le 9 janvier 1998.

Je lui adresse un regard interrogateur et elle devient aussi rouge qu'une tomate. Une fausse pièce d'identité... Normal. Comment acheter de l'alcool et entrer en boîte, autrement ? Je passe le reste du contenu en revue. Quelques billets, de la monnaie, une carte de bibliothèque – quel intello snobinard ! –, des tickets de caisse... Que des trucs de lycéen assez basiques, mais étonnamment neutres pour un type qui s'exprime comme un clone d'Einstein et qui ressemble à un mannequin de pubs pour sous-vêtements. J'aurais pensé tomber sur des préservatifs, voire un peu de MDMA.

Le frère de Kayla choisit cet instant précis pour nous faire part de son envie soudaine de bonbons en nous explosant les tympanes. Je lui dis que les plantes du jardin ont besoin d'être arrosées et il part aussitôt vers la cuisine en se dandinant et en répandant des bulles de salive.

— Regarde !

Kayla sort des cartes de visite du portefeuille. Du moins un genre de cartes de visite sans adresse, noir et rouge, et imprimées du même nom et numéro de téléphone dans une typo écarlate :

JADEN 555-354-3310

— Cette Jaden a dû trouver Jack à son goût pour lui filer autant de cartes, réfléchit Kayla à voix haute.

Ce qu'elle peut être gourde, par moments...

— Elles sont à lui, Kayla. Il les diffuse. C'est pour ça qu'il en a beaucoup.

Kayla réagit d'une magnifique bouche en cul-de-poule à mon explication.

— Mais... il ne s'appelle pas Jaden.

— C'est un pseudo.

— Pourquoi il aurait un pseudo ?

— Sûrement pour un boulot.

Elle opine. Je me mords la lèvre et commence à me creuser les méninges, puis je prends une carte, remets les autres à leur place et tends le portefeuille à Kayla.

— Tiens. Tu n'auras qu'à lui rendre toi-même – il doit stresser de l'avoir perdu. Et ça fera peut-être pencher la balance en ta faveur. Même si les plateaux de cette fameuse balance sont chargés de misogynie et d'ossements de nourrissons.

Elle me l'arrache des mains en souriant à pleines dents.

— Merci !

— Je t'en prie. Bon à part ça, est-ce qu'Avery t'en veut encore au sujet de sa soirée ? je demande.

— Oh, non. Avery n'en veut jamais vraiment à personne. Elle se contente de ne plus t'adresser la parole et de nier ton existence.

— Mmm... Un comportement tout à fait sain, quoi.

— Tu sais, à la fête... J'étais censée discuter avec Wren. Tu vois qui c'est ? Le président du bureau des élèves.

— Votre président du bureau des élèves traîne dans des soirées de pochtrons ? Je suis officiellement impressionnée.

— Il est cool. Mais intimidant, aussi. Super intimidant, même. Il a été accepté au MIT. Il te regarde toujours droit dans les yeux quand il te parle. Il ne mate pas ta bouche, tes seins, ou tes cils. Juste droit dans les yeux.

Elle me fixe pour me faire une démonstration en écarquillant les yeux et en louchant à moitié. Je fais semblant de frissonner d'effroi.

— OK, c'est bon. Je vois le tableau. Méga flippant.

— Ouais, méga flippant, mais hyper intégré socialement. C'est trop bizarre. Il est pote avec tout le monde. Genre avec la Terre entière. Il s'est tapé une saison entière de Naruto juste pour pouvoir discuter avec les gamins du club manga.

Je siffle.

— Alors là, je suis carrément impressionnée ! Ce gars est un vrai psychopathe.

— En tout cas, Avery m'avait demandé d'aller lui parler, l'autre soir.

— Lui *parler* ? C'est tout ?

Kayla opine un peu trop fort à mon goût.

— Elle a besoin de fonds pour le club de français. Elle en est la présidente. Elle veut organiser un voyage en France ou un truc du style.

— Donc le fait que tu... *discutes* avec ce mec vous permettrait de lever davantage de fonds, c'est bien ça ? Tu as ce genre de tchatte, toi ?

— Eh bien, disons que je suis sympa et que j'arrive généralement à obtenir ce que je veux des gens.

— Et tu es jolie.

— Euh... et sympa, aussi ! Et intelligente ! Bon, OK, mes neurones ne cartonnent peut-être pas en géopolitique. Mais qu'est-ce qu'on en a à faire, de ces histoires d'épidémies à la con, de toute manière ? On a

des vaccins, aujourd'hui ! J'ai toujours des super notes en éducation ménagère, et Mme Gregory dit que j'ai un vrai don pour le calcul. Je ne suis pas *que* jolie. Alors arrête de me réduire à ça tout le temps !

Elle respire vite et son visage est écarlate. Je lève les mains en signe de reddition.

— OK. Excuse-moi. Tu as raison. Bien sûr que tu n'es pas que jolie. Évidemment. Je voulais juste dire que...

— Tu voulais juste dire quoi ? Je sais que je suis jolie, OK ? C'est *le* truc dont tout le monde parle toujours ! Mais je ne dois pas l'être tant que ça, c'est *toi* que Jack Hunter a embrassée !

Elle crie pratiquement. Un silence glacial retombe durant quelques secondes.

— Je... je suis désolée.

— Je n'ai plus envie de parler de ça, murmure-t-elle. Il faut que je m'occupe de Gerald, donc je vais te demander de bien vouloir t'en aller. Maintenant, s'il te plaît.

C'est comme si tout l'air que mes poumons contenaient était expulsé d'un coup.

— Oh... Très bien. Pas de problème.

J'attrape mes livres et les range à la va-vite dans mon sac à dos. Kayla se lève et part dans la cuisine, où elle nettoie le visage de son petit frère tout en le grondant d'avoir essayé de manger des pâquerettes. J'aimerais lui dire au revoir ou m'excuser, mais une sorte de rideau bizarre et bien épais vient de se refermer sur le théâtre de notre amitié. J'aurais tant de choses à lui dire : la remercier d'avoir été la première personne à m'inviter chez elle, à discuter avec moi, à déjeuner à ma table. Mais ces paroles restent coincées au fond de ma gorge. La honte étouffe la gratitude que j'éprouve à son égard.

Alors que je rejoins ma voiture, je me repasse notre conversation en me fustigeant. Évidemment, qu'on lui sort tout le temps qu'elle est jolie. Les jolies filles en ont marre de se l'entendre dire à tout bout de champ. C'était indélicat de ma part de lui parler comme ça – mais comment

quelqu'un comme moi pourrait comprendre quoi que ce soit à la beauté ? Comment une « Meuf Moche » pourrait y piger quoi que ce soit ?

Et Jack qui m'a embrassée – ce baiser obsédait vraiment Kayla ? J'ai sans doute sous-estimé ses sentiments. Elle doit être super accro pour être chamboulée à ce point. Et si je croyais encore en l'amour, ou disons que si j'aimais bien un mec et qu'il bécotait mon espèce-de-nouvelle-amie, je serais folle de rage, moi aussi.

Elle a tous les droits de me haïr.

Là encore, rien de neuf sous le soleil. Beaucoup de gens me détestent. À leur décharge, je ne suis pas exactement une sainte.

Maman m'envoie un SMS pour me demander d'acheter des éponges et des myrtilles sur le chemin du retour. Je m'en veux énormément. Au point que je mets une tablette de chocolat dans mon panier. Puis une deuxième. Et une troisième. Une fois à la maison, je vais jeter un coup d'œil dans la salle de bains de maman, histoire de compter ses cachets. Il en manque deux. Parfait... Ça signifie que je vais peut-être pouvoir faire une vraie nuit.

— Un paquet est arrivé pour toi. De la part de ton père, déclare maman.

Elle est debout, dans la cuisine, et elle prépare des muffins à la myrtille... Très bon signe. Non. Le *meilleur* que j'aie vu depuis des lustres. Ma mère cuisinait tout le temps, quand j'étais petite.

— Merci.

Je souris, ou je me force, plutôt. J'ai l'habitude. Mais mon sourire ne sera pas complètement sincère tant qu'elle ne se portera pas mieux.

Même si j'ai oublié comment c'était.

Un paquet emballé dans du papier kraft m'attend sur mon lit. La boîte qu'il protège est siglée du logo Chanel. Papa a épousé une riche programmeuse new-yorkaise ; ils ont des jumelles de trois ans et un garçon en route. Je n'ai jamais rencontré mes demi-sœurs, mais le simple fait de savoir qu'elles existent me fait péter les plombs. Je les

vois régulièrement sur Facebook. Mais c'est comme si elles n'étaient pas réelles ; des monstres du Loch Ness photoshopés qu'une université de second plan pourrait démonter en deux minutes en montrant qu'il s'agit d'un canular...

Sauf qu'elles existent.

Et parfois, j'aimerais que ça ne soit pas le cas.

Et comme c'est horrible de penser ça, j'évite de le faire ! Ou disons que j'essaie. La boîte renferme un haut en mousseline de soie léger et tout doux avec une douzaine de volants. Il est un peu grand. La nouvelle femme de papa a dû se baser sur la taille que je faisais il y a deux étés, quand je leur ai rendu visite. Elle est plutôt sympa. Mais ce haut me fait surtout penser qu'elle cherche à s'attirer mes faveurs. Elle croit que des cadeaux luxueux peuvent séduire une lycéenne. Sauf qu'elle ne me connaît pas – elle ignore que je fais quarante kilos de moins aujourd'hui.

Mais elle a quand même raison. Un vêtement de ce genre plairait à n'importe quelle fille. Enfin, n'importe quelle fille pas moche. D'ailleurs, je serais sans doute plus jolie et plus à même de comprendre Kayla, si je le passais...

Je retire ma chemise et l'enfile. Il est ultra doux et léger... Les volants se soulèvent à chacun de mes pas. J'aperçois les vilaines vergetures rouges sur mon ventre à travers le tissu vaporeux. Mais pour une fois, elles ne me gênent pas. Je souris à mon reflet dans le miroir. J'ai l'air différente.

Peut-être que Sans-Nom avait tort... Peut-être suis-je jolie ?

La porte de ma chambre s'ouvre pile à ce moment-là. Les yeux exorbités de maman me clouent sur place. Elle me scanne de la tête aux pieds avant de secouer vigoureusement la tête.

— Excuse-moi de te dire ça, mais ça ne te va pas du tout, ma chérie.

Mes poumons me donnent à nouveau l'impression de se vider d'un coup, mais plus fort, cette fois. De façon plus définitive. Maman semble

totallement inconsciente du coup qu'elle vient d'asséner.

— Les muffins sont prêts. Tu descends ?

— J'arrive tout de suite ! Je vais juste... euh... enlever ce truc à la con.

Une fois maman partie, il m'est impossible de me regarder dans le miroir sans tiquer. Les volants tombent mal et la couleur hideuse de ce haut ne me flatte pas du tout. Être jolie n'est pas pour moi. J'ai été bête de questionner ce fait logique, et immuable. Il y a des règles. Et la règle numéro un, c'est de ne pas chercher à être quelqu'un que l'on n'est pas. Tenter d'être plus jolie était idiot ; de l'énergie dépensée pour rien.

Je fourre le chemisier dans sa boîte, et balance le tout au fond de ma penderie.

Chapitre 4

Trois ans, douze semaines, quatre jours

Durant à peu près deux semaines, je soupèse l'intérêt de massacrer la vie, la réputation et l'avenir sentimental de Jack Hunter. Des types comme lui ne devraient pas avoir le droit d'être heureux. Ce mec démolit le bonheur d'une fille au moins une fois par heure. Mercredi, quelqu'un a laissé une lettre d'amour sous les essuie-glaces de sa berline noire. Il l'a prise et déchirée sans l'ouvrir. Un gémissement s'est élevé au loin au moment où le cœur de son auteure, une magnifique blonde du club théâtre, a explosé en mille morceaux. Elle épiait Jack. Et soudain, elle s'est retrouvée à contempler les fragments de sa lettre d'amour voleter à travers le parking du lycée.

J'ai couru après les bouts de papier pour les récupérer, puis réconforté cette pauvre fille dans une cage d'escalier en la laissant pleurer sur mon épaule. J'ai été jusqu'à recoller les morceaux de la lettre. Il y avait tout un tas de références à Shakespeare, dont un passage particulièrement bien tourné dans lequel elle comparait Jack à Roméo. Je lui ai dit qu'elle avait bien raison – que Jack et Roméo partageaient la même folie et le même entêtement à nier les sentiments des autres. Elle a remercié mon enthousiaste évaluation en me traitant de connasse.

Mais si la pleurnicharde du club théâtre a été la première, elle n'a certainement pas été la dernière. À force de suivre Jack partout à travers le campus, j'ai dénombré quatre déclarations d'amour toutes plus créatives les unes que les autres. La fille chargée des infos du matin a annoncé que Jack s'était vu remettre un prix et qu'il pouvait venir le chercher après les cours. Elle répète ça CHAQUE MATIN depuis. Jack n'a toujours pas pointé le nez dans la salle du comité ; il évite même d'emprunter le couloir qui y conduit. Le détour qu'il est contraint de faire le met régulièrement en retard au quatrième cours de la matinée. Je suis allée surveiller la fameuse salle plusieurs jours, après ça. La fille de l'annonce l'attend systématiquement une demi-heure avant de se résoudre à fermer et à rentrer chez elle en faisant une tête de trois pieds de long.

Une fille membre du club d'arts plastiques sculpte une statue de Jack, nu, en posture grecque. Elle n'a pas encore finalisé l'entrejambe et rougit chaque fois qu'on lui demande pourquoi, mais d'après Kayla, elle aurait commencé à le réduire progressivement, et consciencieusement, en troisième – et elle est en terminale aujourd'hui.

Mais Jack reste imperméable à tous ces gestes. C'est comme s'il était aveugle et sourd à ce que ces filles font pour attirer son attention. Et pour couronner le tout, personne n'ose plus prononcer son nom à voix haute dans les couloirs. Il n'a aucun copain mec. Il déjeune toujours seul et passe toutes ses pauses à la bibliothèque. Ce qui m'intrigue au plus haut point, vu que les gens beaux ont toujours tout un tas d'admirateurs dans leur sillage.

Au début, j'ai soigneusement évité Jack. Pour dissiper les rumeurs – et pour que Kayla oublie qu'il m'a embrassée. Mais les ragots vont bon train ; c'en est même gonflant. « Ils sortent ensemble » est celui qui revient en boucle. Le plus étrange prétend qu'il serait mon mac et que je serais accro à la coke. Mon préféré, que je serais sa demi-sœur et que nous aurions une relation incestueuse. Aucune de ces rumeurs n'aide beaucoup mon amitié avec Kayla. Mais elle s'est installée à ma table et

nous avons déjeuné ensemble, aujourd'hui. Sans rien nous dire. Ce qui n'est sans doute pas super encourageant, mais néanmoins un pas dans la bonne direction. Elle s'est assise avec moi après avoir rendu son portefeuille à Jack. J'ai assisté à la scène. Cette entrevue s'est mille fois mieux passée que la précédente – elle le lui a tendu, et il lui a adressé un signe de la tête. En revanche, ses lèvres n'ont pas paru former les mots : « excuse-moi ». Donc techniquement, il n'a pas ravalé son orgueil, et nous sommes toujours en guerre – ce qui m'enchanté assez.

Kayla a eu un air béat pendant des heures, après ça. Ce qui stimule un peu plus mon envie de voir Jack s'excuser. C'est dingue, le pouvoir qu'il a sur les émotions de Kayla, et comme il s'en fout. Tous les mecs du lycée se damneraient pour la faire sourire comme ça. L'indifférence de Jack à son égard déchaîne un peu plus ma haine. Personne ne devrait donner son cœur sans obtenir de reconnaissance en retour.

Ainsi armée d'une carte de visite professionnelle et de mon charme destructeur, je pars en chasse.

Il est plutôt facile à débusquer. Ce gars est réglé comme une pendule – il va toujours dans les mêmes endroits aux mêmes heures. J'ouvre la porte de la bibliothèque. De l'air frais et une odeur de vieux bouquins m'accueillent. La bibliothécaire considère mes mèches violettes sans faire de commentaire. Elle a certainement vu pire. J'erre à travers les allées à la recherche de Jack Hunter, que je trouve dans le rayon des romans d'amour. Ses cheveux blonds tombent devant ses yeux. Il feuillette un livre... avec un mec torse nu en couverture ! Je hausse les sourcils malgré moi.

— Tu rendrais un fier service aux filles de ce lycée si tu faisais ton coming out.

— Tu n'as pas lu le panneau à l'entrée ? demande-t-il d'un ton glacial et sans tourner la tête vers moi. Cet endroit est interdit aux harpies.

— Si j'étais une créature mythologique, je serais une licorne majestueuse. Mais je te pardonne ton offense. Il faut une très bonne

vue pour distinguer une harpie d'une licorne. Et une sacrée dose d'intelligence.

Il lève la tête, le regard brillant de colère.

— Je n'ai ni le temps ni la patience de supporter ta présence, là tout de suite.

— Écoutez-le parler ! Il n'a ni le temps ni la patience de supporter ma présence, fais-je en prenant une voix profonde. Tu sais que tu es carrément flippant ! On dirait ma mère ! Ou une espèce de vieux décrépité. Tu as quel âge... dix-sept ans ? Alors comporte-toi comme quelqu'un de ton âge !

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, des bruits circulent sur nous deux. Tu devrais garder tes distances.

— Ha, ha ! Je ne demanderais pas mieux. Mais soyons réalistes. On est au lycée. Aucune distance n'empêchera les rumeurs de se reproduire comme des lapins en rut.

— Tes métaphores freudiennes deviennent franchement ridicules. Si tu me veux, assume et dis-le. Allez, vas-y, crache le morceau, que je te soulage de tes illusions.

— Ça te plairait, hein ? Désolée, mais dans tes rêves, mon gars. Primo, tu n'es pas mon genre...

— Je suis le genre de tout le monde, assène-t-il d'un ton las.

— Et secundo, est-ce que tu as vu ta statue ? Parce qu'elle est franchement hallucinante. Tu pourrais au moins laisser une chance à cette fille, tu ne crois pas ? Quelqu'un qui a autant de talent est forcément cool.

Il referme le livre d'un coup sec avant d'en attraper un autre.

— Non.

— Tu ne vas quand même pas me dire que cette œuvre n'est pas sidérante, que son auteure soit une potentielle harceuse ou non.

— Je ne connais qu'une harceuse, et elle me casse les pieds en ce moment, fait-il en soupirant.

— Et qu'est-ce que tu penses de la fille du club théâtre ?

— Qui ça ?

— Tu sais, celle qui a fourré une lettre d'amour sous ton essuie-glace ?

— Oh, elle...

Son visage s'assombrit.

— Elle est trop mignonne ! Elle est toute petite ! Tu as vu ses nichons, par contre ? Les mecs aiment les gros seins, d'après ce que j'ai constaté la dernière fois que je me suis penchée sur la question...

Je dessine deux énormes seins imaginaires avec les mains devant ma poitrine plutôt avantageuse.

— Et vu qu'elle a l'air tenace, elle devrait pouvoir supporter ton arrogance à la con ! Non, crois-moi, ça sent l'amour à plein nez !

Jack se racle la gorge.

— Tu ne sais rien de moi, alors ne cherche pas à me caser avec des filles plus pathétiques les unes que les autres.

— Arrête de dire qu'elles sont pathétiques ! Elles sont chouettes, d'accord ? C'est juste que tu ne leur as pas donné leur chance !

Jack bondit soudain si vite vers moi que j'ai à peine le temps de cligner des yeux. Il est plaqué contre moi, me domine de toute sa hauteur. Ses bras m'encadrent et son regard est aussi glacial que lors de son petit échange avec Evans. Une étrange pression comprime ma cage thoracique, mais je ne craque pas. Pour Kayla, et pour la guerre que je dois mener. Il n'est pas question de laisser Jack déceler la moindre faiblesse chez moi.

— Elles rampent à mes pieds, assène-t-il d'un ton cassant. Elles m'adorent et me vouent un culte alors qu'elles ne me connaissent pas. Je ne suis qu'un objet pour elles.

— Peut-être, mais tu ne fais rien pour changer ça. Tout le monde te trouve intimidant et difficile à approcher ; exactement ce que tu souhaites. Tu ne fais aucun effort pour être sympa ou te faire des amis. C'est beaucoup plus facile d'être adoré par des groupies.

— Ah ouais ? Et qu'est-ce que tu en sais ?

— Rien... Sauf que je ne traîne pas toute seule à la bibliothèque comme une âme en peine, histoire de lire en douce des bouquins à l'eau de rose.

Je fais un grand geste de la main pour désigner les rayonnages qui nous entourent. Jack soutient mon regard, à l'affût d'une faiblesse à exploiter : l'image parfaite du lion qui encercle sa proie. Sauf que je ne suis pas un gnou, mais une tigresse.

Ce qu'il semble comprendre, parce qu'il recule, retourne à son livre et en attrape quelques autres avant de les fourrer sous son bras.

— Ces livres ne sont pas pour moi.

— Arrête. C'est bon.

— C'est pour une amie qui aime ce genre de littérature, explique-t-il d'un ton soudain moins agressif. Comme elle ne peut pas se déplacer, je lui en apporte.

— Oh... C'est très gentil de ta part. Et un peu bizarre aussi, vu ta misogynie malade.

— Je ne déteste pas les femmes, elles me fatiguent. Ça n'a rien à voir.

— Tu as dix-sept ans ! Il y en a tellement que tu ne connais pas pour le moment ! Alors arrête de faire comme si tu étais lassé des minettes et de leur petite minette.

Il me lance un regard noir, mais je jurerais qu'il se retient de pouffer de rire.

— Tu es bizarre. Et visiblement atteinte de débilité profonde. Mais je suppose que ça pourrait être pire ; tu pourrais être comme tout le monde.

— En effet, je pourrais être normale. Et ça pourrait être encore pire... Je pourrais t'apprécier.

— C'est vrai. Mais rassure-toi, je ne t'apprécie pas, moi non plus. Je te méprise trop pour ça.

— Est-ce qu'on pourrait éviter de parler de tes sentiments insignifiants à mon égard ?

— Oh, mais ils sont tout sauf insignifiants, crois-moi. Et ta présence me donne juste envie de vomir.

— Ah, tiens ! Tu sais que ça nous fait un point commun ? J'ai vomi quatre fois en venant à la bibliothèque pour t'interroger à propos de ça.

Je sors alors la carte noir et rouge. L'expression de Jack exprime toujours l'ennui le plus profond. J'agite le petit bout de carton plusieurs fois sous son nez pour faire bonne mesure.

— Donc, si je comprends bien, tu essaies de me faire avaler que tu ne te demandes pas comment j'ai pu me procurer cette chose ?

— Je savais que tu l'avais. J'ai compté les cartes quand ta copine m'a rapporté le portefeuille que tu m'avais volé.

— Comment tu as fait pour savoir que c'était moi ?

— Parce que Kayla n'aurait jamais fait ça, répond-il en ricanant. Elle n'est pas du genre à voler, *elle*.

— Je me sentirais presque insultée si je ne débordais pas de confiance en moi.

— J'avais vingt-deux cartes, et il en restait vingt et une quand elle me l'a rapporté.

— Tu comptes le nombre de cartes de visite dans ton portefeuille ? C'est un TOC ?

— Tu ne pourrais pas juste continuer de me menacer, s'il te plaît ? Parce que je préfère. Franchement.

Je le gratifie d'un petit coup d'œil.

— Je n'ai pas appelé le numéro. Celui sur la carte. Enfin, pas encore.

— Mais tu l'as sûrement noté quelque part.

— Évidemment, je fanfaronne. Et s'il te reste quelques neurones un tant soit peu frétilants dans la caboche, tu vas aller présenter tes excuses à Kayla. Sauf si tu veux que j'appelle ce numéro et que j'aille ensuite trouver le flic du campus pour lui balancer que tu deales pour arrondir tes fins de mois.

Jack adopte un ton railleur.

— De la drogue... Alors tu crois que c'est ça ? Je serais prévisible à ce point ? Tu sais que je me sentirais presque vexé...

— Les détenus du centre pour mineurs se sentiront sûrement vexés par ton attitude condescendante, eux aussi. Assez pour te casser la gueule tous les jours, même.

— Pauvre fille...

Jack rit et se pince l'arête du nez comme s'il avait mal au crâne.

— Ce que tu peux être naïve ! Tu es là, à expliquer à quel point tu es intelligente et différente. Mais au final, tu es juste aussi oubliable que les autres.

— Ne joue pas à ça avec moi ! Je sais que tu trempe dans un truc illégal pour gagner de l'argent. Si tu ne t'excuses pas auprès de Kayla...

— Tu feras quoi, hein ? Tu me dénonceras ? Vas-y ! Compose ce numéro, fait-il en se penchant plus près. Je te mets au défi.

— Recule immédiatement ! je lui siffle en plein visage.

Il plisse les yeux, mais sans toutefois reculer d'un pouce.

— Appelle...

Il me tend son téléphone.

C'est un piège. Et je fonce dedans tête baissée. Jack me regarde avec un intérêt profond, voire débordant. Il tient à ce que je découvre ce que cette carte dissimule. Et lorsque ce sera fait, je me retrouverai sans doute prise dans ses filets. Mais je veux savoir. Si je compose ce numéro, j'aurai de quoi exercer un chantage. En théorie. Mais qu'est-ce qui pourrait arriver de pire ? Ce numéro ne va pas déclencher une bombe ou je ne sais quoi. En plus, toute cette histoire n'est sans doute qu'un gros pétard mouillé, ce dont je n'aurai pas la certitude sans avoir essayé.

Je fais le numéro lentement, puis colle mon mobile contre mon oreille. Ça sonne une première fois. Puis une deuxième. Jack ne cille pas. Il cligne à peine des paupières. Je retiens mon souffle.

— Bonjour, Madison à l'appareil, lance gaiement une voix de femme. Que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour ! Je... heu...

— Je cherche une rose, me souffle Jack à voix basse.

Il se tient si près que son odeur me parvient – du poivre et du miel. Ses cheveux tombent harmonieusement devant ses yeux, au point qu'on se croirait en pleine séance photo pour un magazine de mode.

— Je cherche une rose, je finis par croasser.

Silence.

— Un moment, s'il vous plaît, je vais consulter nos registres. C'est à quel nom ?

Je regarde Jack de nouveau, mais il se contente de secouer la tête.

— Isi... Isabelle.

— Très bien, Isabelle. Alors, qui allons-nous appeler, aujourd'hui ?

— Euh...

— Quel est le nom inscrit sur la carte qu'on vous a donnée ?

— Oh ! Euh... Jaden.

Si c'est une plate-forme téléphonique de livraison de drogues, elle est très étrange. J'entends la femme taper sur un clavier. Jack jette un coup d'œil par-dessus mon épaule pour observer les gens qui déambulent, mais je sais qu'il suit la conversation.

— C'est la première fois que vous contactez le *Rose Club*, Isabelle ?

— Oui, oui...

Un club ? Quel club ?

— Très bien. Merci de nous avoir choisis, Isabelle. Jaden est l'un de nos escort les plus demandés, donc je crains qu'il n'y ait un peu d'attente. Le prochain créneau disponible serait le 4 décembre à minuit et demi, à Columbus. Et je me permets de vous préciser que ses tarifs sont beaucoup plus élevés que ceux de nos autres escort...

Je cherche à tâtons le bouton pour raccrocher, mais réussis seulement à faire tomber le téléphone par terre. Il glisse sous un rayonnement, et disparaît. Jack se baisse et le ramasse d'un seul geste.

— J'ai tout enregistré avec mon dictaphone. Mais ne t'inquiète pas, je ne balancerai ta petite conversation que si tu me cherches des

ennuis. Si tu dis à qui que ce soit ce que tu sais à propos de cette carte, je te colle un procès pour diffamation. C'est clair ?

Je déglutis si fort que mes mâchoires sont à un cheveu de se décrocher. Jack Hunter, un escort ? Un escort dans la vraie vie ? À dix-sept ans ? ! Impossible...

— C'est bien compris, oui ou non ?

Sa voix est dure. Je ne lui fais pas l'honneur de répondre. Je m'éclipse avant qu'il ait eu le temps d'ajouter quoi que ce soit. C'était un piège. Et je suis tombée dedans à pieds joints.

*
* *

Je regarde Isis s'éloigner d'un pas nerveux. Je l'ai déjà vue en colère auparavant. Mais c'est la première fois qu'elle arrête de faire son cinéma. Elle est décontenancée. Notre conversation l'a complètement déstabilisée. Si elle ne me fiche pas la paix après ça... J'ai parié sur la vérité pour l'obliger à me laisser tranquille. Mais je ne saurai si mon stratagème a fonctionné que dans quelques jours. Pas avant.

J'espère vraiment que c'est le cas.

J'aimerais qu'elle cesse de me harceler. On lui aura raconté n'importe quoi sur mon compte. Ou alors, elle s'ennuie – quoi qu'il en soit, je lui rappelle quelqu'un qui l'a fait souffrir. Même un imbécile le verrait. La plupart renoncent après que je leur ai parlé, en général, et se contentent de retourner gentiment à leurs petites vies et de prendre leurs distances. Mais Isis n'a ni sens des limites ni tact. Elle se jette la tête la première dans chaque problème qu'elle rencontre. C'est assez déroutant. Et ça a le don de me rendre dingue.

— Encore une fille à qui on a flanqué la trouille, hum, Hunter ?

Je lève les yeux. La bibliothécaire a les bras chargés de bouquins, qu'elle remet à leur place en rayon. Nous ne nous sommes pas toujours très bien entendus, elle et moi, mais elle me laisse venir à la bibliothèque quand je le souhaite, ce dont je lui suis reconnaissant.

— Ce ne sont pas vos affaires, madame Schafer.

Elle éclate de rire.

— Oh, je le sais bien. Mais continue comme ça, et tu finiras comme moi – tout seul.

— C'est peut-être ce que je veux.

Mme Schafer soupire et range un livre sur l'étagère du haut.

— C'est vraiment très tragique et très romantique, ton histoire, mais permets-moi de te confier un petit secret : personne n'a envie d'être seul. À part les poètes, et les psychopathes. Or ça fait maintenant trois ans que je te côtoie, et je sais que tu ne rentres dans aucune de ces deux cases.

— Merci de me faire profiter de votre sagesse. Cela dit, ne m'en veuillez pas si je ne prends pas les propos doux-amers d'une bibliothécaire de lycée trop au sérieux.

Je commence à m'éloigner, mais elle poursuit son petit discours – d'un ton exaspéré, cette fois.

— Tu devrais arrêter de te flageller, Hunter.

Je continue de marcher sans me retourner. Elle n'a aucune idée de ce dont elle parle.

L'air est doux et rafraîchissant, à l'extérieur. Pourtant, mon estomac est en feu. Ça me brûle depuis cette fameuse nuit, il y a cinq ans.

Je mérite de souffrir.

C'est mon châtement.

Quelque part au fond de moi, je suis soulagé. Heureux que quelqu'un sache ce que je fais vraiment, même une fille aussi insensible qu'Isis. Je garde ce secret pour moi depuis si longtemps que j'avais oublié à quel point il m'empoisonne l'existence. Il paraît plus léger, à présent. Non... *Je* suis plus léger. Je me suis enchaîné à ce boulot pour aider Sophia. C'est du moins ce que je préfère me répéter. Et il m'aide, bien sûr. Mais ce job est ennuyeux et fatigant. Et parfois, il me donne la sensation d'être utilisé.

Mais c'est ma punition pour le mal que j'ai fait.

Et je l'accepte.

*
* *
*

Alors là, je suis *sur le cul*.

Et je dis ça avec admiration, même si je déteste Jack Hunter. Il se donne à fond, frappe fort et ne laisse pas passer la moindre occasion. Je serais blessée, abattue, complètement humiliée si j'étais quelqu'un d'autre. Mais heureusement, je suis Isis Blake. Si Sans-Nom n'a pas réussi à la briser, ce n'est pas une espèce de beau gosse à la con qui le fera. De toute façon, il n'y a qu'une personne au monde qui puisse me battre : moi-même !

Me sentant soudain un peu mieux, je monte le volume de la radio et commence à dresser une liste.

1. Jack apporte des romans à l'eau de rose à une fille. Une fille qui ne peut pas aller où elle veut – ses parents seraient-ils surprotecteurs ? Est-ce la même fille à propos de qui Evans disait qu'elle ne devait pas freiner Jack ni l'empêcher d'aller de l'avant ? J'ai besoin de plus d'infos. Cette fille pourrait peut-être me permettre de renverser le cours de la situation, étant donné que Jack semble tenir à elle. Plus qu'il ne paraît s'aimer lui-même, en tout cas. Je dois absolument découvrir qui elle est.

2. Jack est un escort. On croirait le pitch d'une comédie dramatique en carton. Mais mon instinct me crie que ce n'était pas du cinéma – Jack est certes bon à ce petit jeu, quand même pas à ce point. Il n'aurait pas imaginé et mis en place une plate-forme téléphonique bidon ni embauché une actrice dans le seul but de me convaincre qu'il est un escort. Et même si c'était le cas, pourquoi ferait-il un truc pareil ? En quoi me faire gober qu'il fait ce boulot pourrait bien l'aider ? En rien. Donc, c'est forcément vrai.

2a. Le mot *escort* a plusieurs définitions, mais « un homme qui accompagne une femme lors de soirées mondaines » est celle qui correspond le mieux à son cas. Les gens louent les services de Jack –

non, de Jaden. Les femmes escort sont toujours plus ou moins embauchées pour le sexe. Est-ce la même chose pour les hommes ? Jack couche-t-il pour de l'argent ?

2b. Je ne pourrais pas utiliser cette info vu que Jack a un enregistrement contre moi. Ça me tue de devoir me taire – révéler cette info serait la riposte ultime pour m'avoir volé mon premier baiser. Mais je ne tomberai pas avec lui. Et je ne tiens pas me retrouver avec un procès sur le dos – peu importe que ce soit du bluff, maman n'a pas besoin de ce genre de stress en ce moment. En plus, nous n'avons pas les moyens de nous payer un avocat. Je vais devoir trouver d'autres manières de lui faire regretter d'avoir osé me toucher, d'avoir insulté Kayla et de se comporter comme le connard du siècle.

Je n'ai jamais eu d'adversaire aussi déroutant.

Mes ennemis dans mon ancien lycée étaient de simples trous du cul, des types du genre à vous crier des insultes et à répandre des rumeurs pour faire croire qu'ils couchaient avec certaines (jolies) filles, mais ça s'arrêtait là. Ils étaient faciles à cerner et à remettre à leur place. Une remarque bien sentie à propos de leurs complexes d'infériorité suffisait à les calmer.

Mais Jack ? Ce mec est glacial et hermétique. Mortellement sérieux, tranchant comme un katana, et plus désorientant que le blizzard en décembre. Je n'ai aucune idée de ce qu'il trame. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas celui qu'il paraît. Un garçon qui apporte à une fille qui ne peut pas se déplacer des romans à l'eau de rose ne peut pas être un monstre. Seul quelqu'un de foncièrement gentil ferait ça.

Mais là encore, j'ai appris, et à grands coups de pompe dans l'arrière-train, qu'un mec en apparence sympa peut se transformer en monstre.

Et vu que Jack est très fort, je vais avoir besoin de réponses, d'infos, de stratégies. Et fissa. Ce qui veut dire que je dois avoir une petite conversation avec l'unique personne qui a sûrement des infos sur lui.

Wren est volontaire les samedis à la banque alimentaire locale. Je le sais parce que chaque fois que Mme Gregory aperçoit son visage au moment des infos du matin, elle fait systématiquement l'inventaire de ses activités périscolaires, à commencer par son bénévolat, et des endroits où il sévit. Je me gare, descends de voiture, et commence à marcher en me trémoussant au milieu d'une foule composée de mères célibataires aux rejetons hurlants et de sans-abris. Un type me mate de la tête aux pieds avant de me siffler.

— Hé, salut, beauté !

Il sent l'alcool et la pisse. Logique... Seule une personne au jugement altéré peut me trouver jolie. Wren se tient devant une table. Il stocke des boîtes de maïs et de thon en parlant avec les autres volontaires, qu'il dirige avec une efficacité un peu brusque, quoique efficace. Ses cheveux noirs sont soigneusement coiffés en arrière et ses lunettes le font paraître beaucoup plus vieux qu'il ne l'est. Il est peut-être moins beau que Jack, mais terriblement charmant dans le genre mec d'à côté aux grands yeux écarquillés. Je me faufile jusqu'à lui.

— Ta mère aurait dû t'appeler Prince.

Wren lève les yeux, visiblement confus.

— Pardon ?

— C'est quand même plus courant que « Reine ». En plus, les gens ne t'emmerderaient pas à te demander comment ça s'écrit. Si tu files à ton gamin un nom noble, autant avoir la courtoisie d'en choisir un en accord avec son genre.

— Mon prénom n'a que quatre lettres. Excuse-moi, poursuit-il en plissant les paupières, on se connaît ? Oh, attends... Tu es la nouvelle, Isis Blake !

— Elle-même, je confirme, tout sourire.

— Tu es née le 1^{er} juillet 1998. Ton groupe sanguin est O positif. Tu vivais à Good Falls, en Floride, chez ta tante. Et tu es allergique aux fraises.

Je suis sidérée, mais toujours souriante.

— Comment tu sais...

— J'ai lu ton dossier scolaire. Je suis volontaire au bureau de l'administration du lycée.

Il pose une autre boîte au sommet de la pyramide de thon.

— Ah, OK ! Tu me rassures. Je commençais à légèrement flipper.

— Je peux faire quelque chose pour toi ?

Il s'adoucit, puis me fait le coup des yeux dans les yeux – il me fixe sans ciller comme s'il allait creuser un trou dans mon crâne. Je détourne le regard une seconde, mais lorsque je lui fais de nouveau face, il me dévisage et arbore le même sourire. Je m'éclaircis la voix.

— Comme tu le sais, je suis en guerre contre Jack Hunter.

— Difficile de ne pas être au courant.

— Et mon petit doigt m'a dit que tu connaissais tout le monde. Genre vraiment tout le monde.

— Je mets un point d'honneur à parler à tous ceux que je croise sur le campus. J'aime être en bons termes avec le maximum de gens.

— Donc c'est oui ?

— Oui, je connais tout le monde. Mais pas encore certaines personnes, comme toi, par exemple. Mais ça devrait s'arranger rapidement.

Il sourit un peu plus – et me fait d'autant plus flipper.

— OK ! j'articule lentement. Bon, à part ça, je suis venue te voir parce qu'il semblerait que tu sois le seul mec à connaître Jack Hunter.

Wren éclate de rire.

— Connaître Jack ? Euh... Pour autant qu'on puisse le connaître. C'est un vrai loup solitaire – il va et il vient sans jamais s'expliquer. Mais parfois, et je dis bien *parfois*, il peut sonner à ta porte en pleine nuit. En revanche, si tu cherches des infos sur lui, je ne vais pas pouvoir beaucoup t'aider. En plus, je suis occupé, là tout de suite.

Wren attrape une boîte de sauce tomate, l'inspecte comme s'il s'agissait d'une pierre précieuse et la tend ensuite à la femme à côté de lui.

— Va la reposer sur la pile du fond. Elle est en mauvais état.

— Qu'est-ce que tu lui reproches ? Elle est très bien ! proteste sa collègue.

— Non, regarde, juste là.

Wren guide ses doigts sur le côté de la boîte.

— Tu sens ? Eh oui, une entaille. On risquerait d'empoisonner quelqu'un, si on la mettait en circulation.

Son interlocutrice semble assez âgée pour avoir terminé la fac depuis longtemps, mais elle devient plus rouge qu'une écolière. Wren se tourne de nouveau vers moi. Je siffle tout bas.

— Alors ça, c'est du management, Big Boss ! Tu aimes les *burritos*, Big Boss ? Parce qu'il y a un camion qui en vend juste à l'angle. Ils ont l'air énormes ! Je ne vais jamais pouvoir en manger un toute seule. Mais j'ai une faim... de loup, là tout de suite, et c'est l'heure de déjeuner. Je vais aller m'en payer un. On se retrouve là-bas ?

Le camion à *burritos* est installé au centre d'un cercle de tables de pique-nique, de parasols colorés et d'ouvriers du bâtiment venus s'offrir quelques bouchées de merveilles au fromage et aux haricots. Je me commande un poulet sauce verte que je coupe soigneusement en deux avant d'en poser une moitié en face de moi sur la table. Je croque ensuite dans la mienne sans attendre mon compagnon de repas. C'est l'appât parfait. Wren cache peut-être à tout le monde qu'il est exténué, mais il ne se nourrit pas assez – l'exemple typique de l'élève tellement pris par ses nombreuses activités extrascolaires qu'il en oublie de manger.

Une ombre s'étire en travers de la table. Wren s'assoit en face de moi avant d'attirer son morceau de *burrito* vers lui avec un petit sourire aux lèvres.

— Tu es sûre que ça te va ?

— Absolument.

Je fais élégamment tomber de la salade un peu partout sur ma chemise pendant que Wren engloutit son déjeuner à une vitesse

impressionnante. Je l'applaudis des deux mains tandis qu'il s'essuie la bouche avec sa serviette.

— Alors là, bravo, Big Boss ! Ton cas n'est pas encore désespéré.

— Je n'ai pas mangé ce matin, explique-t-il honteusement.

— Je sais.

— Tu sais ?

Je désigne ses mains.

— Tes ongles. Ils sont transparents et constellés de petits points blancs. Les miens étaient exactement pareils quand j'étais au régime. Carence en fer... Carence en tout, même. Je peux aller t'en chercher un autre, si tu veux ?

— Non merci, ça ira, répond-il un peu trop vite avant de me refaire le coup des yeux dans les yeux chelou. Tu es très observatrice, n'est-ce pas ?

Je hausse les épaules.

— Comment je ferais pour maintenir un tel niveau de conscience de l'existence humaine, autrement ?

— Tu es exactement comme lui, déclare Wren en riant, avant de se lever de table.

Je balance aussitôt ma serviette à la poubelle et lui emboîte le pas.

— Comme qui ?

— Comme Jack. Vous avez le même sens du détail et la même façon de fureter pour savoir ce que les gens mijotent.

Je soupire, mais Wren semble certain de ce qu'il avance.

— Il est venu me voir. À ton propos. Ce qui confirme que vous pensez de la même manière – et que tu es sûrement la plus lente des deux.

Je lui lance un regard noir, mais il se contente de sourire.

— Je ne lui ai pas dit grand-chose. Et si tu veux des infos sur lui, je ne pourrai pas t'en fournir beaucoup non plus. Je ne le connais pas bien.

— Qui est la fille ? je demande aussitôt.

— Quelle fille ?

— Celle à qui il apporte des livres.

— Ah, tu dois sûrement parler de Sophia.

— Sophia..., je répète doucement. C'est sa sœur ?

— Non. Une amie. Ou un peu plus qu'une amie. Il est très discret à ce sujet. Je sais juste qu'elle est malade et qu'elle passe le plus clair de son temps à l'hôpital.

— Et quoi d'autre ?

— Il vit avec sa mère à Coral Heights.

— C'est pas la banlieue chic sécurisée avec les énormes baraques ?

— Si, tout à fait.

— Et son père ?

— Il est mort dans un accident d'avion. Ça remonte, mais je suis tombé sur des articles à ce sujet. Il était pilote de ligne au sein d'une grande compagnie aérienne. L'isolant d'une aile aurait fondu et elle se serait cassée net. Apparemment, il aurait réussi à faire atterrir l'avion et à préserver la cabine passagers. Mais lui et son copilote ont été tués sur le coup. La mère de Jack a obtenu un bon paquet d'argent auprès de la compagnie, après un procès de plusieurs années.

Je ferme les yeux. Mon cœur se serre. *Non, Cœur ! Tu ne peux pas avoir pitié de l'ennemi. Ressaisis-toi immédiatement !*

— OK... Et qu'est-ce que tu lui as dit sur moi ?

— Je lui ai parlé de Will Cavanaugh.

Je tressaille si fort que je bute contre la table derrière moi. Une pyramide de boîtes de soupe en conserve se met à brinquebaler, puis s'étale sur le sol. Je retiens un juron et me baisse aussitôt pour ramasser ce bazar. Une fois la pyramide de fer-blanc et d'étiquettes aux couleurs vives reformée, Wren poursuit.

— Mon cousin est une vraie pourriture. Je ne suis pas surpris que son nom te fasse sursauter.

— C'est... (J'ai l'impression d'avoir avalé le contenu d'une boîte d'agrafes.) Il est ton...

— Cousin, confirme Wren. Je ne sais pas si on te l'a dit, mais le monde est vraiment petit.

— Minuscule...

Je ris nerveusement, mais sans aucune joie. Sans-Nom est plus près que je ne le pensais. *Non... Calme-toi. Il n'est pas là. Il ne fera plus jamais partie de ta vie – tout va bien !* Je note dans un coin de ma tête de chercher la falaise la plus proche du haut de laquelle sauter, juste au cas où.

— Je ne connais pas toute l'histoire, mais mon cousin m'a raconté que vous vous êtes fréquentés pendant un moment.

— Fréquentés, ouais. Hilarant...

— Tu vas bien ? Tu es toute pâle.

— Je... Je vais bien.

Je pose une main sur mon estomac pour lui faire passer un message.

Dis, tu pourrais attendre qu'on soit seuls avant d'évacuer ce délicieux burrito, s'il te plaît ? Merci, la Patronne de l'Étage du Dessus.

Mon estomac réplique d'un gargouillis rebelle. Wren vérifie quelque chose sur un bloc-notes en me jetant des petits coups d'œil.

— Je peux faire autre chose pour toi ?

— Ouais. Tu ne saurais pas s'il y a certains cas où la prostitution des mineurs est légale, par hasard ?

Wren me regarde avec un air éberlué.

— Pardon ?

— Eh bien, j'imagine qu'on ne risque pas la peine de mort, mais un peu plus qu'une simple amende pour état d'ivresse sur la voie publique. Donc la peine encourue doit forcément se situer entre les deux, non ?

— Sans doute, oui.

— OK, cool ! Merci, Big Boss !

Wren tressaille à ce surnom. J'en profite pour le saluer de la main et me carapater en élaborant déjà un plan trop génial et fiable à cent pour cent.

Jack Hunter me paraît un tout petit plus humain, à présent – avec son amoureuse malade et son père défunt –, mais il n'en reste pas moins un vrai con. Et nous sommes en guerre. Et il s'excusera auprès de Kayla, même si ce doit être ma dernière action sur cette planète.

Chapitre 5

Trois ans, douze semaines, cinq jours

Mes recherches à propos du *Rose Club* m'ont fourni deux informations :

1. Le *Rose Club* n'existe pas. Du moins, pas officiellement. Un forum hébergé dans l'Ohio parle bien d'un « club » de ce genre, mais sans le nommer. Assez logique, pour une activité illégale. D'autant plus si le club fait travailler des mineurs. À moins que Jack n'ait menti à propos de son âge – sa fausse pièce d'identité aura réussi à les tromper.

2. Les clubs qui emploient comme escort des mecs canon sont généralement des clubs de gigolos dirigés par un gigolo plus vieux et hyper intelligent qui vit à l'étranger – le recours à des escort étant apparemment très répandu en Europe. Il n'est pas rare que des filles privilégiées riches et très belles louent les services de jeunes gens tout aussi beaux afin qu'ils les accompagnent à des bals de promo, des mariages, des réunions de famille, et autres week-ends fêtards au cours desquels elles se mettent la tête à l'envers. La Duchesse d'Orlan-Reis (dix-huit ans, sublime) a été arrêtée le mois dernier à Los Angeles pour conduite en état d'ivresse avec sept kilos de fringues de haute couture Versace et deux gigolos portugais dans sa voiture. Et la fille de Bill Gates est sortie avec un gigolo notoire pendant un an et demi. Les meufs fortunées aiment les mecs séduisants. Et Jack a peut-être

beaucoup de défauts, mais ce serait mentir que de dire qu'il n'est pas beau. En revanche, je n'en reviens pas qu'il y ait un club de ce genre ici, dans l'Ohio. Certes, on trouve plein de gens friqués, à Columbus. Mais c'est quand même dingue. Et ça n'explique pas pourquoi Jack se serait lancé là-dedans. La dernière fois que j'ai vérifié, le commerce du sexe ne faisait pas partie des boulots étudiants les plus recherchés. À moins que je ne sois totalement naïve ?

Je secoue la tête et ouvre une boîte de thon. Inutile de penser au sexe. Même si les gens moches ont eux aussi des rapports sexuels. Me concernant, ça ne fait juste pas partie de mon avenir. Et si je couche un jour, ce ne sera pas avec une personne qui m'aimera pour celle que je suis, mais avec quelqu'un qui devra kiffer les vergetures et les boutons – la dernière fois que j'ai fait un sondage, une portion significative de la population trouvait ça franchement dégoûtant. Ça m'arrivera sûrement un jour. Un coup de folie. Une rencontre dans un bar. Comment les adultes s'y prennent-ils pour coucher, déjà ? Ah, oui ! Ils vont sur des sites spécialisés. Un horizon plutôt morne s'offre à moi, mais je ne peux guère espérer mieux.

— Chérie, fait maman en entrant dans la cuisine, ton père voudrait savoir à quelles universités tu comptes envoyer des candidatures ?

Je me plaque la main sur la tête, en oubliant que je tiens un ouvre-boîte. Je me frotte le crâne en soupirant.

— Je lui ai déjà répondu cent fois : Redfield, l'université de l'Oregon, celle de l'Idaho, et cet établissement mormon à la brochure flippante à Seattle.

— Pourquoi tu envoies un dossier là-bas si cet endroit te fait peur ?

— Parce que les endroits flippants sont cool... C'est comme les sectes. Je kiffe ce genre de conneries.

Maman me gratifie de la moue maman-pas-contente.

— Parce que j'apprécie particulièrement ce genre d'inepties..., je corrige avec délicatesse.

Elle éclate de rire, ce qui est bon signe. Deux en un mois ! Ne nous emballons pas. Je troque mon optimisme contre un réalisme austère : ça ne durera pas. Je ne demanderais pas mieux, mais je ne me fais aucune illusion. Ce qui ne m'empêche pas d'apprécier la situation. J'assemble les morceaux de mes espèces de croque-monsieur au thon, puis les mets à dorer dans le four. On sonne à la porte. Je vais ouvrir. Avery se tient sur le perron, ses cheveux roux comme en flammes dans la lumière du soleil couchant. Elle a un air renfrogné.

— Génial ! Que me vaut le plaisir ?

— Je ne fais que passer, me répond-elle aussi sec, d'une voix traînante. File-moi ma thune que je puisse partir.

— Euh... OK. Je te dois combien ?

— Vingt dollars.

— Très bien. Laisse-moi juste une seconde. Je vais chercher mon portefeuille.

Je monte prendre deux billets de dix, puis redescends à toute vitesse. Avery me passe un sac en papier kraft écrabouillé. Je lui tends l'argent.

— Merci, fais-je en lui souriant. J'apprécie... vraiment.

— On se voit au lycée puisqu'on va au même, raille-t-elle en jouant notre conversation à la fête.

— Ha, ha ! fais-je en riant de façon bizarre. Ce n'est pas pour moi. C'est pour la fille... du petit ami... de ma tante ! Elle est super stress.

— C'est ça, grommelle Avery.

Le silence retombe quelques secondes. Je m'attends à ce qu'elle tourne les talons et s'en aille, vu que nous avons réglé nos petites affaires, mais non.

— Est-ce que je peux te filer un conseil ? demande-t-elle en me regardant entre ses paupières plissées.

— Bien sûr.

— Ne fourre pas ton nez dans le passé de Jack.

Je hausse un sourcil.

— Pourquoi tu me dis ça ? Et comment tu sais que...

— On discute, Wren et moi. Tu t'es renseignée sur Jack. Il ne prend pas super bien ce genre de chose, en général.

— Ah bon ? Qu'est-ce qu'on craint ? Une maladie incurable ? Il a volé un crâne en cristal dans un tombeau, c'est ça ? Je lui avais pourtant dit que c'était une mauvaise idée !

— Il est dangereux, OK ? assène Avery. Carrément, même. Et si tu continues, tu risques de te retrouver dans son collimateur. Et je ne pourrai pas l'arrêter, cette fois.

— Oh... C'est une amie à toi, Isis ? demande soudain ma mère.

Je fourre immédiatement le sachet sous ma chemise en priant pour qu'elle ne l'ait pas remarqué.

— Euh, oui, absolument. Maman, voici Avery. Avery, je te présente Patricia Blake, ma mère.

Avery jette un coup d'œil à la femme en peignoir, aux yeux un peu humides et à l'apparence frêle et sourit avec un air méprisant.

— Bon, je vais y aller.

Effectivement, elle est au volant de sa Saab verte avant que maman ait eu le temps de l'entraîner dans le salon. Malin. Super mal élevé, mais malin.

— Cette fille... Elle me dit quelque chose, commence ma mère.

— Ah oui ? Tu l'as déjà vue ?

— Oui, mais je ne sais plus où.

J'arrive à contourner la sécurité du lycée et à faire entrer mon sachet, en emboutissant presque l'arrière du camion du gardien en pleine manœuvre sur le parking. L'homme au visage couvert de boutons couleur betterave en descend aussi sec. Il me fait la leçon sur l'importance d'une conduite sûre avant d'aller jeter un coup d'œil à mon aile pour s'assurer qu'aucun copeau de peinture rouge ne s'y trouve. J'en profite pour glisser le sachet sous la bâche du camion. Tandis que la matinée touche à sa fin, je me dirige vers la remise près

de la salle d'arts plastiques, où le gardien est allé se garer. Un empilement de râtaux, balais, bidons d'eau de Javel, éponges et marteaux jonche le sol. Il ne manque que mon petit sac en papier, que je découvre sous une perche à nettoyer les vitres. Je le sors ni vu ni connu de là et décampe.

Généralement, dans les films, les gens cambriolent les casiers avec des techniques élaborées du genre oreille collée contre la serrure. Et lorsqu'ils échouent, ils recourent au bon vieux pied-de-biche. Mais ce que les films oublient de dire, c'est qu'il est mille fois plus facile de percer le battant. Parce que le budget attribué aux lycées par l'État, la région et le département assure que le fameux battant soit fabriqué avec le métal le plus médiocre possible (un alliage de nickel et de fer-blanc) et que tous les casiers sont équipés d'un verrou qui, à l'aide d'une simple épingle à cheveux et d'une pince à épiler, s'ouvre facilement. Assez, en tout cas, pour pouvoir glisser quelque chose à l'intérieur – un peu d'herbe, par exemple. Je vais aux toilettes et appelle le bureau de l'administration pour signaler (de façon anonyme) qu'une légère odeur d'herbe se dégage du casier 522.

Les vigiles de la sécurité sont bouffis d'orgueil depuis qu'ils ont attrapé un « criminel », l'autre jour. Mec aux Couteaux a été suspendu une semaine. Il a fallu trois gars pour le choper, ce qui fait rire tout le monde. Mais du point de vue des gardes, le Bien Adulte a juste triomphé du Mal Adolescent, et cela suffit à doper leur ego au point qu'ils flottent comme les gros ballons moustachus et chauves qu'ils sont. Dix minutes après mon coup de fil, le gardien coupe le cadenas du casier 522 pour permettre aux vigiles de fouiller les affaires de Jack. Il en sortent des livres et des stylos et les balancent par terre sans plus de cérémonie. Une fois le sachet de beuh trouvé, ils le reniflent pour s'assurer qu'il s'agit bien de « ça ». J'en ris toute seule et je retourne en cours.

Jack Hunter : 2. Isis Blake : 1. D'accord, l'écart est de taille, mais je devrais bientôt pouvoir le combler.

Je suis sûre qu'en lisant ça, certaines personnes ne demanderont pas mieux que de me faire asseoir et me tenir un petit discours bien moralisateur visant à m'expliquer à quel point il est mal, méchant et dangereux de planquer de la drogue dans le casier de quelqu'un. Ce à quoi je répondrai poliment que :

1. Jack est riche, blanc, mineur et un élève modèle. La police ne retiendra pas de charges très lourdes.

2. Jack se comporte comme un vrai salaud avec tous ceux qui osent l'approcher. Ce qui devrait éveiller les consciences. Jack Hunter surfe sur la vie en pensant qu'il s'en sortira toujours vu qu'il est plus intelligent que tout le monde. Malheureusement pour lui, ces deux assertions sont aussi fausses l'une que l'autre.

Et je suis la mieux placée pour l'en informer.

Il devrait s'attendre à se prendre une petite amende. Une amende comme celle qu'on récolte quand on a gardé le quatrième tome de Harry Potter de la bibliothèque pendant un an et demi quand on était en primaire.

La rumeur se répand comme une traînée de poudre. Jack Hunter est suspendu pendant deux jours dans l'attente d'éventuelles charges pour détention de drogue que le laboratoire de la police devra d'abord confirmer. La vie est belle. Je croque dans mon sandwich au thon lorsque je m'aperçois soudain que j'en mange depuis trois jours. Ce qui ne me fait rien vu que le délicieux goût de la victoire sature mes papilles.

— Qu'est-ce que tu fous ? demande Kayla qui me dévisage, un plateau chargé d'une assiette de chili entre les mains.

— Je savoure ma victoire.

— C'était toi, n'est-ce pas ?

Kayla pose brutalement son plateau en soufflant.

— C'est toi qui as mis l'herbe dans le casier de Jack !

— Euh... non. C'est lui, le camé. Je ne saurais même pas où acheter de l'herbe.

— Avery dit qu'elle t'en a vendu deux sachets.

— Oh... Alors, je sais où acheter de l'herbe, dans ce cas.

Kayla claque la langue de dégoût.

— Pour ma défense, je réplique en levant les mains, tout le monde sait que les gens populaires fument de l'herbe, OK ? C'est un genre de loi universelle.

— Je n'en reviens pas, soupire Kayla. Je croyais que tu étais cool, mais regarde-toi ; planquer de la drogue dans le casier d'un mec juste parce que tu ne l'aimes pas !

— Euh, ça va un peu plus loin que ça...

— Flash d'information : tout le monde apprécie Jack, à part toi. Alors, laisse-le tranquille, OK ?

— Il ne s'est toujours pas excusé de t'avoir fait pleurer.

— Mais ça fait à peu près six ans que je pleure tous les jours à cause de lui !

— Raison de plus pour lui botter l'arrière-train !

— On n'est pas en primaire, Isis ! On ne mord plus et on ne donne plus des coups de pied aux garçons, à ton âge. Et ça ne te rendra service avec aucun mec, soit dit en passant.

— Mais c'est peut-être mon but, justement : éviter toute relation avec les mecs !

Je parle tellement fort que les têtes se tournent vers moi.

— Peut-être qu'ils sont tous des abrutis finis et peut-être que je suis la seule à reconnaître un connard quand j'en croise un !

— Jack n'est pas un connard...

— Oh, épargne-moi tes excuses, tu veux, Kayla ! Je les connais par cœur. J'ai sorti les mêmes pour un mec, moi aussi.

— Ah ouais ? J'ai du mal à le croire ! assène-t-elle d'un ton cassant.

— Ah ouais ? Eh bien, tu le croiras peut-être quand tu auras vu ça !

Je relève ma manche. Kayla a alors trois réactions successives : elle aperçoit le truc bien sinistre caché sous ma manche, comprend de quoi il s'agit, et recule.

Je replace le tissu sur mon poignet et attrape mon sac à dos en laissant là mon sandwich, mon court triomphe, et mon secret.

Le reste de la journée n'est qu'un brouillard de colère et de larmes à moitié ravalées. Je trouve une maison plongée dans le noir, en rentrant. Toutes les fenêtres sont fermées et les rideaux tirés. Comme d'habitude. J'appelle ma mère. Elle ne bossait pas et n'avait pas de rendez-vous chez le psy, aujourd'hui. Et la voiture est dans le garage. Je monte les marches deux à deux, et me fige devant le spectacle de sa chambre.

Tout est sens dessus dessous. Une lampe est cassée, le miroir explosé en mille morceaux. Ses toiles et ses documents de travail sont éparpillés telles les écailles d'un serpent de papier. Son lit est couvert de trucs déchirés. Son fond de teint coule de sa coiffeuse et forme une rivière couleur chair par terre. Le miroir de la salle de bains est brisé, et sa boîte de médicaments ouverte. Des cachets bouchent le siphon du lavabo et l'eau de la baignoire déborde. Mon sang se glace et mes doigts deviennent gourds.

— Maman ? Maman !

Je vais jeter un coup d'œil sous le lit, puis à l'intérieur de sa penderie. Elle n'est pas dans le salon, ni dans ma chambre, ni dans la cuisine. Je l'appelle sur son portable, qui sonne à l'étage. Des images commencent à affluer dans mon esprit : maman frappée, kidnappée, ramenée de force par cet homme dans le Nevada, où elle était si malheureuse.

Prise de panique, je tente de contacter papa. Deux sonneries ont retenti lorsque des sanglots étouffés me parviennent soudain. Maman... Je bondis dans leur direction, et me retrouve dans le garage. Je l'aperçois. Elle est roulée en boule sur la banquette arrière de la voiture. Dieu merci, le moteur est coupé ! J'ouvre la portière et lui touche le visage et les épaules à la recherche de blessures éventuelles.

— Maman... Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Tu vas bien ?

— Il est venu...

Elle se met à sangloter, puis s'agrippe à moi comme un bébé chimpanzé.

— Il m'a retrouvée.

Les policiers arrivent un quart d'heure plus tard. Ils passent la maison au peigne fin et interrogent maman jusqu'à ce qu'elle craque, pour mieux recommencer à la questionner ensuite. Je la soutiens du mieux que je peux en les rembarant quand ils deviennent un peu trop curieux ou agressifs. Au bout d'un moment, l'un d'eux me prend à part.

— Bon, mademoiselle Blake. Vous dites que votre mère a un passé psychiatrique...

— Elle souffre de stress post-traumatique, je corrige rageusement. Son dernier petit ami était abusif. Elle n'est pas folle.

— Je comprends...

— Vraiment ? fais-je.

— Écoutez, je suis désolé. Le stress post-traumatique peut être un véritable cauchemar. On connaît ça dans la police. On est même obligés de « se passer des services » de certains de nos gars, parfois. Mais concernant votre mère, sachez que nous n'avons retrouvé aucune empreinte de pas d'homme, et qu'aucune serrure n'a été forcée. Rien n'a été volé, et il n'y a pas de trace de lutte dans la chambre non plus.

— Elle affirme qu'elle l'a entendu marcher au rez-de-chaussée.

— Elle pourrait très bien avoir eu un flash-back. Vous dites qu'elle est sous traitement, c'est bien ça ?

— Et elle voit un psychologue toutes les semaines.

— Eh bien dans ce cas, je suis désolé, mais je ne vois pas très bien ce que nous allons pouvoir faire pour elle.

— Arrêtez de faire comme si ma mère était tarée !

— Je n'ai jamais dit que votre mère était folle. J'énonce simplement les faits. Nous pouvons mettre une patrouille devant la maison pendant soixante-douze heures, si ça vous rassure, mais guère plus.

— Ce serait toujours ça.

Le type me tapote l'épaule.

— Ne baissez pas les bras. Elle finira par aller mieux.

— Ils disent tous ça..., fais-je en le regardant s'éloigner.

Depuis la grosse frayeur de maman, je dors toutes les nuits dans sa chambre sur le matelas gonflable. J'y fais aussi mes devoirs pendant qu'elle lit ou qu'elle pique un petit somme. Nous prenons aussi nos repas à l'étage, vu qu'elle ne supporte pas de rester en bas plus de quelques minutes. Ma propre chambre commence à me paraître bizarre, comme si j'étais une étrangère. La présence du flic posté dehors aide un peu. Quand maman se réveille en sursaut en pleine nuit, je désigne la voiture garée sous le lampadaire devant la maison, et elle se détend aussitôt. Elle arrive même à se rendormir, grâce à ça.

Mais pas moi. Je reste éveillée à l'affût du moindre bruit de pas. À attendre. À prier que ce salopard vienne et me donne une bonne excuse pour lui trancher la gorge. Parce qu'il s'en est tiré beaucoup trop facilement à mon goût. Battre une femme chaque soir parce qu'on a trop bu ou parce qu'elle aurait prétendument fait un truc énervant est impardonnable. Battre une femme tout court est impardonnable. Et maman m'a uniquement parlé des coups. Je sais qu'une blessure bien plus sombre la hante, même si elle se tait. Pour me préserver. Ce qui me torture plus que la culpabilité. Celui qui a dit qu'il vaut parfois mieux ne pas savoir n'est qu'un gros nase.

Du coup, en attendant que ce sale type se pointe, je prie tous les dieux qui veulent bien m'écouter. Pour les remercier. Parce que Sans-Nom m'a peut-être bousillée, mais pas autant que ce que l'autre connard a fait à ma mère. Ce que j'ai vécu n'est rien comparé à ce qu'elle ou ce qu'un tas de femmes subissent chaque jour.

J'ai composé le numéro du secrétariat du lycée pour expliquer que j'étais malade, et appelé ensuite le boulot de maman pour les informer qu'elle avait été arrêtée. J'ai fouillé la maison de fond en comble à la recherche d'une éventuelle preuve du passage de Léo. Mais c'est un

chasseur. Il sait couvrir ses traces. Maman m'a toujours dit qu'elle ne supportait pas qu'il s'en prenne aux biches et aux faons. Ce qui est illégal, mais ne gênait visiblement pas cette espèce de taré. J'avais bien pensé dire à maman que Léo n'était pas quelqu'un de bien, en entendant ça. Qu'il cachait un côté sombre, sous la surface. La pire des noirceurs. J'avais même envisagé de la pousser à le quitter, mais elle était tellement heureuse, à l'époque. Plus heureuse que je ne l'avais vue depuis que papa nous avait abandonnées. Du coup, pour une fois, j'avais fermé ma grande bouche. Et je le regrette chaque jour.

Je ne trouve aucune preuve du passage de Léo. Maman a-t-elle vraiment entendu des pas ? Elle a déjà eu des flash-back, mais aucun ne l'a jamais mise dans cet état. Pas question de lâcher l'affaire pour autant – si Léo s'est effectivement pointé, je le découvrirai.

Malheureusement, maman a nettoyé la maison de fond en comble. Sauf le jardin. Je me mets à quatre pattes et commence à inspecter chaque centimètre carré d'herbe et le pied de chaque rosier à la recherche d'un truc, n'importe lequel, que la police aurait négligé. Au bout d'une heure, je finis par m'asseoir sur mes talons et m'essuyer le visage avec des mains crasseuses.

— Beurk ! Mais quel est le con qui a eu l'idée de mettre de l'eau salée dans la sueur ?

Visiblement, Dieu a mieux à faire que de me répondre – ce que je comprends très bien. Ou pas, car j'aperçois soudain quelque chose à moitié enfoncé dans la terre sous les rosiers.

Un mégot...

Maman et moi ne fumons pas. Je l'attrape précautionneusement. Il a très bien pu être balancé là par un flic, vu qu'ils clopent tous quand ils sont en pause. Ou alors par un gamin trop flemmard pour aller le jeter à la poubelle. Je le renifle délicatement, et reconnaît aussitôt cette odeur.

Je la distinguerais entre mille. Une cigarette au clou de girofle de la marque Gudang Garam... Celle des paquets que j'ai chaque fois vus

dépasser de la poche de Léo. Je ne leur ai rendu visite que deux fois – et chaque fois à Noël. Mais je me souviens très bien que Léo sortait fumer dehors et que la senteur de girofle nous parvenait par la fenêtre. Léo avait été dans l'armée. En Indonésie, très exactement – ce qu'il m'avait dit avec un petit sourire satisfait et bien gras. C'est là-bas qu'il s'était mis aux Gudang Garam.

Une sueur froide me parcourt de la tête aux pieds. Quelle probabilité y a-t-il qu'un de nos voisins en fume et ait jeté son mégot dans notre jardin pile au moment où maman aurait entendu Léo ? Il y aurait de quoi devenir parano. À moins que j'aie raison. Quelque chose ne va pas. Tous mes sens me le crient. Mais je n'en parlerai pas à ma mère. Pas dans son état. Lui confirmer ses craintes la ferait sombrer dans une noirceur encore plus profonde. Et si jamais j'avais tort, si c'était une simple coïncidence, je la ferais flipper pour rien. Tout ce qui compte, c'est qu'elle se porte mieux – du moins qu'elle se stabilise.

Elle s'endort à des moments très bizarres – en pleine journée, ou juste avant le dîner. J'en profite pour sortir faire des courses et m'aérer – de l'air débarrassé de la lourdeur stagnante de la maison. Et pourtant, j'aère régulièrement. Mais le vent n'emporte jamais tout à fait la tristesse.

J'emprunte le South Rise Bridge en rentrant du magasin d'alimentation. C'est le plus haut pont de la ville. Il domine une autoroute que la plupart des voitures privilégient, vu qu'elle est plus rapide, mais je préfère passer par là, pour ma part. Et je ne suis apparemment pas la seule...

Une Saab verte familière est garée sur le bas-côté de l'édifice. Une fille aux cheveux rouge flamme se trouve là, les coudes plantés sur le garde-fou. Un solide grillage se dresse vers le ciel pour empêcher les gens de sauter, ce que cette nana semble visiblement avoir envie de faire.

Je stationne un peu à distance et m'avance lentement vers elle pour me laisser le temps de vérifier que je n'ai pas la berlue. C'est bien Avery.

Son teint, habituellement pâle, est blafard, et tranche avec sa robe vert pomme. Elle a ôté ses ballerines. Ses pieds nus semblent d'un blanc cadavérique contre le bitume. Elle fixe l'horizon, où le soleil couchant embrase la ligne des immeubles.

Je me tais, j'attends qu'elle prenne la parole la première.

— On croirait une scène d'apocalypse, finit-elle par dire.

Sa voix est rauque. Je suis son regard.

— Le ciel saigne, parfois, lui aussi, je lance. Comme nous.

Elle grogne en guise de réponse et trace d'un doigt manucuré un cercle dans la poussière du garde-fou. Avery a des cernes marqués, aujourd'hui. À moins qu'elle les maquille habituellement. Nous restons debout là, à contempler le soleil mourant.

— Tu devrais t'en aller, finit-elle par me dire.

— Nan...

Je fourre les mains dans mes poches. Elle me jette un petit coup d'œil de biais. Ses iris verts sont ceux d'un léopard en colère, mais qui serait trop fatigué pour le rester très longtemps. Et en effet, la colère faiblit bientôt. Avery se remet à fixer le ciel.

— Évite d'être jalouse, si tu le peux.

Sa voix couvre à peine le bruit parasite de l'autoroute.

— La jalousie dévore et pousse à mal agir.

Ces paroles sont trop sombres. Nous ne nous apprécions peut-être pas, Avery et moi, mais personne ne devrait être aussi triste. Je décide d'alléger le débat.

— Tu devrais lancer une rubrique de conseils pratiques.

— Ta gueule...

Il n'y a rien de venimeux dans sa réponse. Elle est juste sortie toute seule. Cash. Mais c'est un vrai uppercut. Pour elle comme pour moi... Je ne sais pas quoi dire. J'ai peur de parler trop fort, trop vite, de faire un geste brusque et de rompre ce moment surréaliste aussi fragile qu'une toile d'araignée dans le vent. Avery agrippe la rambarde avant de tourner des yeux éteints vers moi – ceux d'un poisson crevé.

Mais quelque part, un éclat pur brille encore – dans son iris droit.

— Je ne suis pas quelqu'un de bien, et je ne le serai jamais.

On dirait moi quand ça venait de m'arriver. J'ai passé des mois à ressasser les mêmes propos.

— Je sais que tu le penses, là maintenant, mais le temps atténue la douleur.

— Et je suis censée faire quoi, en attendant ? La laisser me ronger de l'intérieur ?

J'observe le coucher du soleil en silence, en repensant à Léo. Au mal qu'il a fait. Une réponse finit par me traverser l'esprit.

— Si tu as fait quelque chose de mal, alors peut-être que tu mérites de souffrir.

Le visage d'Avery se creuse, puis son expression s'assombrit.

— Mais pas pour toujours. Personne ne mérite de souffrir indéfiniment. C'est mon avis. Je pourrais me tromper, vu que je me trompe tout le temps, mais bon...

Avery attrape ses chaussures, les enfile, retourne à sa voiture et part, me plantant là avec ce ciel de sang et le sang qu'elle semble avoir sur les mains. Quoi qu'elle ait fait, son passé la torture. Ce qui n'excuse pas son attitude de pétasse dirigiste. Mais je la comprends un peu mieux, à présent. Quand on pense qu'on est mauvais, on se punit en permanence. Mais elle a dû faire un truc atroce.

Et parce qu'elle était jalouse... mais de qui ?

Maman se sent assez bien pour aller travailler, le vendredi. C'est en tout cas ce qu'elle dit. Je n'en crois pas un mot, mais fais semblant. Peut-être ce mensonge deviendra-t-il vrai, de cette façon ?

Les vendredis sont toujours de bons jours, d'habitude. Aujourd'hui, pas du tout. Chacun de mes organes me donne l'impression de pourrir de l'intérieur. J'ai à peine dormi et je n'arrive pas à me concentrer sur le boulot que j'ai à rattraper. Je n'arrête pas de penser à maman – à me demander si elle gère, si elle pensera à sortir le sandwich que je lui ai

préparé, à midi... La guerre entre Jack et moi m'est complètement sortie de la tête. Je n'ai aucune tactique, aucune urgence à le démasquer. Je me sens vidée. Totalelement claquée.

Je l'observe durant la pause déjeuner depuis l'arbre sous lequel je suis assise. Il est de retour au lycée. Évidemment. Le labo de la police a à peine mis deux jours à déterminer que l'herbe n'en était pas. Exactement ce que j'avais prévu : j'avais échangé la vraie contre de l'origan, un subterfuge assez efficace pour tromper la sécurité du campus. Et pour l'odeur, j'avais gardé le sachet d'origine. La véritable beuh sert à présent de fertilisant aux rosiers moribonds de maman. Mon but était de lui faire peur, de lui montrer que je pouvais l'atteindre. C'est la crainte de ce qui se tapit dans l'ombre qui nous terrifie, pas l'ombre elle-même. Enfin, d'après d'anciens philosophes chinois trop forts – trop morts, mais trop forts.

Jack se rend au bureau de l'administration. Une femme d'un certain âge en fauteuil roulant s'engage sur la rampe d'accès. Comme d'habitude, la moitié des membres de l'équipe de foot traîne à cet endroit. Les joueurs se bousculent et se cravatent les uns les autres sans remarquer la femme qui tente de se frayer un passage. À ma surprise, Jack le leur signale. Il se plie même en deux pour se glisser sous la rambarde et rejoindre la dame. Les gars de l'équipe de foot arrêtent net leur raffut à son approche, et s'écartent de son chemin avec une nervosité palpable. Jack les surveille du coin de l'œil, puis regarde la dame en fauteuil à laquelle il s'adresse à voix basse.

Il a l'air doux.

Je cligne des yeux pour m'assurer que je n'hallucine pas. Non. Son expression est même... gentille ! Il sourit ! La femme lui rend son sourire. Jack saisit les poignées du fauteuil et commence à le pousser délicatement jusqu'au bureau, dont il ouvre la porte. Les joueurs de foot retournent à leurs jeux favoris, faisant des doigts d'honneur et raillant Jack – mais seulement après qu'il s'est éloigné. L'un d'eux murmure même un « taré ». Les filles qui traînent avec eux ne semblent

pas partager leur point de vue. Elles soupirent et disent à quel point elles le trouvent mignon en poussant des petits cris perçants.

Mon estomac se serre de culpabilité... Parce que soit Jack souffre de dissociation de la personnalité, soit il n'est pas aussi mauvais que je le pense. En tout cas, il n'est définitivement pas comme Sans-Nom. Ce sale mec n'aurait jamais aidé une personne handicapée comme Jack vient de le faire.

Cependant, si Jack n'est pas malfaisant, il n'en reste pas moins complètement déroutant. Pourquoi est-il escort ? En dehors de son apparence, il n'y a aucune raison qu'il soit doué pour ça, vu l'abruti qu'il peut être avec les femmes. À moins que sa double personnalité chelou fonctionne aussi quand il bosse. Mais je le surestime sans doute. Ou alors, Jack n'est qu'un ado saturé d'hormones qui aime coucher avec des femmes expérimentées. Je ne sais plus quoi penser.

Tandis que je mijote à petit feu dans un délicieux mélange de culpabilité et de confusion totale, Kayla s'avance vers moi d'un pas nerveux.

— Salut !

— Hé !

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'essaie de dormir.

— Oh... Tu as mal dormi cette nuit ?

— Ça fait deux nuits. À cause de... Tu sais, des problèmes d'insomnie... Typique chez les adolescents surmenés.

— Tu as été absente.

— Ouais. Malade...

— Oh...

Elle se mord la lèvre et regarde ses pieds avant de bafouiller.

— Je suis vraiment désolée. À propos de ce que je t'ai dit. Sur toi, et le reste. Je ne savais pas.

— T'inquiète. J'ai été plutôt nulle avec toi, moi aussi, ces derniers temps.

— Meuh non !

— Si, si. Je n'ai pas été très délicate concernant Jack et tes sentiments pour lui. Pardonne-moi.

Un long silence retombe. Au bout d'un moment, Kayla me tend la main.

— On efface tout et on recommence ? Bonjour ! Kayla Thermopolis. Je lui serre la main.

— Bonjour ! Isis Blake, enchantée.

— Tu es vraiment forte à ce truc... la géopolémique ?

— Géopolitique.

Elle rejoue notre premier échange. Je souris. Avery passe devant nous pile à ce moment-là. Kayla l'aperçoit, mais elle ne court pas la rejoindre, cette fois. Elle reste à papoter avec moi.

— Je vais... J'organise une fête chez moi, ce soir. Mes parents ne sont pas là, donc j'en profite... En petit comité. Ce serait super si tu venais. Il y aura des bretzels. Et une *piñata*. Tu pourras même frapper quelqu'un, si tu veux ! Bon, seulement s'il le faut. Mais genre *vraiment*. Si ta vie en dépend. Est-ce que tu pourrais éviter de taper sur quelqu'un, en fait ?

— Je vais essayer..., je concède en riant.

— Super ! Ça commence à 20 heures. On se voit ce soir !

Je jette un coup d'œil à Avery, qui me lance des piques du regard. Non, des *haches*.

— Est-ce qu'Avery sera là ? je demande.

Kayla hausse les épaules.

— Non. Elle m'a dit qu'elle avait un truc à faire.

— Tu es sûre que ça ne te gêne pas qu'elle nous voie parler ensemble ?

— Je... Je n'en sais rien. Sans doute. Quoi qu'il en soit je te devais des excuses. Avery est géniale, mais je refuse de me comporter de façon grossière à cause d'elle.

— OK. Super. À ce soir, alors.

Là-dessus, Kayla court rejoindre Avery, qui l'accueille en la descendant en flammes avec quelques paroles bien cassantes.

Après les cours, je cherche dans mon placard un truc trop mortel à porter, et opte pour une chemise noire avec de la flanelle rouge, une jupe noire et des bas. Je ne m'intéressais pas aux fringues, avant. Difficile d'être coquette quand les gens ne voient que votre surpoids. Après avoir perdu tous ces kilos, j'ai cultivé une certaine joie en habillant ce nouveau corps pour lequel j'avais travaillé si dur.

— Tu sors ce soir ?

Maman pointe une tête dans ma chambre alors que je mets de l'eye-liner. Je souris d'un air penaud.

— Euh... ouais. Kayla m'a invitée à la dernière minute.

— Et on peut savoir qui est cette fameuse Kayla ?

— La première personne au lycée à m'avoir appelée autrement que « la nouvelle ».

Maman fait semblant d'applaudir.

— Elle me plaît déjà.

— Est-ce que tu... (J'hésite à finir ma phrase.) Est-ce que ça va aller, toute seule ?

J'ignore toujours si elle a eu un flash-back ou si Léo nous a bel et bien retrouvées. En tout cas, mon estomac bouillonne nerveusement à l'idée de ce qu'il pourrait se passer si je la laissais trop longtemps.

— Ça ira très bien, m'assure maman. Ne t'inquiète pas. Tu penses rentrer vers quelle heure ?

— Je ne sais pas trop. Avant minuit ?

— Parfait.

— Le policier sera encore devant, ce soir, donc inutile de te faire du souci.

Elle s'avance doucement vers moi pour m'embrasser le sommet du crâne.

— Je sais. Allez, dépêche-toi. Tu vas être en retard.

— Mais c'est très bien, d'être en retard ! Ça donne l'air occupé !

Elle rit. Je tresse mes cheveux sur le côté et attrape mon sac à main. Des chewing-gums ? C'est bon. Des sous ? OK. Des tampons ? OK. On ne sait jamais quand les Anglais peuvent débarquer – ou quand l'envie de casser le nez de quelqu'un peut me prendre.

En parlant d'ennemis, j'ignore si Jack sera là. Pour être sincère, je m'en moque. Je ne suis pas d'humeur à jouer à cette fichue guerre. Déjà que j'ai à peine le courage d'aller à cette soirée... J'enfourne un plat préparé pour maman avant de partir. Alors que je suis en chemin, Kayla m'envoie un texto pour me demander d'apporter des gobelets en plastique rouge. Je fais un demi-tour hasardeux, puis fais ronfler le moteur jusqu'au supermarché le plus proche. Me sentant encore mal et la perspective de cette soirée m'enchantant à moitié, j'attrape un pot de glace. Vu les quarante kilos que j'ai perdus, reprendre cinq cents grammes à cause de mes habitudes alimentaires pourries n'est pas un crime.

— Tiens, tiens... En parlant de crime..., je murmure tout en regardant dans le rétroviseur.

Deux personnes se promènent nonchalamment sur le trottoir d'en face. Elles sortent d'un restaurant italien branché. Le type a les cheveux soigneusement ébouriffés. Sa haute taille le démasque aussitôt : Jack Hunter. Mais Jack Hunter qui sourit ! Et de façon chaleureuse et sincère, même ! On dirait presque un humain normal... Une jeune femme vêtue d'un manteau en fourrure à tomber par terre lui tient le bras. Je sais que la plupart des gens de Northplains sont plutôt friqués, mais cette femme doit vivre à Columbus. Elle pourrait venir de Chicago, de Seattle, voire de L.A., mais pas d'ici. Elle a de splendides cheveux roux et des lèvres qui s'ourlent dans une délicieuse moue. Elle doit avoir quatre ans de plus que moi à tout casser. Et un père plein aux as.

Je suis perdue dans ces considérations quand quelque chose me traverse soudain l'esprit : Jack est en train de bosser. Ce qui

expliquerait le sourire. Il est payé pour. Je lutte contre le besoin irrésistible de bondir de ma voiture pour les suivre. Ou disons que je résiste durant quatre miraculeuses secondes avant de relever ma capuche et de sortir en trombe. La balade est romantique, il faut le reconnaître. Les lampadaires en fer forgé de style victorien dispensent un éclat chaleureux qui atténue la fraîcheur de cette soirée d'octobre. Je plonge derrière des bacs de plantes lorsque la tête de Jack ou celle de la femme qui l'accompagne se tournent un peu trop vers moi. Je suis tellement excitée que je soulève le couvercle du pot de glace, fourre un doigt à l'intérieur, et le lèche tout en marchant. C'est un peu comme de regarder un film en dévorant du pop-corn, mais en cent fois plus drôle, parce que le spectacle de Jack-balai-dans-le-cul qui essaie d'être sympa est franchement hilarant. Et très dérangeant.

— Je ne savais pas que ton père était un crétin, ose Jack.

Sa voix est... taquine. Légère. Pas blasée comme d'habitude. La fille lui tape doucement le bras pour plaisanter.

— Ne te moque pas. C'est lui qui te paie, techniquement.

— Oh, mais je ferais ça gratuitement, Alice, tellement j'apprécie ta compagnie.

Je fourre une autre lichée de glace dans ma bouche au lieu de trouer le continuum espace-temps d'un éclat de rire explosif. La fameuse Alice doit trouver Jack plus sincère que moi, vu qu'elle pose sa magnifique tête sur l'épaule de son compagnon en gloussant.

— Tu veux retourner à l'hôtel ? demande-t-elle d'une voix plus suave. J'ai une nouvelle corde qu'il faudrait tester.

À ces mots, je mords mon doigt couvert de glace, et laisse échapper un petit cri. Alice est la première à me repérer. À voir son expression, elle semble à la fois énervée et troublée. Jack pivote sur lui-même. En un instant, son sourire feint devient un masque de colère implacable. J'avale la glace et lève une main collante en guise de salut.

— Oh, bonjour ! Ne faites pas attention à moi ! Je ne fais que marcher derrière vous ! Je ne vous suis pas !

— Tu es vraiment très près..., déclare Alice d'un ton méfiant.

— Je ne fais qu'observer... Des trucs à survei... Superviser

— À *superviser* ?

Alice hausse les sourcils. Les yeux bleu glacier de Jack sont plus froids qu'une rivière de montagne en plein décembre.

— Ouais ! Je suis... supérieure. *Sa* supérieure, en fait, dis-je en désignant Jack avant de cligner des paupières et de prendre une voix débile d'une autre époque. Tu vas faire un carton à Hollywood, petit !

— J'ai déjà payé ses honoraires, si vous êtes là pour ça, commence Alice.

Jack la regarde avec un sourire étincelant pendant une seconde.

— Laisse-moi lui parler. J'en ai pour une minute.

— OK, consent Alice.

Jack l'embrasse avec fougue. Ce spectacle me gênerait presque. Alice est à bout de souffle lorsqu'ils s'écartent. Il s'avance à grands pas vers moi avec un rictus soudain très méprisant.

— Tu m'as embrassée comme ça ? ! je demande en trébuchant à moitié tandis qu'il m'entraîne derrière lui. Bon sang de bonsoir, c'est assez embarrassant ! Pas étonnant que tout le monde ne parle que de ça depuis des semaines. Sacré nom d'un chien !

— Arrête avec tes expressions débiles ! rétorque Jack d'un ton hargneux.

Il me lâche après que nous avons tourné à l'angle de la devanture d'un salon de thé qui nous cache de la vue d'Alice.

— Chien ! je croasse.

— Comment tu m'as trouvé ? Si tu as piraté l'ordinateur du club pour connaître mon emploi du temps...

— Ouah ! J'ai l'impression que vous me surestimez, mon cher. Parce que, aux dernières nouvelles, je viens juste de me retrouver une fois de plus au mauvais endroit au mauvais moment. Je t'ai aperçu et j'ai commencé à...

— Me suivre.

— ... t'approcher délicatement. À la dérobée. Par derrière. Discrètement. Depuis dix minutes environ.

— Qu'est-ce que tu fais là, de toute manière ? Je croyais que tu étais malade ?

Depuis quand il s'intéresse assez à moi pour savoir que j'étais absente, celui-ci ? Hum... Inutile de me poser ce genre de question. Essayer de comprendre ce mec est aussi vain que d'écrire à un aveugle avec de l'encre sympathique.

— Je l'étais. Mais il existe un truc qui s'appelle le système immunitaire...

Jack lève les mains puis se frotte les yeux.

— OK. Stop. Arrête avec tes systèmes. Arrête. De. Parler.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est horripilant.

— Ah ouais ? Eh bien, sache que ça ne m'a jamais arrêtée jusqu'à maintenant !

— Pourquoi tu m'as suivi ?

— Par... curiosité ?

— C'est un peu court.

— Tu veux la vérité ?

— Oui, volontiers. Histoire de ne pas perdre encore plus mon temps.

— Nous sommes en guerre. Les guerres ne se gagnent jamais honnêtement. Ah, au fait. Qu'est-ce que tu as pensé de mon petit cadeau ?

— J'ai adoré, merci beaucoup.

Sa voix respire le sarcasme.

— Ça aurait été une sacrée attaque, si elle avait eu un minimum de conviction.

— Ce qui veut dire ?

— Que tu es plus douce que tu ne veux bien le montrer, Isis Blake. Que tu aboies, mais que tu ne mords pas. Si tu me détestais vraiment,

tu aurais caché de l'herbe et tu m'aurais fait exclure du lycée pour plusieurs jours. Or ce n'est pas le cas.

— De quoi, pas le cas ?

— Tu ne me détestes pas.

Jack a beau sourire d'un air satisfait, je sens bien qu'il joue. La lumière des lampadaires confère un éclat doré à ses pommettes saillantes et fait danser des petites flammes dans ses yeux bleus.

— Ne me dis pas que tu craques pour moi comme toutes les autres parce que je serais très déçu.

Je me fige. Mon cœur se serre bizarrement. Toutes les répliques assassines qui me viennent en tête s'envolent aussitôt. Ma bouche commence à s'ouvrir, et se referme malgré moi. Jack me voit hésiter. Son sourire se transforme – d'abord taquin, puis mou, sérieux, et enfin troublé. Il fronce les sourcils. Le Prince de Glace est visiblement dérouté par mon incapacité à répondre à son commentaire. Il faut dire que je riposte toujours, d'habitude. Pas cette fois. Pourquoi ? Une pointe d'agacement monte en moi, puis un bourdonnement bas qui me fait bientôt sortir de mes gonds.

— Nous ne voudrions pas vous décevoir, mon seigneur, j'ose avec un rictus amer. Au fait, comment se passe le boulot, Jaden ?

— J'ai des réservations avec sept nouvelles clientes et je me suis fait mille dollars de pourboire, cette semaine.

— Impressionnant ! C'est ce qu'on te paie pour le sexe ou simplement pour les compliments dégoulinants d'hypocrisie ? À moins que ce ne soit pour les extras ? J'adorerais t'entendre chanter la sérénade pendant que je m'étoufferai avec mon propre vomi.

Sur ces paroles, je pointe un doigt couvert de glace vers lui.

— Je t'ai vu aider cette femme.

Jack hausse un sourcil.

— Alice ?

— Non, crétin. La femme, au lycée, tout à l'heure. Celle en fauteuil roulant qui se rendait à l'administration.

— Ah..., fait-il d'une voix traînante. Tu m'as pris en flagrant délit...

— Ce que je trouve encore plus intéressant que ta soudaine double personnalité et que le fait que tu aies aidé une femme invalide, c'est que les mecs de l'équipe de foot t'ont foutu la paix. Qu'est-ce que tu as bien pu leur faire pour qu'ils aient peur de toi ?

Il soupire.

— Disons qu'ils s'effarouchent facilement. Ils sont un peu comme un troupeau de moutons : il suffit que l'un d'eux se sauve à toutes jambes pour que les autres lui emboîtent le pas.

— Qu'est-ce que tu leur as fait ? j'insiste.

— Ils m'ont choisi comme bizut, l'année dernière, répond-il d'un ton critique. Ça m'a rapidement fatigué. J'ai riposté. Depuis, ils me laissent tranquille.

Il baisse le regard vers la glace entre mes mains.

— Tu manges directement dans le pot ?

— Évidemment ! Quelle question... La glace au doigt est l'ambrosie des dieux ! Enfin, si ça peut te parler. Tu t'intéresses aux religions ? Parce que mon instinct me dit que la seule à laquelle tu pourrais être sensible est celle à ta propre gloire. Et ton corps est ton temple. Alors fais-le bosser, mec !

— Qu'est-ce que tu racontes ? lance-t-il d'un ton rageur. Tu parles à tort et à travers !

— Peut-être, mais je ne tapine pas, moi, au moins !

Il hausse les yeux au ciel.

— Ce n'est pas aussi simple.

— Euh... ah bon ? Parce que ça paraissait aussi simple que « attache-moi avec ma nouvelle corde », tout à l'heure. Et franchement, vu les ingrédients de la recette, soit vous envisagez d'avoir des pratiques sexuelles un peu spéciales, soit vous comptez vous étrangler l'un l'autre.

Jack soupire.

— Elle aime être attachée, OK ? Moi pas. Je déteste tout ça. Mais on me paie. Donc tu peux aller voir ailleurs si tu y es et te rendre à cette soirée pour ados à laquelle on t’attend.

— Comment tu sais que je vais à une fête ?

— Au ticket qui dépasse de la poche de ta veste. Tu as acheté des gobelets en plastique rouge, apparemment. Et à cause de ton eye-liner.

— Mais c’est qu’il est plus intelligent qu’il en a l’air.

— Et toi beaucoup plus casse-pieds. Si j’avais imaginé que tu me collerais comme toutes les autres, je ne t’aurais jamais embrassée, même pour prendre ma revanche.

— Arrête de te la raconter ! Tu embrasses tout le monde, de toute manière.

— Exactement ! Alors dégage, et laisse-moi tranquille !

Là-dessus, il fait demi-tour et s’éloigne à grands pas. Je me mets à bondir sur place en faisant de signes avec mes bras.

— Tchao, espèce de mauvais joueur ! Et essaie de ne pas te comporter comme un connard, sauf si on te paie pour ça !

De dos, il m’adresse un doigt d’honneur. J’éclate de rire, et lève le poing pour fêter mon triomphe. C’est la première fois que je le vois troublé. Je n’avais eu droit qu’à des sarcasmes et des regards de glace, jusqu’à présent. Mais on dirait que ce coup-ci je l’ai percé à jour. Moi, Isis Blake, j’ai réussi à pulvériser la carapace en béton armé de Jack Hunter. Je rejoins ma voiture en sautillant et mets Katy Perry à fond, quand bien même je n’aime pas particulièrement ses chansons. Mais cette seconde victoire est si douce que cette pop bêtifiante sonne comme de divines trompettes à mes oreilles. Je hurle les paroles durant tout le trajet jusque chez Kayla.

Chapitre 6

Trois ans, quatorze semaines, zéro jour

La pelouse est noire de voitures. Je glisse ma Coccinelle entre un arbre et une BMW avant de m'engouffrer dans la maison tout illuminée.

— J'ai apporté des cadeaux ! je crie par-dessus la musique tonitruante.

Il doit y avoir une centaine de personnes, à l'intérieur. Une petite soirée entre amis, a dit Kayla... Ben voyons. On pourrait faire décoller un jet avec l'énergie humaine qui stagne au rez-de-chaussée.

Je dépose les verres sur le bar de la cuisine encombré de bouteilles de Jack Daniel's et de Bacardí. Je garde jalousement ma glace avec moi, picorant dans le pot tout en cherchant Kayla parmi les fêtards. L'habituel groupe de danseurs contorsionnistes se trémousse devant les enceintes, et les chauds lapins se dévergondent sur le moindre bout de chaise ou de canapé disponible. Quelqu'un balance un rouleau de serpent violet à travers la pièce, un mec se pointe avec une tête de cheval en plastique carrément flippante, et un autre racle avec une télécommande du vomi sur une étagère. Je ne connais pas la moitié des invités. Certains doivent venir de Midvale High. Kayla est dans le jardin – un ravissant tableau avec lierre grimant et fontaine glougloutante. Elle est à tomber. On dirait une déesse du tennis à la peau mate,

avec son bustier bleu et sa jupe blanche. Elle parle avec les copines d'Avery, mais arrive en trotinant vers moi dès qu'elle m'aperçoit.

— Hey ! Tu es là ! lance-t-elle, tout sourire.

— Ouais... Les gobelets sont dans la cuisine.

— Génial ! Merci. Tu es superbe.

— Toi aussi ! Il va falloir activer l'alerte rouge. Tous ces types louches que je vais devoir repousser à coups de batte de base-ball...

— Hé ho, du calme ! fait Kayla en riant. Va plutôt te chercher quelque chose à boire !

Lorsque je reviens avec un rhum Coca, Kayla a disparu. Elle danse avec un mec. Il ne la pelote pas et ne mate pas ses seins quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps, donc ça va. Pour l'instant... Mais je profite du moment où son regard croise le mien pour pointer deux doigts vers mes yeux puis vers lui en mode « fais gaffe à tes fesses ». Ce qu'il semble comprendre vu qu'il me sourit nerveusement avant d'opiner. Gentil garçon...

— Alors, on menace encore la population masculine, à ce que je vois ? me lance une voix familière.

Je me tourne pour tomber nez à nez sur Wren. Il me gratifie d'un sourire solaire et d'un regard fixe carrément flippant.

— Yep ! Et toi, quoi de neuf ? Qu'est-ce que tu fais là ? Oh, mais pardon, c'est vrai... Tu es le Big Boss. Tu ne parles pas à tort et à travers, même quand tu as bu.

— Si je parlais à tort et à travers, je n'aurais pas d'aussi bonnes relations avec autant de gens, si ?

— Ah, c'est donc ça. Tu aimes être populaire.

Il rit en secouant la tête.

— Ce n'est pas tellement être populaire. C'est plutôt être... Quel est le mot, déjà ? Apprécié ? Oui, voilà. J'aime qu'on m'apprécie.

— Mmm... Est-ce que ça vient d'un besoin profond de reconnaissance nourri par une mère accro à l'alcool et par un père marié à son travail ? Parce que ça expliquerait tout ce bénévolat... Tu

fais le bien autour de toi pour ne pas avoir à t'occuper de tes propres besoins.

Alors là, j'ai l'impression de lui avoir carrément réglé son compte. J'agite une main en riant.

— Je plaisante ! Je tire souvent des conclusions délirantes, quand j'ai bu.

— Comment tu... ? fait-il avant de s'interrompre. Je suppose que je ne devrais même plus me poser de question. Vous ne cesserez jamais de m'étonner, tous les deux.

Sous-entendu : Jack et moi. Je désigne son verre du doigt pour l'obliger à changer de sujet.

— Qu'est-ce que tu bois ?

— Du jus de raisin.

J'éclate de rire.

— Sérieux ?

— Sérieux. Je suis le chauffeur attitré de pas mal de gens, ce soir.

— Ah, Big Boss ! fais-je en lui donnant une tape dans le dos, qui lui fait renverser du jus par terre. Le bon vieux respect des règles. Vis un peu !

— Mais je vis ! Et je ne fais que ça, même !

— Ouais, mais pour les autres. Tu ne prends pas de temps pour toi. Tu vas finir par détester l'espèce humaine tout entière si tu continues à te faire passer après, comme ça.

Wren détourne les yeux. Je souris.

— Écoute, je suis désolée. Il faut toujours que je fourre mon nez partout. Sous les aisselles des gens, par exemple. Bon, je me tais. Ça devient dégueu.

Wren me regarde avec une expression penaude avant d'éclater de rire. Je m'esclaffe à mon tour. Le silence retombe entre nous. Heureusement, la musique le meuble. Je change de sujet avant que la situation soit trop gênante.

— Les mecs de l'équipe de foot n'ont pas l'air de trop kiffer Jack, je me trompe ?

— On pourrait dire ça, admet Wren en acquiesçant. Ils l'ont encore moins apprécié l'année où il a été leur bizut.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Disons que Jack ne s'est pas laissé faire. Juste avant les vacances de Noël, ils ont essayé de lui mettre la tête dans les toilettes et, euh... Brett s'est retrouvé avec le nez fracturé à trois endroits. Et pas à cause du foot, si tu vois où je veux en venir. Et Jeremy a de très bonnes raisons de ne pas rester dans la même pièce que Jack plus d'une minute.

— Donc, il leur a cassé la figure, si je comprends bien.

— À quatre d'entre eux, oui, confirme Wren.

— La vache !

— Oh, il a fait pire, poursuit Wren.

Son regard se perd dans le lointain. Ces propos ont quelque chose de terriblement inquiétant. Ils me terrifient autant qu'ils m'excitent. Mais l'alcool me monte à la tête. Mes idées fusent dans tous les sens. On passe enfin une chanson que j'aime bien – pour une fois ! Je pousse un petit cri et tends mon gobelet à Wren.

— Tiens-moi ça ! Il faut absolument que j'aille danser.

— Tu dances ?

— Euh, ouais. Et j'assume plutôt en tango-fessier.

Les yeux de Wren font des allers-retours entre la piste et moi.

— Tu viens ? je lui lance.

— Quoi ?

Son visage blêmit aussitôt.

— Allez ! On va rigoler !

— Je ne danse pas.

— Ouais, et moi je ne fais pas caca.

— Ah bon ? Ça n'a pas l'air très sain.

— Allez, Big Boss !

Je l'attrape par la main et l'entraîne vers la « piste de danse », qui se résume à un tapis de dix mètres sur dix calé dans un angle dont on a retiré les canapés. Je me déhanche comme une folle pour aider Wren à se décoincer. Les gens qui ne dansent pas ont toujours peur de passer pour des crétins. Mais lorsqu'on joue à la débile aussi souvent que moi, danser devient facile. Enfin, plus ou moins. Je continue de penser que les autres invités vont me pointer du doigt et rire de ma graisse tremblotante. Des considérations qui me poussent à me tortiller un peu plus encore. Wren est mort de rire quand je m'agenouille pour faire du breakdance. J'ai réussi à entraîner deux personnes dans ma chute au moment où Kayla vient me tapoter la cuisse pour me signifier d'arrêter mes bêtises. Wren gigote en rythme, un peu nerveux. Une chanson plus calme passe ensuite. Je glisse aussitôt ses bras de part et d'autre de ma taille pour lui montrer comment on danse un slow. Sauf que je n'ai rien à lui apprendre.

— Tu m'as menti ! Tu sais danser !

— Cours de danse de salon... Ma mère m'a obligé à en prendre quand j'étais petit.

Il ne sent pas comme Jack, mais son odeur naturelle est agréable comparée à celle des mecs qui exhalent le « Axe pour homme » par tous les pores de la peau. Je remarque soudain une personne assise sur un canapé à l'autre bout de la maison. Quelqu'un qui me fixe. Avec des yeux bleu glacier très familiers. Qu'est-ce qu'il fait là, celui-là ? Est-ce que Kayla l'a invité ? Et pourquoi son regard traîne-t-il juste à l'endroit où les bras de Wren entourent ma taille ?

Fatiguée d'être ainsi scrutée, je pars chercher mon verre. Wren me suit et descend son jus de raisin d'un trait. Je l'imité malgré le Coca éventé de mon cocktail tiédasse.

— J'ai mille fois trop chaud, dis-je. Je vais sortir prendre l'air.

Wren me sourit.

— OK. Merci pour la danse !

— Non, merci à *vous*, Big Boss.

— Wren ! Te voilà !

Kayla arrive en courant vers lui avec un grand sourire. Il manque de lâcher son gobelet à sa vue, au lieu de quoi il fait tomber ses lunettes. Kayla se penche aussitôt pour les ramasser. J'en profite pour m'éclipser et les laisser à leur petite scène bizarroïde.

Je respire à pleins poumons et essaie de reprendre mon souffle. Je n'avais pas dansé depuis... une éternité. On ne m'a plus invitée à aucune soirée, en Floride, après mes déboires avec Sans-Nom. Le gars ayant de l'influence, je me suis retrouvée rayée de toutes les listes. Non pas qu'on m'invitait beaucoup, mais n'empêche. C'était super de danser. J'ai même réussi à oublier maman pendant quelques minutes. Et, maintenant que j'y pense, je suis en train de faire la fête avec le cousin de Sans-Nom. Un proche parent du diable ! Je ris en frappant le banc sur lequel je suis installée.

— Alors comme ça, tu t'en prends à des objets inanimés, maintenant ? Ta violence n'a aucune limite..., fait une voix lasse.

Inutile de me retourner pour savoir à qui elle appartient.

— Jacquouille ! fais-je en tapant le banc plus fort. Tu n'étais pas censé coucher avec une fille contre de l'argent, toi, ce soir ? Où est Alice ? Tu l'as amenée ?

— Elle a dû écourter. Son père a fait une attaque.

— Pauvre homme... Il en aura peut-être une autre quand il découvrira que le fric destiné à payer les études de sa fille finance de la coke et des gigolos.

— Je ne suis pas un gigolo.

— Mais tu couches avec des femmes contre de l'argent.

— La plupart des femmes ne sont pas obsédées par le sexe. Et on me paie aussi pour les emmener dîner, poursuit-il d'un air plein de dédain. Pour les accompagner à des mariages ou à des réunions d'anciens du lycée. Je peux aussi jouer le petit ami pour rendre leur ex jaloux. Ou pour cacher leur homosexualité à leur famille traditionaliste. Bref, le sexe peut faire partie de ces missions, mais pas toujours.

J'écarte l'étrange soulagement que j'éprouve à ces paroles. Je n'en aurais strictement rien à faire, s'il se tapait toutes les meufs de la ville, mais maintenant que je sais que ce n'est pas le cas, un poids plutôt lourd, et dont j'ignorais l'existence, me quitte.

— Pardon ! Excuse-moi ! je fanfaronne. Allez, viens t'asseoir près de moi. C'est un chouette banc. Très agréable et très doux pour le popotin.

— Tu es saoule, riposte-t-il avant de passer la main dans ses cheveux, faisant retomber aussitôt sa mèche devant ses yeux comme dans une pub pour une boisson sans alcool.

— Ouais. Et toi tu es très vilain. Est-ce que je me plains ? Non, parce que je ne râle pas après ce que je ne peux pas changer. C'est ce qu'on appelle l'intelligence. Et comment tu étais au courant pour cette soirée, toi, d'abord ?

— Kayla m'en a touché un mot entre deux portes, tout à l'heure. Ensuite, je t'ai vue acheter des gobelets rouges, et j'en ai tiré certaines conclusions.

— Ouah ! Mais c'est qu'il est futé.

— Et toi super bourrée.

Il s'assoit près de moi en humant l'air.

— Si j'étais un pirate super sexy, dis-je, je te répéteraï qu'il n'y a plus de rhum et j'en ferais un film.

— Tu aimes Johnny Depp.

— Si je l'aime ? Ce mec est un rêve éveillé !

Un petit sourire méprisant et boudeur se dessine sur les lèvres de Jack Hunter.

— Mouais...

— Quoi, mouais ? Qu'est-ce que tu y connais en trucs sexy, toi, d'abord ? Tu ne sais rien à rien, fais-je en postillonnant et en faisant semblant de le chasser de la main.

— En toute modestie, je pense pouvoir dire que je connais deux, trois trucs sur le sujet.

— Ah ouais ? Si les compliments vides de sens font partie de ce que tu juges sexy... Tu les distilles en comptant sur le fait que la fille – oups, pardon, la cliente – sera assez conne pour les avaler.

— La plupart de mes clientes sont assez stupides, et superficielles, c'est vrai. Mais bon, rien d'étonnant quand on travaille pour un club qui te recrute sur ton physique.

Il a l'air fatigué. Je m'appuie contre son dos. Sa colonne vertébrale et ses omoplates sont fermes et confortables sous les miennes.

— Est-ce que... la corde t'a plu, j'espère ? fais-je entre deux hoquets.

— Pas du tout.

— Merde... Ça devait être une chouette corde, pourtant. Genre en or avec des saphirs.

Je suis peut-être ivre au point d'halluciner : je jurerais sentir Jack rire – son dos vibre contre le mien. Mais la musique tonitruante m'empêche de me concentrer et de savoir s'il s'agit d'un rire sincère ou juste d'un autre sarcasme. Le jardin est plus calme. Les gens sont partis se peloter derrière les buissons. Je montre du doigt la fontaine, dont l'eau a légèrement jauni.

— Quelqu'un a pissé dedans.

— Je parierais que c'est toi.

— J'aimerais bien ! Mais les filles ne disposent malheureusement pas d'urètre portatif.

— Vu que tu es têtue comme une mule, tu finiras bien par trouver une solution.

— Absolument. D'ailleurs, je vais aller en chercher une de ce pas.

Je me lève un peu trop vite, et vacille sur mes pieds. Jack m'attrape le poignet pour me forcer à me rasseoir, mais au lieu de m'effondrer sur le banc, j'atterris sur ses genoux. Je pousse un cri avant de changer aussitôt de place.

— Pfiou ! On a frôlé la cultastrophe ! Ha, ha ! Je suis hilarante.

— Tu es surtout trop saoule, insiste Jack.

— Et encore, tu n’as rien vu !

La fontaine glougloute. Quelque part, un grillon commence à jouer sa sérénade.

— Je voulais te remercier, je déclare en plissant les yeux.

— De quoi ? De t’avoir remis à ta place, petit trublion ?

— Je ne sais même pas ce que ça signifie. Où est-ce que tu vas chercher tous ces mots chelou, d’abord ? On croirait entendre ce mec qui passe tout le temps à « Questions pour un champion ». Enfin, sans les poils dans le cou et le doctorat.

— Un trublion, c’est quelqu’un d’un peu fou. Une sorte de tornade sur pattes.

— Oh ! C’est trop sympa d’avoir créé un mot juste pour moi.

— Tu peux remercier Shakespeare, en fait.

— Il a dû avoir une vision de moi. Et suite à ça, il a inventé ce mot. Cette anecdote n’est pas très connue.

Ça tourne. J’ai vraiment trop bu. Quelque part, quelqu’un casse un objet en verre puis pousse un cri.

— Eh, merde...

Kayla se précipite à l’étage armée d’un balai et d’une pelle.

— Comme je te le disais avant d’être si grossièrement interrompue, je voulais te remercier.

— Vraiment ? Je suis surpris. Je pensais que tu me détestais.

— Oh, mais c’est le cas ! Mais je te dois quand même des remerciements. Tu... C’est difficile à expliquer, mais je n’aurais jamais cru... euh... Je n’aurais jamais imaginé que je vivrais ça. J’avais renoncé. Ce qui m’allait très bien, d’ailleurs, parce que ce genre de chose n’arrive jamais aux gens comme moi...

— Je peux savoir de quoi tu parles, à la fin ? demande-t-il en plissant les yeux.

— Je voulais juste... (j’ai crié, je baisse d’un ton) te remercier de m’avoir embrassée.

Il hausse les sourcils.

— C'était pour plaisanter. Tu m'énervais avec ces rumeurs débiles. J'ai dû y mettre un terme. Ce n'était pas sérieux.

— Oh, je sais ! On en a déjà discuté. Je sais que ce n'était qu'une blague, ha, ha, ha, mort de rire ! Mais merci quand même.

Jack reste parfaitement impassible, puis il m'observe tout à coup comme s'il me voyait sous un nouveau jour.

— Tu veux dire que... Tu n'avais jamais... C'était ton premier baiser ?

— Et mon dernier, vu que les gens comme moi ne se font pas embrasser ! Sauf pour rigoler, bien sûr, ha, ha ! Mais c'était une expérience. Et je suis contente de l'avoir vécue. Donc merci, sincèrement.

— Tu n'avais jamais...

— Eh, non ! Mais c'est pas si étonnant, tu sais. C'est vrai, quoi, regarde-moi !

Je désigne mes vêtements et mon visage de la main.

— Je ne ressemble pas vraiment à Kayla. Et en plus, je ne ferai plus jamais assez confiance à quelqu'un pour refaire ce genre de truc. N'empêche. C'était sympa. Et, oui, une bonne blague, mais certaines blagues sont plus cool que d'autres, ha, ha, ha !

Jack semble sous le choc. À moins que ce soit l'alcool qui fausse ma vision.

— Mais tu es tellement..., fait-il avant de s'interrompre.

— Bruyante ? Énervante ? Amère ? Ouais, je sais. Tu n'es pas le premier à me le faire remarquer.

— J'allais dire sûre de toi, m'oppose Jack en me coupant la parole. Charismatique. Et gaie. Tu es... C'est juste que j'aurais cru qu'un tas de mecs t'auraient déjà tourné autour...

— Eh, voilà... Il recommence avec sa flatterie à la con. Je ne suis pas ta cliente, OK ? Pas la peine de me caresser dans le sens du poil si tu ne penses pas ce que tu dis.

— Mais je suis sincère ! Je dis toujours ce que je pense.

— Sauf quand tu bosses.

— Je ne vois aucune fille qui m'aurait payé pour que je la drague, là tout de suite.

— Ou alors, tu n'es pas encore repassé en mode « vie normale ». En tout cas c'est bon. Les compliments font toujours plaisir, même s'ils sont hypocrites.

— Je suis sincère ! Arrête de douter de moi !

— Et toi, arrête de mentir, je rétorque en soupirant. Ce que tu viens de dire de moi ne me correspond pas du tout. Enfin, c'est pas grave. Je peux faire comme si.

Jack se frotte le front.

— Bon sang, ce que tu peux être énervante !

— Ah, tiens ! Un autre adjectif super cool pour ma liste !

— Si j'avais su...

Il se passe la main dans les cheveux.

— Si j'avais su, je n'aurais jamais fait une chose pareille. Un premier baiser... On devrait toujours le réserver pour quelqu'un qu'on aime vraiment, pas le sacrifier dans un bras de fer puéril avec quelqu'un qu'on déteste.

— Ouais, eh ben, je ne vais plus jamais aimer personne, donc tout va bien...

— Tu es sûre de ça ?

— Sûre de quoi ? fais-je, surprise par sa question.

— Que tu ne retomberas plus jamais amoureuse ? Tu l'as dit avec une telle conviction. Comme si c'était gravé dans le marbre.

— Parce que c'est le cas ! je dis en souriant.

— Donc tu ne tomberas plus jamais amoureuse malgré les milliards de possibilités qui s'offriront à toi ?

— Exactement ! Ça fait trois ans, quatorze semaines et zéro jour que ça ne m'est pas arrivé. Et ça n'est pas près de se reproduire. Parce que j'ai retenu la leçon, crois-moi.

Je me lève et m'étire pour rompre le curieux silence qui vient de s'installer.

— Je vais me chercher à boire. Tu veux quelque chose ? je demande.

— Je ne bois pas.

— Oh ! Jack et Wren, les deux saintes-nitouches d'East Summit High ! Qui l'eût cru ?

— On était amis, au collège, répond Jack avec douceur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Jack lève les yeux vers moi. Les lumières de la maison font luire d'étranges flammes dans ses yeux. Les ombres qui creusent ses pommettes lui confèrent une beauté à la fois sauvage et terrifiante.

— J'ai fait quelque chose de mal. De vraiment mal.

Son ton me fait frissonner malgré moi.

— Oh... Quoi ? Tu lui as mis de la neige dans le pantalon ? Tu as embrassé sa petite copine ? À moins que ça ait quelque chose à voir avec Sophia ?

Jack rit. Franchement, cette fois, avec la même légèreté que lorsqu'il était avec Alice. Mais cette hilarité n'est pas agréable ni joyeuse. Elle est amère, lasse, pleine de culpabilité. Jack se lève pour partir. Ma curiosité est à son comble. Je tends la main pour l'attraper par la chemise et l'obliger à s'expliquer, mais je trébuche contre le rebord de la fontaine. Une onde de choc douloureuse remonte aussitôt le long de ma colonne. Puis un poids lourd tombe à côté de moi. De l'eau envahit mon nez, mes oreilles, ma bouche. Le froid me dessaoule instantanément. Je crachote du liquide tout en luttant pour m'extraire du bassin. Jack est complètement trempé. Il me lance un regard noir. Son jean qui pend à ses hanches en montre beaucoup plus que ce que je voudrais voir. Tous les convives à l'intérieur de la maison se sont agglutinés aux fenêtres et nous matent en s'esclaffant.

— Comment vous avez fait pour tomber dans ce truc ? Ça doit faire soixante centimètres de profondeur !

— Quels crétins !

— En plus, Carl a pissé dedans !

— Tu l'as fait exprès ! grommelle Jack.

Je jurerais que ses sourcils tressautent de nervosité.

— Non ! J'ai glissé, et... oh mon dieu ! Tu as un machin vert sur le... Je ne regardais pas ! C'est juste que c'est vraiment... très vert.

Il retire un paquet d'algues de son entrejambe et le balance sur le visage d'un mec hilare. Jack est parti avant que j'aie eu la chance de pouvoir m'excuser. Non pas que j'allais le faire, vu que je suis en guerre contre lui. De quoi je m'excuserais, de toute manière ? Et qu'est-ce qui m'a pris de le remercier pour m'avoir embrassée ? Je n'ai rien ingurgité à part de l'antidépresseur liquide à base d'éthanol. Alors autant me servir de cet incident, pour ce que ça me vaudra ! Je lève le bras, le poing brandi.

— Prends ça, Jacquouille !

Certains invités hurlent de rire, d'autres secouent la tête. Je retourne à l'intérieur, nous traînant moi et mon paquet de fringues mouillées vers Kayla, visiblement éberluée.

— Désolée pour le parquet. Je t'aime. Je te l'ai dit récemment ? Parce que je t'aime sincèrement. Et s'il te plaît, ne m'en veux pas d'avoir fait tomber le mec que tu kiffes dans la fontaine. C'était un accident, mais je fais le nécessaire pour que ça n'en ait pas l'air parce que je suis aussi hypocrite que ça.

Un silence inquiétant s'installe. J'en profite pour réévaluer mes choix de vie. Heureusement, Kayla plisse le nez et sourit.

— Tu sens le pipi.

J'expire de soulagement et inspire, ce que je regrette aussitôt.

— Je *pue* le pipi.

Chapitre 7

Trois ans, quatorze semaines, trois jours

Le niveau de menace que Jack Hunter représente ne cesse d'augmenter.

Pendant un moment durant la soirée, j'ai cru que notre petit échange avait fait baisser la tension entre nous, mais vu les images placardées sur les murs et les casiers d'East Summit High, il semblerait bien que je me sois trompée.

Ce sont des photos de moi à l'époque où j'étais forte, sortant de mon ancien lycée de Good Falls, en Floride. On voit ma raie des fesses et je nage dans la vieille chemise XXL que je portais tout le temps. Mon visage rondouillard est tourné vers l'objectif.

Des gens regardent ces clichés, puis me montrent du doigt en riant.

Je soupèse un instant l'intérêt de faire un scandale.

Kayla me rejoint, nerveuse, et m'accompagne en classe.

Les gens ne sont que des gros méchants. Vraiment. C'est forcément l'œuvre de Jack. Mais c'est quand même le truc le plus cruel qu'il ait fait jusqu'à présent. J'ai été assez cruelle, moi aussi, mais je n'ai pas farfouillé dans son passé. Bon OK. Je l'ai peut-être fait un peu. J'ai parlé à Wren, qui m'a parlé de Sophia, et j'ai fait référence à Sophia pendant la soirée. Je suppose que c'est la façon que Jack a de me dire de ne pas fourrer mon nez dans ses affaires. Je l'ai énervé. Carrément

saoulé, même. Genre énorme tique qui lui aurait sucé un maximum de sang et qui serait restée sous son aisselle si longtemps qu'elle se serait transformée en Godzilla-tique. Comme si j'en avais quelque chose à faire ! Il n'avait qu'à pas sortir l'artillerie lourde. Balancer ces images de moi à l'époque où j'étais grosse, et sur lesquelles j'ai l'air absolument fabuleuse alors que je suis obèse... Comment a-t-il osé farfouiller dans mon passé et l'exposer aux yeux de tous ? Si jamais je le croise, je lui arracherai l'œsophage par la bouche et je m'en ferai ensuite une coiffe de cérémonie.

— Isis, fait Kayla en me tapotant le dos. Tu recommences à penser à voix haute.

— Je suis énervée, je réponds en reniflant. Contre certaines personnes de mon environnement proche.

— Pas moi, j'espère ? se sent-elle obligée de clarifier.

— Meuh, non.

— Pour être tout à fait honnête, je trouve ta raie des fesses plutôt jolie, fait Kayla.

— Merci. Par quel cours Jack commence, ce matin ?

— Trigonométrie, avec M. Bernard.

Je me précipite vers le bâtiment J. La sonnerie n'a toujours pas retenti. J'ai cinq minutes pour lui faire la misère. J'ouvre la porte de la salle de classe avec un air décontracté. Jack est assis tout au fond. Je marche à grands pas jusqu'au tableau blanc, attrape le tampon, et le lui lance en pleine tête. Il rebondit avec une force considérable. Jack paraît assez sonné.

— Tu n'es qu'un sale gosse, Jacquouille Hunter de la Sous-Merde ! je crie. Tu es sadique, cruel, et je suis sûre que tu dois cultiver des cactées en pot.

— Euh... On dit plutôt des cactus..., intervient M. Bernard d'un ton timide.

— Des cactus ! Tu sens horriblement mauvais, et tu es le plus con de tous les trous du cul que j'ai eu l'immense déplaisir de rencontrer. Et

si tu pouvais sauter du haut d'un immeuble et mourir tout seul comme un chien, j'en serais absolument ravie !

Je claque la porte derrière moi et m'adosse contre le montant avant d'inspirer profondément. Maintenant que ma colère est évacuée, je peux recommencer à sourire. Je file en cours.

Kayla hausse un sourcil à ma vue.

— Tu vas bien ?

— Je suis actuellement en train de concocter divers scénarios de torture particulièrement diaboliques dans lesquels Jack ne s'en sort ni vivant ni le pénis intact.

— Oh...

— Il est à jamais rayé de la liste des êtres humains, je proclame. À l'encre rouge ! Et avec un million de points d'exclamation !

— Tu crois vraiment que c'est lui qui a fait ça ? Qu'il aurait accroché toutes ces images tout seul ? Où est-ce qu'il les aurait eues, d'abord ?

— Il n'y a qu'une personne qui peut avoir accès à mon passé..., je murmure.

Tandis que je me fraie un chemin jusqu'au terrier de Wren, je m'aperçois que je n'ai pas pleuré. Pas la moindre larme. Pourquoi le devrais-je, de toutes les manières ? Je ne suis pas fière de celle que j'étais, mais je ne suis plus cette fille, aujourd'hui. J'ai quatre mèches violettes dans les cheveux, et je ne suis pas tombée amoureuse depuis *trois ans, quatorze semaines et trois jours*. Je m'en sors bien. Tellement mieux que la pauvre fille sur les photos. Je m'élançe le long d'un alignement de casiers en arrachant les clichés sur mon passage. Je balance triomphalement la liasse dans la poubelle. Mon gros cul décore le sol. Déchiré, en morceaux, sali par les milliers d'empreintes de pas qui lui ont marché dessus. Certaines personnes ont même écrit « BALEINE », et « SALOPE » sur certaines. Le concierge balaie les lambeaux d'images. Son habituel regard de poisson mort se trouble à ma vue.

— Ah non ! Pas de pitié ! je lui lance en le menaçant du doigt.

Le concierge m'adresse un sourire forcé avant de recommencer à balayer.

Le bureau des élèves est propre, bien rangé, et sent un mélange d'encre et de beignet rance. Wren est en train de briefier un nouveau à lunettes et deux filles aux cheveux châtain clair à propos des mérites de ne pas courir dans les couloirs, d'avoir de bonnes notes, et je ne sais quels trucs bien chiants. J'arrive par-derrière et frappe brusquement la table des mains.

— Bonjour, tout le monde ! C'est moi, la fille à la raie du cul apparente ! Veuillez évacuer les lieux avant que je vous montre le reste...

— Isis ! Mais qu'est-ce que c'est que ce remue-ménage ? commence Wren.

Les nouveaux lui lancent des regards nerveux. Wren leur fait signe de partir. Une fois la porte close, je m'assois sur son bureau en croisant lentement les jambes comme une vieille femme délicate.

— Tu as filé mes photos à Jack, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas du tout de quoi tu parles.

— Tu as contacté Sans-Nom, et il t'a passé ma photo.

— Non ! Je te le jure, Isis, je n'ai pas parlé à Wi...

Je tressaille. Il s'éclaircit la voix.

— ... Sans-Nom depuis plusieurs semaines. Nous ne sommes pas si proches que ça.

— Et comment Jack se serait procuré cette image, sinon ?

— Écoute, je n'ai aucune preuve de ce que j'avance, mais tu n'as pas remarqué que la direction n'a pas fait le moindre commentaire ? Alors que le principal Evans fait toujours une annonce quand quelqu'un dégrade les bâtiments du lycée. Cette fois, rien !

— Tu sous-entends qu'Evans aurait quelque chose à voir là-dedans ?

— Je ne sous-entends rien, se défend Wren avant de se mettre à parler plus bas. Je dis simplement que c'est bizarre, et que si tu

interroges Evans, tu en apprendras peut-être plus.

Il me fixe avec ses yeux ronds couleur noisette. Je finis par me calmer. Il n'y a pas moyen que quelqu'un d'aussi mignon ait fait un truc aussi diabolique.

— Très bien. Je vais aller parler à Evans, mais je n'en ai pas fini avec toi..., je conclus en agitant un doigt sous son nez. Carrément pas, même. Jack m'a confié qu'il avait fait quelque chose de mal. Et ça a un rapport avec le fait qu'il te file les chocottes. Je vais découvrir ce que c'est.

Le visage de Wren devient tellement livide que je me demande s'il ne fait pas une crise cardiaque. Il crispe les lèvres et me lance un regard mauvais. C'est bien ça... Jack a dit la vérité. Il a vraiment fait quelque chose d'affreux. Un truc qui fait trembler Wren malgré son polo impeccable et ses lunettes à monture écaille. Seulement je n'ai pas le temps de lui arracher son secret, là tout de suite ; j'ai un principal à confronter. Je repars à grands pas.

La secrétaire de M. Evans est une jolie femme aux cheveux sombres avec une tache de naissance bien visible sur le front, qui lui donne à la fois l'air sublime et un petit côté dalmatien.

— Est-ce que je pourrais voir le principal Evans, s'il vous plaît, madame ? C'est pour une urgence.

— Bien sûr, mon chou, répond-elle d'un ton agréable. Il est libre. Je vais t'annoncer de ce pas.

J'inspire profondément devant la porte pour essayer de me calmer. Je ne peux quand même pas l'ouvrir d'un coup de pied. Il faut que je sois sociable si je veux lui soutirer la vérité, ce qui implique de faire semblant d'être sympathique, et une dinde facile à berner. J'affiche mon sourire le plus éclatant, et j'entre.

Evans est assis à son bureau. Des petits pingouins en verre décoorent les étagères et un buste de lui aussi doré que prétentieux trône sur le plateau en bois à côté d'un porte-nom : principal Goodworth Evans. Quel prénom à la con.

Evans lève la tête, sa calvitie plus visible que jamais. Il sourit.

— Ah, Isis... Je vous attendais.

Il m'attendait, hein ? Pas très prometteur. Je me cale dans le somptueux fauteuil installé en face de lui.

— Ma photo est placardée partout, je commence.

— Je sais. Je suis sincèrement désolé... Les jeunes sont tellement cruels, de nos jours. J'ai demandé à Marcus de s'en occuper dès que je les ai vues.

— Il est encore en train de les retirer.

— Eh, oui. Le pauvre homme...

Le ton d'Evans sonne carrément faux. Ce ne sont que des paroles en l'air, des coquilles vides. Il s'en contrefout. Il continue de taper sur le clavier de son ordinateur sans prendre le temps pour moi. À moins qu'il ait peur de m'affronter. En tout cas, il évite de me regarder dans les yeux, ce qui n'est pas bon signe. La culpabilité peut pousser les gens à faire ce genre de chose.

— J'aurais aimé vous poser quelques questions à propos de Jack.

Evans glousse.

— Non, je ne vous donnerai ni son adresse, ni son emploi du temps, ni son numéro de téléphone, ni son numéro de sécurité sociale.

— Pardon ?

— C'est ce que les autres filles demandent toujours.

— Je ne suis pas les autres filles.

— J'ai pu m'en rendre compte...

Il sourit, puis se met à taper un peu plus vite sur son clavier.

— Vous avez été renvoyée de votre dernier lycée pour... Qu'est-ce que la police a dit, déjà ? Ah oui ! « Malveillance. » Et selon votre ancien dossier scolaire, vous vous seriez battue avec tous ceux sur qui vous avez pu poser les mains ou qui vous ont simplement regardée de travers. Je me demande bien d'où vous vient cette irascibilité.

— Oh, je ne sais pas... Peut-être à cause de toutes ces années où j'ai été harcelée parce que j'étais grosse ?

— Mais cela vous a aidée, non ? C'est grâce à ces expériences que vous avez perdu tout ce poids. Vous devriez plutôt être reconnaissante de ce qu'il vous est arrivé.

Je ris d'un air incrédule.

— Vous déconnez, j'espère ?

— Votre langage, Isis..., fait Evans d'un ton doucereux. Vous ne voudriez pas vous retrouver avec une autre remarque dans votre dossier, n'est-ce pas ? Il en est déjà rempli.

J'ai sous-estimé ce mec. Il joue très bien à ce petit jeu. Évidemment... Il a des années de pratique – cet âge de la vie où tous les gens se sourient même quand ils ne peuvent pas se blairer et où ils passent leur temps à cacher leurs émotions. J'ai affaire à un maître en connerie passive-agressive. Moi, je suis seulement agressive. En résumé, nous dansons un pas de deux avec des styles incompatibles, ce qui ne risque pas de nous mener très loin. Je change de posture.

— J'ai entendu dire que Jack était très intelligent, fais-je avant de prendre un petit ton affecté. Sûrement parce que l'enseignement ici est excellent.

M. Evans lève la tête, visiblement choqué.

— Évidemment. Ce lycée est de tout premier plan, comme vous aurez vite l'occasion de vous en rendre compte. Jack est l'élève le plus brillant que nous ayons eu depuis des années. Il a eu d'excellents résultats aux tests d'entrée à l'université.

Je ris intérieurement tout en adressant un large sourire à Evans.

— Donc ça signifie qu'il devrait intégrer une bonne fac ?

— Oh, la meilleure. Il a justement envoyé un dossier à Yale tout à l'heure.

Tout à l'heure ? Quelle coïncidence... Quand j'avais surpris la conversation entre Jack et Evans, il y a quelques semaines, Jack avait paru repousser l'idée de présenter sa candidature dans une université prestigieuse. Qu'est-ce qui a bien pu le faire changer d'avis ? Je plisse les paupières, l'air toujours aussi aimable.

— Yale... Impressionnant.

— Il va également postuler à Princeton. Ce serait un énorme gâchis si quelqu'un comme lui restait ici.

— C'est clair. Jack est-il le premier élève d'East Summit High à tenter l'aventure ?

— Non. Trois autres l'ont déjà fait avant lui. Mais il est le premier depuis vingt ans, effectivement.

— Vous devez être fier.

— Oui. Mais plus que ça, Jack devrait nous permettre d'obtenir des fonds...

Evans se fige à ces mots avant de cligner des yeux.

— Des fonds ?

Il s'éclaircit la voix et recommence à tapoter sur son clavier.

— Disons que le choix de Jack aura de nombreuses répercussions positives.

Je réfléchis à ce qu'Evans vient de dire tout en continuant de lui adresser un sourire parfaitement hypocrite. Donc, il ne s'agit pas uniquement de Jack. Evans ne fait pas tout ça pour le bien de son chouchou. Il le fait surtout parce que si jamais il intègre une grande université, East Summit High recevra des financements supplémentaires. Tout s'éclaire, d'un coup.

— Tout le monde pensera que c'est grâce à la manière dont vous avez géré cet endroit !

— Oh, lance Evans avant de rire avec une fausse modestie flagrante. Je ne dirais pas ça.

— Vous avez accès aux dossiers scolaires de tous les élèves, n'est-ce pas, M. Evans ?

Trop content de pouvoir étaler l'étendue de son pouvoir, Evans commence à se pavaner et à plaquer vainement ses cheveux sur son crâne.

— Mmm ? Oh ! Oui, c'est exact.

— Donc vous avez également accès aux anciens dossiers scolaires de tout le monde.

— Tout à fait.

— Dont le mien.

— Oui. C'est d'ailleurs comme ça que j'ai su que vous aviez été renvoyée.

— Ce qui signifie que vous pourriez tout à fait vous procurer mon album de promo et des photos de moi.

Evans se fige. Ses doigts restent suspendus au-dessus du clavier. *Je t'ai eu, espèce d'enfoiré...*

— Laissez-moi deviner..., je poursuis. Jack vous a appelé. Sans doute dimanche. Il vous a demandé de trouver des vieilles photos de moi et de les placarder dans tout le lycée. Et en échange, il postulerait à ces grandes universités à propos desquelles vous le harcelez.

Evans se met à ricaner.

— C'est ridicule.

— Ah oui ? Parce que cette photo a été prise dans mon ancien lycée et qu'elle s'est retrouvée dans « la section de la honte, XD ».

— XD ? Qu'est-ce cela signifie ?

— C'est un énorme smiley rigolard. Ne changez pas de sujet.

— Écoutez, Isis. Je ne demanderais pas mieux que d'attraper celui ou celle qui vous a fait ce sale coup. Mais notre système de vidéosurveillance est actuellement en maintenance, et Marcus dit qu'il n'a repéré aucun signe d'effraction...

— Parce qu'il n'y a pas eu d'effraction. Vous avez simplement ouvert la grille et les portes avec vos clés. Un élève aurait été obligé de casser une vitre, de passer par une bouche d'aération ou je ne sais quoi encore...

Les yeux d'Evans se mettent aussitôt à briller de colère.

— Ça suffit ! J'en ai assez entendu, assène-t-il brutalement. Sortez de mon bureau immédiatement.

— Et si j'appelais la sécurité du campus, hmm ? Qu'est-ce qui se passerait ? Oh, mais attendez ! Suis-je bête... Elle est sous *votre* autorité. Peut-être que je ferais mieux d'aller directement voir la police, alors... ?

— Vous n'avez aucune preuve ! Sortez d'ici !

Je lui adresse un petit salut bien sarcastique, et pars en claquant si fort la porte derrière moi qu'un pingouin en verre tombe et se brise net. Evans grommelle avant de crier à sa secrétaire d'apporter un balai. Je m'éloigne, un rictus moqueur aux lèvres. Sa colère me donne raison. J'ai gagné, et nous le savons tous les deux. Le principal Goodworth Evans n'est qu'un minus et n'a jamais représenté de véritable menace.

Je me sentirais presque déçue, si je n'avais pas Jack.

Jack...

Un défi particulièrement délicieux et satisfaisant m'attend toujours.

Un jour ou l'autre, l'univers prendra conscience de mon sex-appeal ravageur. Ce jour est arrivé.

Mercredi, je porte la plus courte et la plus hallucinante des tenues, mais sans déroger aux règles vestimentaires du lycée – une jupe en jean et une chemise rouge vif avec des découpes sur le côté et une encolure qui dévoile mes clavicules et mes épaules. J'enfile des ballerines écarlates, relève mes cheveux en queue-de-cheval, et me maquille cinq fois plus que d'habitude. J'ai l'air trop sexy, exactement le but recherché. Je le suis toujours, mais là, tout le monde va être forcé de s'en rendre compte.

Jack a voulu écorner mon image en placardant ces clichés. Et il a réussi. Les autres remarqueront forcément la différence entre « l'avant » qui est affiché dans tout l'établissement, et « l'après », qui déambule en haut rouge criard. Si Jack pensait m'obliger à battre en retraite et à me faire discrète, c'est raté. Je ne suis peut-être pas aussi jolie que Kayla ou Avery, mais je suis bien mieux que la fille sur la photo, et c'est tout ce que l'humanité a besoin de savoir.

Je me gare et descends de voiture en prenant tout mon temps – rangeant mes livres dans mon sac à dos le plus lentement possible. Je salue des personnes que je connais. Pour une fois, Avery ne ricane pas à ma vue, Kayla s'élançe aussitôt vers moi, mais Avery lui attrape le bras et la tire en arrière. Je la gratifie d'un sourire qui signifie « on se voit plus tard ». Je dois me rendre à plusieurs endroits et traumatiser quelques individus. Les gens me dévisagent et chuchotent sur mon passage, mais personne ne rit ni ne se moque. Bien au contraire. Les garçons me sifflent et les filles me demandent où j'ai acheté ma jupe. Cette attention me terrifie presque – j'ai les doigts qui tremblent et la bouche toute sèche. Pourtant je n'oublie pas ce que j'ai à faire. Pas seulement à propos de la guerre que je mène. Pour moi aussi. Pour la fille sur la photo. S'il y a une chose que j'ai apprise cette année, c'est que je vais devoir me défendre seule ; parce que personne ne le fera pour moi.

La sonnerie retentit. Je me dirige vers la classe de Jack.

— Bonjour, madame Gregory ! je lance tout sourire à ma prof plantée dans le couloir.

Comme la plupart des gens, elle marque un temps d'arrêt à ma vue.

— Isis ? Oh mon Dieu... tu es tellement...

— Différente ? Canon ?

— Vulgaire..., rétorque-t-elle.

— Tout le monde n'a pas le luxe d'avoir un diplôme de maths, madame Gregory. Certains d'entre nous sont obligés de tapiner pour vivre...

À ces mots, elle devient blême. Si elle savait que son chouchou de Jack Hunter est un gigolo aux tarifs exorbitants, elle péterait les plombs. Et louerait ses services dans la seconde. J'en frémis d'effroi.

Je pénètre dans la classe de trigonométrie. Il va vraiment me falloir prendre sur moi en attendant Jack. J'aperçois Mec aux Couteaux, à

côté de qui je vais m'asseoir. Il m'adresse un petit signe de la tête agrémenté d'un coup d'œil soupçonneux.

— Tu as l'air différente, déclare-t-il d'une voix rauque.

J'entends sa voix pour la première fois.

— Merci ! Toi aussi. Nouvelle coupe ? Je suis sûre que tu as les outils pour.

— Un max knives papillon A-9 couperait super bien les cheveux, maintenant que tu m'y fais penser. Ou un couteau à viande.

J'acquiesce même si je n'ai pas la moindre idée de ce dont il parle.

— Tu attends quelqu'un ? demande-t-il.

— Ça se voit tant que ça ?

— C'est Jack, hein ? Ça ne te suffit pas de lui avoir gueulé dessus ?

— C'est lui qui a placardé les photos partout dans le lycée. Donc non, ça ne me suffit pas.

Mec aux Couteaux opine.

— J'ai vu ça. Je me suis bien amusé à les entailler avec mon compas. Personne ne devrait se faire afficher comme ça devant tout le monde.

Je ne sais pas si je dois sourire devant tant de gentillesse ou m'inquiéter de son côté franchement flippant. J'opte pour un peu des deux. C'est alors que Jack fait son entrée. Il passe sans s'arrêter et va s'asseoir juste derrière moi. Je pivote et l'observe qui retire son sac à dos.

— Salut, je lui lance avec un petit geste de la main.

Il met un moment à me reconnaître – environ un million d'années. Il me regarde distraitement avant de se tourner vers la fenêtre avec un air las. Il pose ensuite son menton dans sa main et se met à observer un arbre puis écarquille soudain les yeux.

— Toi..., murmure-t-il.

— Moi ! je pépie.

— Bon sang, mais quel est cet accoutrement ? m'interroge-t-il, son regard parcourant ma poitrine, mes jambes, puis mon visage.

— Je refais une santé à mon image publique, je déclare en souriant.
Tu aimes ?

— J'ai croisé des porcs mieux habillés.

— Je veux bien te faire confiance sur le sujet, tu en croises un chaque matin dans le miroir.

— Si ta tenue a un lien avec ça, ce n'est pas moi qui ai affiché ces photos.

— Je sais. C'est Evans.

Jack se fige durant trois secondes avant de répondre d'un ton hargneux.

— Je lui ai demandé de me donner une photo de toi quand tu étais plus jeune. Pas de la placarder dans tout le lycée.

— Mais il l'a quand même fait. Il est au courant pour notre différend. Il a sûrement cherché à t'impressionner pour que tu envoies ta candidature dans d'autres universités prestigieuses. Tu sais qu'il recevra des financements si tu le fais ? Et comme ça, grâce à toi, il pourra se faire mousser devant ses petits collègues. Vraiment, Jack, fais-je en me tournant, tu aurais dû y réfléchir à deux fois avant d'aller trouver Evans. Je me fous que tu ne lui aies pas dit de le faire – cette photo s'est quand même retrouvée placardée par ta faute. Et ça, je ne suis pas près de te le pardonner.

Wren entre dans la classe pile à ce moment-là avec une liasse de papiers, qu'il jette lourdement sur le bureau de M. Bernard. Il se met à lui parler du financement d'un club de robotique, puis il m'aperçoit. Son visage est cinq fois plus expressif que celui de Jack. Sa bouche commence par s'ouvrir grand puis se fige comme une porte entrebâillée. Il s'éclaircit la voix avant de rajuster ses lunettes.

— I... Isis... Bonjour !

— Hé, Big Boss ! fais-je avant de bondir de ma chaise pour aller le serrer dans mes bras.

Wren pousse un petit cri de chat étranglé et fait tomber ses binocles, que je m'empresse de ramasser.

— Tu vas bien ?

— Je... Je vais bien... Tu es... euh... vraiment...

— Jolie ? je suggère.

— Très, confirme Wren avant de soupirer. C'est même un euphémisme.

Le compliment de Wren me touche plus que les dizaines de coups d'œil bovins et autres hurlements de loup auxquels j'ai eu droit depuis ce matin.

— Tu vas rester planté là les bras ballants, ricane Jack, ou tu comptes aller t'occuper de tes histoires de président, Wren ?

Soudain rouge comme une tomate, Wren regarde Jack avec une expression penaude.

— Tu as raison. Je ferais mieux d'y aller. Salut, Isis !

— À plus tard ! lui fais-je avec un signe de la main.

Je tire ma révérence en saluant Jack au passage.

— Bonne journée, Jacquouille !

— Essaie de ne pas te faire agresser, se moque-t-il.

— Oh... Truc de dingue ! Le Prince de Glace s'inquiéterait-il pour moi ?

— Dégage, répond Jack.

— C'est le seul ordre émanant de vous auquel je consentirai jamais à obéir, mon seigneur.

Je lui adresse un clin d'œil et franchis la porte en faisant une petite courbette.

J'ai clairement gagné cette bataille. Tout le monde ne parle que de moi au déjeuner. Ces commentaires flatteurs sont l'écho de ma victoire sur Jack.

Prends ça, connard...

*
* *
*

La sonnerie se fait entendre. C'est un M. Bernard bien agité qui nous fait cours. Je regarde par la fenêtre et dirige ma colère sur le mur, de peur de m'en prendre à quelqu'un. Parce que si je dirigeais ma colère sur un être humain, là tout de suite, il se pisserait dessus. Je n'arrive pas à me concentrer. Pas seulement parce que M. Bernard n'est qu'un vieux libidineux qui ne mérite aucun respect, mais parce que je suis ailleurs. Mes pensées partent dans tous les sens. Je ne me laisse jamais distraire, d'habitude. J'ai un très grand pouvoir de concentration, raison pour laquelle les études marchent aussi bien pour moi.

Je n'arrête pas de repenser au clin d'œil d'Isis. Elle dégageait une telle confiance en elle. Les vêtements trop larges qu'elle porte d'habitude m'avaient caché à quel point elle est grande et comme son cou est gracieux. Délicat. Sa queue-de-cheval la changeait beaucoup. Elle était quelqu'un d'autre.

Quelqu'un d'absolument magnifique.

Et à en juger par les regards fascinés de tous les mâles de la classe, je ne suis pas le seul à l'avoir pensé.

Je grogne et plante mon crayon dans ma feuille. Je savais qu'elle aimait attirer l'attention, mais pas à ce point. Pas de manière aussi... *provocante*. Elle l'a visiblement fait en réponse aux photos que ce débile d'Evans a placardées sur tous les murs du lycée. Il est allé trop loin et Isis fait tout son possible pour effacer cet incident. Une partie de moi se sent désolée pour elle. Mais une autre enrage contre Evans. C'est notre combat, à Isis et à moi. Pourquoi a-t-il fallu qu'il vienne fourrer son nez dans nos affaires ?

Et le pire, c'est que ça a marché.

Le cours touche à sa fin. Il m'a paru interminable. Dans les couloirs, les élèves attrapent des morceaux des images d'Isis avec des sourires suffisants ou ricanent franchement à leur vue. J'aperçois Avery. Elle est appuyée contre un casier et montre un bout de photo à ses copines en riant beaucoup trop fort.

— C'est incroyable. Je savais que cette fille était une salope, mais pas qu'elle était une ancienne baleine. Dites, vous pensez qu'elle est couverte de vergetures ?

Avery glousse. Elle ne me voit pas arriver, à la différence de sa petite troupe, qui recule aussitôt à ma vue. J'arrache la photo de ses mains avant qu'elle ait eu le temps de se retourner. Elle pivote sur ses talons, et me regarde réduire le cliché en miettes avec un air consterné.

— Tu as eu ta dose de méchancetés pour la journée..., fais-je.

— Occupe-toi de tes affaires, Jack, lance Avery d'un ton cassant.

Son assurance n'est qu'une façade. Ses épaules tremblent sous le col en fausse fourrure de sa veste. Elle a toujours peur de moi.

— C'est trop mignon que tu puisses penser que ça ne me concerne pas, je poursuis d'une voix traînante.

— Pourquoi tu la défends ? Et depuis quand tu t'intéresses à cette fille, d'abord ?

Je me penche plus près pour lui murmurer à l'oreille avant qu'elle ait eu le temps de s'écarter.

— Et toi, depuis quand tu n'en as plus rien à foutre de Sophia ?

Avery se fige sur place, suffoquée. Je me redresse pour m'adresser à ses copines.

— Rendez-moi un service, vous voulez ? Arrêtez de dire de la merde sur Isis. Parce que Avery souhaite que vous arrêtiez, n'est-ce pas, Avery ?

Je la regarde en haussant un sourcil. Elle opine en silence.

— Vous voyez ?

Ses amies contemplent aussitôt leurs pieds avec une nervosité palpable.

Je m'éloigne en riant pour moi-même.

— Bonne journée, mesdames ! Et évitez de vous comporter comme des garces, si vous en êtes capables !

Tout le lycée rigole devant l'ancienne photo d'Isis, comme si c'était une espèce de blague, un sacrifice offert sur un plateau d'argent pour

leur amusement. Les gens considèrent la photo comme une simple plaisanterie. J'y vois une jeune fille au cœur brisé – terrifiée et seule. Tout ce que je perçois dans ce cliché, c'est une adolescente qui tente de se convaincre jour après jour que personne ne l'aimera jamais.

Je me touche les lèvres. J'ai embrassé cette fille. En guise de stratégie pour la faire dégager et pour qu'elle arrête de m'importuner. Je me suis servi de son premier baiser comme d'un outil, un stratagème plutôt cavalier. Ça ne signifiait rien, pour moi. Mais pour elle ? Pour quelqu'un qui avait renoncé à ce qu'on l'embrasse un jour...

— Oh putain, mec ! Ne me dis pas qu'elle ressemblait à ça avant !

Je passe devant plusieurs types regroupés autour d'un tirage de la photo près de la fontaine à eau. Ils parlent trop fort pour être ignorés.

— Y a pas moyen. Ça doit être photoshopé. T'as vu comme elle est trop sexy, maintenant ? Nan, ça peut pas être elle.

— Je me taperais bien cette cochonne, en tout cas.

Un rouquin caresse lascivement son entrejambe. En moins de deux secondes, je le plaque contre la fontaine à eau. C'est plus fort que moi.

— Répète un peu ce que tu viens de dire..., fais-je d'une voix pleine de colère.

— Qu... quoi ? bégaie le rouquin. Lâche-moi, mec.

— Répète ce que tu viens de sortir ! j'insiste.

— Hé ! aboie l'un de ses amis. Fous-lui la paix !

— Tais-toi..., souffle un autre. C'est Jack Hunter. Tu veux te prendre une raclée, ou quoi ? Alors, tiens-toi tranquille.

Je redirige mon regard vers le roux.

— Si jamais je t'entends balancer d'autres saloperies sur cette fille, ça ira très mal pour toi. Et si tu as le moindre doute, va demander aux gars de l'équipe de foot pourquoi ils m'évitent. Ça devrait t'éclairer.

À ces mots, je le pousse contre la poubelle. Il trébuche, puis plonge sa main droite dans les détritiques pour s'aider à se redresser. Ses amis me jettent des coups d'œil mauvais. Je m'éloigne sans leur laisser le temps de trouver le courage de venger leur copain.

Chapitre 8

Trois ans, seize semaines, un jour

Je passe chercher maman après sa séance chez le psy. J'attends dans la voiture et observe les longs doigts rayonnants du soleil danser sur le trottoir. Northplains est peut-être calme et vide, mais cette ville a un charme fou, à l'automne. Des feuilles orange et rouges jonchent le sol, des nuages vaporeux et de la fumée s'élèvent des cheminées, et le ciel présente un bleu à la fois lumineux et froid. Je remonte mon écharpe sur mon nez. Au moins, si jamais je gèle à mort, ce sera loin des yeux de Sans-Nom. C'est déjà ça.

Je laisse retomber mon crâne contre l'appuie-tête. Sans-Nom... Ça faisait longtemps que je n'avais pas pensé à lui. Bon d'accord ; il a toujours été présent, telle une énorme traînée de soufre tout au fond de mon cerveau, mais avec ma petite guerre contre Jack et les problèmes de maman, il m'était complètement sorti de l'esprit.

C'est un mensonge, bien sûr. Il est là chaque fois que je passe devant un miroir, ou que j'aperçois le truc sur mon poignet. Impossible de lui échapper.

Il est la raison pour laquelle je suis celle que je suis aujourd'hui. Un fait qui m'exaspère au plus haut point. Une part de moi déteste celle que je suis devenue à cause de lui. Peut-être qu'un jour, je n'éprouverai

plus ce dégoût. Je le souhaite, en tout cas. Mais l'espoir étant difficile à saisir sans se faire mal, j'essaie de ne pas m'y agripper trop fort.

Maman tarde à sortir, aujourd'hui. Je finis par attraper mon téléphone avant de m'élancer vers l'immeuble. Des bureaux bien alignés et des fausses plantes ainsi que de sublimes – et plus fausses encore – filles de magazines m'accueillent dans le hall d'entrée. La réceptionniste a les cheveux et les yeux gris, et une espèce de sourire triste. Elle parle avec une rousse incendiaire.

Cette chevelure ne peut appartenir qu'à une seule personne.

— Hé, Avery ! je lance avec un petit signe de la main.

Elle se fige, les épaules soudain raides, puis se tourne très, très lentement. C'est bien elle. Ses iris verts me dévisagent et son nez se plisse de dégoût. Elle dit quelque chose à la réceptionniste avant de me rejoindre.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-elle.

Mmm... Trop cool, le ton !

— Euh... ma mère vient ici. Pour... des trucs. Et toi ? Qu'est-ce que tu fais là ? Oh, merde... ce n'est pas très délicat de te demander ça.

— Pas très, en effet, répond Avery d'une voix traînante.

— Tu es sûrement ici pour quelqu'un d'autre, toi aussi, non ? C'est vrai, quoi. Avery Brighton n'irait jamais voir de psy.

— Évidemment, réplique-t-elle aussitôt. Je suis passée prendre ma... cousine.

— Mademoiselle Brighton ? interpelle la dame à l'accueil. Votre ordonnance est prête. Souhaitez-vous prendre rendez-vous maintenant pour la semaine prochaine ?

Avery tressaille, se ressaisit, puis se tourne vers la femme avant de partir récupérer son ordonnance. Elle revient vers moi, l'air visiblement en colère.

— T'as intérêt à garder ça pour toi.

— T'inquiète. C'est bon.

— Non, ce n'est pas bon, déclare Avery d'une voix soudain suraiguë. Tu ne comprends rien à rien. C'est *tout* sauf bon, alors ferme ta grande bouche, tu m'entends ?

— Écoute, tout va bien. Je ne te cherche pas de noises.

— Ce serait le cas si tu savais pour Kayla...

Je plisse le front.

— Quoi ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe avec Kayla ?

Le visage d'Avery se détend immédiatement.

— Rien.

— Attends une seconde. Je n'en ai peut-être rien à faire de toi, mais Kayla est mon amie... Qu'est-ce que tu as voulu dire ?

Avery écarte ses cheveux de feu.

— Tu te rappelles quand j'avais dit que je ne t'inviterais plus jamais à un truc que j'organiserais ?

— Comme si c'était hier !

— Eh bien, je t'invite, là maintenant. Et j'espère que tu me retourneras la faveur en ne parlant à personne de ce que tu as vu ici.

— Bien sûr..., j'articule lentement.

Avery plisse les paupières.

— Bowling *Grand 9*. Samedi à midi.

— Quel rapport avec Kayla ?

Avery me toise avec un air méprisant.

— Tu comprendras au bowling. Contente-toi de venir.

— Euh, OK...

Elle passe devant moi et s'éloigne avant que j'aie pu lui poser davantage de questions.

— Isis !

Maman arrive derrière moi et me prend dans ses bras avant de me faire pivoter face à elle.

— Désolée pour mon retard, ma chérie. La séance a duré.

Ses yeux sont légèrement rouges et elle tient dans sa main un mouchoir en papier.

— T'inquiète, je lance en souriant. Allons-y. J'ai de la pâte à pizza qui lève.

— Mmm... De la pizza maison !

Elle rit en regardant la réceptionniste avant de me serrer fort contre elle.

— Ah, madame... J'ai la meilleure fille du monde.

Une fois rentrées, je sors la pâte et étale de la pulpe de tomate dessus avant de la décorer de champignons, d'olives, et de quelques tranches d'oignons. Je saupoudre le tout de sel à l'ail et de mozzarella, et l'enfourne. Une odeur de fromage et de sauce envahit bientôt toute la maison. Maman fait la sieste à l'étage. Le téléphone sonne.

— Allô ?

— Isis ! Comment ça va, ma chérie ?

— Salut, papa. Désolée de ne pas t'avoir rappelé, mais ça a été la folie, ces derniers temps.

— Ta mère m'a dit. Apparemment, tu te serais fait de nouveaux amis et on t'inviterait à des fêtes ? Je serais fier si je n'étais pas mort d'inquiétude.

— Je vais bien, papa, fais-je en riant. Vraiment. Et ne crains rien. Je suis prudente.

— Pas de garçon dans les parages ?

— Jamais !

— Bien. Laisse-les où ils sont encore un peu. Tu dois te concentrer sur tes examens et ton entrée à l'université.

La beauté dangereuse du visage de Jack surgit dans mon esprit. Mais qu'est-ce que j'ai à sourire bêtement, tout d'un coup ?

— Ne t'en fais pas. Pas de distraction.

Les gens vous posent toujours deux questions, quand vous êtes en terminale : à quelles facs vous vous inscrivez, et si vous avez un mec. C'est tout. Personne ne vous demande comment va votre santé mentale (qui se détériore pourtant, vu la dose de devoirs et de dissertations que

je me tape), ce que vous faites pour vous amuser (contempler le plafond de ma chambre et gratter mon vernis), et si vous voulez aller à l'université (je n'en ai aucune envie, mais j'irai étant donné que tout le monde m'y pousse et qu'emballer des burgers chez McDo pour sept dollars de l'heure me paraît plutôt révoltant). J'ai envoyé mon dossier à deux facs, pour le moment. Mais seule Redfield m'intéresse. Je serai près de maman et je pourrai m'occuper d'elle si jamais elle fait une autre dépression ou si elle a besoin de moi. Je ne peux pas partir loin. Pas tant qu'elle aura ses cauchemars et ses flash-back. Elle oublierait de manger si je ne cuisinai pas pour elle.

Ce que j'aimerais, c'est utiliser l'argent que j'ai économisé grâce à mes boulots d'été pour voyager en Europe. Découvrir les cuisines locales, observer les gens vivre, faire du vélo. Ce serait incroyable. Et incroyablement effrayant de se retrouver toute seule, comme ça. Mais ça irait.

Se débattre avec les prémices de l'âge adulte est assez marrant, d'après ce qu'on dit. Sauf que nous savons tous que ce sont des conneries. Que ce n'est pas drôle *du tout* ! C'est même carrément douloureux !

Là maintenant, je souhaiterais juste partir dans un endroit où personne ne me connaîtrait, et entamer un nouveau chapitre de ma vie. Mais c'est impossible. J'ai maman. Et je l'aime plus que ma propre liberté. Je dois la protéger, l'aider à aller mieux.

J'ai bien l'intention de m'occuper de ces histoires de fac comme papa et maman l'attendent de moi. Je serai la fille qu'ils veulent que je sois jusqu'à ce que je découvre qui je souhaite vraiment être.

Le bowling *Grand 9* est dément. Un néon géant en forme de neuf avec un ours qui danse m'accueille. C'est cheap, et ça pue sûrement le graillon. Bref, je kiffe d'avance. Je me gare et pénètre à l'intérieur, pour me faire aussitôt happer par cette odeur si particulière – cirage, chaussures moites de transpiration, frites trop cuites. Un mec obèse me

désigne du pouce la piste du fond avant de me tendre une paire de chaussures en taille trente-neuf.

— Oh, merci. Mais... comment vous connaissez ma pointure ?

— Beau Gosse a balancé l'info, déclare le type en ricanant.

Beau Gosse ? Je me dirige vers la dernière piste, dont la table est déjà encombrée de verres à soda, d'un pichet de bière éventée, et de boîtes de *nachos* vides. Wren est en train de jouer. Un très beau coup, d'ailleurs. Kayla sourit et lui tape dans la main lorsqu'il quitte la piste. Avery ingurgite sa bière avec mauvaise humeur et, à ma surprise – et mon désespoir –, Jack Hunter se tient là, l'air plus cool et insupportable que jamais.

— Toute la petite troupe est réunie, à ce que je vois !

Je me laisse lourdement tomber sur la chaise à côté de lui et commence à délayer mes chaussures en le regardant comme si je le rencontrais pour la première fois.

— Bon ! Lequel d'entre vous a fait une 'tite séance de magie noire et invoqué le diable sans m'en parler ?

Avery hausse les yeux au ciel avant de sortir une flasque d'alcool et d'en verser dans le soda qu'elle vient de se servir.

— C'est sympa de te voir sans tes vêtements de fille de mauvaise vie, lance Jack.

— Venant d'un expert en la matière, ta remarque me fait plaisir.

Je souris puis vais chercher une boule rose et reviens m'asseoir.

— Qui...

— Je suis là parce qu'on m'a invité, m'interrompt-il. Et j'ai deviné ta pointure.

— Hypothèse confirmée !

— Tes mensurations sont quatre-vingt-quinze/soixante-dix/quatre-vingt-dix, et tu mesures un mètre soixante-huit. C'était facile d'en déduire ta pointure.

— Et il connaît mes mensurations !

J'applaudis à deux mains.

— Comment tu as fait pour savoir ? Attends, laisse-moi réfléchir...
Tu m'as matée !

— Je suis très observateur, répond Jack sèchement.

— Et flippant, aussi.

— Ta tenue de l'autre jour était plus moulante que d'habitude.
C'était facile.

— Je te collerais bien une baffe, là tout de suite, mais j'ai une boule de quatre kilos dans les mains et j'ai peur que ça se solde par un meurtre.

Jack ricane. Il se lève à son tour pour aller se servir un soda.

Je m'adresse à Avery.

— Alors ? Qui mène ?

— Tu ne sais pas lire les chiffres à l'écran, ou quoi ?

Elle soupire et se dirige vers le panneau d'affichage. Jack est en tête avec cinquante points d'avance alors qu'ils n'en sont qu'au cinquième tour. Il n'a quasiment fait que des *strikes*.

— Ouah ! Regardez-moi tous ces X ! On dirait l'enseigne d'un club de strip-tease ! De là à penser qu'ils ont une signification cachée..., fais-je pensivement, mais à voix haute.

Très haute.

— Une signification du style : je suis en train de gagner ? lance Jack en haussant les sourcils.

— Ou que tu es strip-teaseur dans un bar gay, je rétorque.

— Je n'ai fait ça qu'une fois, et c'était pour une femme, merci beaucoup, souffle Jack.

— Ah ouais ? Raconte ! fait Avery subitement captivée par la conversation.

Jack sourit d'un air méprisant.

— Comme si j'allais parler de ça devant toi, sale fourbe. Tu t'en serviras contre moi.

— Tu me connais trop bien, répond une Avery plus sobre que jamais.

C'est comme si quelque chose chez Jack l'obligeait à rester à sa place. C'est hallucinant. Avery est aussi discrète que Satan est sympa, d'habitude. Jack se lève pour aller jouer. Kayla arrive en sautillant vers moi.

— Ouah, regarde-toi ! Plus agitée qu'un chiot et plus jolie qu'un tableau. Pas un tableau de chiots, hein. Les images de bébés chiens sont souvent cucul la praline, et tu es tout sauf ça, et... Oh, pincez-moi ! Wren ! Tu portes des lentilles !

Wren toussote et rajuste le col de sa chemise tout en fixant l'arrière du crâne de Jack – dans lequel il finira par faire un trou s'il persiste.

— Je reviens de la Croix-Rouge. Je n'ai pas eu le temps de les retirer. Ça fait plaisir de te voir. On ne pensait pas que tu viendrais.

— Oh, mais je ramène toujours ma fraise quand on ne veut pas vraiment de moi.

Kayla fronce les sourcils.

— C'est faux. Euh... Avery... Tu avais bien envie qu'elle vienne, n'est-ce pas ?

Je tourne mon index contre ma tempe pour signifier qu'elle est tarée.

Avery plisse les paupières et se met à sourire comme un renard qui aurait la queue coincée dans la porte du poulailler.

— Ouais, ouais, c'est ça. Tu as bien reçu ma demande de financement pour le voyage du club de français, Wren ?

— Oui, je l'ai bien eue. C'est sympa de m'avoir invité à faire un bowling, mais j'ai peur de devoir décliner ta proposition, Avery. Tout cet argent rien que pour le club de français, ça paraît légèrement... absurde.

— Absurde ? Allez, mon chou, roucoule Avery en faisant courir sa main sur le torse de Wren. Tu sais que j'en ferai un excellent usage.

Wren se force à avaler sa salive.

— Sans doute, mais c'est quand même non. Je ne peux pas valider ça. On pourrait monter quatre nouveaux clubs rien qu'avec cette

somme.

— Mais justement, tu n'en as pas quatre à créer ! assène Avery d'un ton cassant. Cet argent dort. Pourquoi tu ne me le donnes pas ? Kayla, aide-moi !

Kayla la regarde, pas très à l'aise, puis se tourne vers Wren, la tête baissée.

— Ce n'est que de l'argent, n'est-ce pas, Wren ? Avery en ferait bon usage.

Wren devient écarlate. Il se racle la gorge tandis qu'Avery le gratifie d'un sourire béat et que Kayla fixe ses pieds. Je me glisse à côté d'Avery pendant que Wren se fraie un chemin jusqu'au pichet de soda pour essayer de faire passer sa toux.

— Je peux te poser une question personnelle ?

— Non.

— Pourquoi tu as invité Jack vu qu'il ne supporte aucun d'entre nous ?

— Kayla ne serait pas venue si je ne l'avais pas fait, explique Avery. Et j'ai besoin d'elle, sinon Wren ne me...

Je me penche plus près. Avery plisse le nez.

— Ta grande bouche à la con m'empoisonne... Dégage.

Je recule. Elle trame visiblement un truc.

Jack fait un double *spare*. Et le réussit, bien évidemment. Il regagne sa place à grands pas avec un rictus satisfait. Je glisse un reste de *nachos* au fromage sur sa chaise avant qu'il s'assoie.

— Bien joué !

— Je ne rate jamais mes lancers, déclare-t-il avec un petit air suffisant.

Je lui souris en retour avant de faire signe à Kayla, qui vient aussitôt s'installer près de lui en gloussant.

— Hé, Jack ! Alors, dis-moi, est-ce que tu es aussi doué dans d'autres sports ? En base-ball, par exemple ? demande-t-elle en lui faisant les yeux doux.

— J'ai fait du basket au collège.

— Oh ! Super !

— J'ai détesté.

— Ah..., murmure Kayla.

C'est à moi de jouer. Je marque un *strike*. Avery fait sauter les parties des autres sur l'ordinateur pour me permettre de rattraper mon retard. Je lance plusieurs fois d'affilée, et fais chaque fois un *strike*. Wren m'applaudit. Après chaque tour, j'entends le ton de Jack devenir de plus en plus sec à mesure qu'il répond aux questions innocentes de Kayla. Elle a carrément disparu, au moment où je pivote sur moi-même pour aller m'asseoir. Des gémissements semblent s'élever des toilettes des filles. Avery exprime autant d'émotions qu'une poupée de cire et Jack serre les poings.

Wren me tape dans la main.

— Ouah ! C'était super impressionnant !

— Merci !

— Sérieusement, je n'ai jamais vu ça ! Tu dois absolument me montrer comment tu fais.

Pourquoi Kayla drague-t-elle Jack ? Wren est cent fois plus mignon et mille fois plus sympa.

— Isis ?

Wren se racle la gorge. Il est écarlate.

Je cligne des yeux.

— Mmm ? Oh, j'ai pensé à voix haute, c'est ça ?

Wren rit et Avery ronchonne quelque chose entre ses dents. Jack bondit de sa chaise et me passe devant en me bousculant, attrape son sac de bowling et part à grandes enjambées vers la piste.

— Dis donc, Jack, c'est ton balai dans le cul qui t'empêche de bien jouer ?

— La ferme ! assène-t-il.

Je me tourne vers Wren, qui a légèrement pâli.

— Tout va bien ?

Wren acquiesce.

— Ouais. C'est juste que... ça faisait longtemps que je ne m'étais pas retrouvé avec Jack. Je ne savais pas qu'il viendrait, sinon je n'aurais jamais...

— Ouais, moi non plus. Mais il est trop tard... On n'a pas d'autre choix que de lui mettre la pâtée et de le renvoyer dans le huitième cercle de l'Enfer.

— C'est clair. Et de toute façon, je ne dis jamais non à une bonne partie de bowling.

— Génial ! Alors, ce sera toi et moi contre les légions du Mal. Je devrais aller voir comment se sent Kayla. Je reviens tout de suite.

Les toilettes des filles empestent la laque, le savon pour les mains, et le chagrin infligé par les garçons. Je rejoins Kayla près du miroir devant lequel elle se remaquille.

— Est-ce que tout va à peu près bien ?

La lèvre inférieure tremblotante, Kayla lâche son eye-liner et se précipite dans mes bras.

— Il m'a dit... il m'a dit qu'on irait beaucoup mieux ensemble, Wren et moi. Il m'a carrément jetée dans les bras de son ancien meilleur ami !

Tandis qu'elle renifle dans le creux de mon cou, je sens mes sourcils se hausser malgré moi. Mmm... Des cochons doivent voler et la lune est certainement devenue verte, parce que Jack semble avoir été traversé par un éclair de lucidité.

— Tu ne... tu n'aimes pas du tout Wren ? je suggère doucement.

— Il craint ! gémit-elle. Il est président du bureau des élèves et il passe tout son temps avec des sans-abri.

— Ah oui, je vois ! Le grand dilemme entre apparence physique et personnalité. Mais on ne peut pas tout avoir. Personne n'est parfait ! Nous sommes tous superficiels, même si nous refusons de l'admettre. Mais de nouvelles villes sortiront de terre, tomberont, et l'univers décédera de sa belle et inévitable mort quoi qu'il en soit !

— Hein... quoi ? fait Kayla en reniflant.

— Je dis que Wren n'est pas aussi nase que ça.

— Oh. OK. Ça faisait beaucoup de mots.

— Écoute, tu vas te remaquiller, dégager de là, et venir t'amuser. Ne laisse pas ce rabat-joie te ruiner le moral. Tu es sublime !

Elle me dévisage.

— Euh... pas sublime ! Tu es drôle ! Tout fonctionne très bien chez toi ! Tu coches toutes les cases de la check-list des filles avec qui n'importe quel mec rêverait de sortir. Jack va devoir se réveiller, parce que tu ne resteras pas seule très longtemps, crois-moi.

Un petit sanglot monte de la gorge de Kayla. Je bats aussitôt en retraite et change de stratégie.

— Tu ne trouveras PAS quelqu'un d'autre. Si tu aimes ce mec à ce point, alors demande-lui de sortir avec toi, putain !

— Mais j'ai déjà essayé ! Je lui ai passé le message quinze fois rien que cette année !

— Comment ?

— Sur Facebook.

Je me frappe le front du plat de la main.

— Je parlais de lui demander *vraiment*, aller le voir et former des mots avec ta bouche.

— Pourquoi il me rejette ?

— Et là, tu lui diras « bon sang, tu es carrément canon, tout ça, mais je tiens à t'informer que si tu n'acceptes pas ma proposition de rencard, mon amie Isis va débarquer et faire un truc chelou, et crois-moi, tu préféreras que ça ne soit pas arrivé ».

— Ça fait des plombes que tu lui fais des trucs chelou...

— C'est vrai.

— Tu as raison... la première étape, c'est de me remaquiller, et de sortir de ces toilettes puantes !

Elle se tourne vers le miroir pour apporter quelques retouches à son visage de star hollywoodienne délicieusement ravagé quand je comprends que le moment est venu d'intervenir. Je retourne dans la

salle, vide la moitié du pichet de soda, et me laisse lourdement tomber à côté de Jack.

— Kayla s'intéresse à tes fesses de très près, je déclare.

— Je sais, admet-il.

Voilà, c'est fait. Deux petits mots. Il l'a reconnu. J'affiche un air indigné, mais Jack poursuit sans me laisser la possibilité d'ajouter quoi que ce soit.

— Ce genre de chose se produit assez souvent.

Je prends soudain conscience à quel point Jack semble adulte, comme s'il avait tout vu, tout expérimenté. Je me pose alors une question totalement innocente et respectueuse de sa vie privée.

— Est-ce que tu as déjà eu des relations sexuelles ? j'ose en bafouillant.

Jack ferme les yeux.

Je rétropédale aussitôt pour essayer d'effacer à la fois mes propos, le jour où j'ai appris la signification du terme « sexe », et ma propre date de naissance.

— Ouh là ! Pas la peine de répondre. En fait, je te parlais de ça parce que... euh... c'est pour une enquête ! Pour... une dissertation sur le sexe ! Le prof nous a demandé d'interroger quelqu'un de bizarre qui n'a jamais eu de relation sexuelle. Et il a insisté, genre : « et vous me rapporterez vos comptes rendus de dix pages lundi matin ! ». Donc, voilà.

— Je suis assez discret en ce qui concerne ma vie privée.

Jack soupire. Kayla sort des toilettes et retourne jouer en lui faisant les yeux doux.

— Donc ça veut dire oui !

Il me jette un regard intense. Au moins neuf sur l'échelle de Richter.

— Excuse-moi. C'est vrai que ça fait partie de ton job. Est-ce que c'était bizarre ? Le sexe ?

Jack râle de plus belle. Je poursuis.

— Parce que, vois-tu, j'y ai beaucoup réfléchi, fais-je avant de parler plus bas. Au sexe. Mais qu'est-ce que j'ai à murmurer, tout d'un coup ?
SEXE ! SEXE !

Kayla en lâche sa boule, Wren donne l'impression d'avoir mal quelque part et Avery détourne la tête après avoir lancé un « tarée » à voix basse.

Je la pointe du doigt.

— J'ai entendu !

Elle me toise, puis verse un peu plus d'alcool dans son soda. Je brandis mon poing à son intention avant de me retourner vers Jack.

— Je ne me souviens plus de quoi on parlait... Hélas ! Je chérirai à jamais ce moment de complicité que nous avons partagé, et... Oh, putain ! Je me souviens, maintenant, espèce de pervers !

— C'est moi, le pervers ? C'est *toi* qui a abordé le sujet ! siffle-t-il.

— Et toi, tu es né, et je crois que c'est ça, la source du problème.

— La source du problème, c'est que tu es complètement tarée !

— Ce n'est pas le sujet ! fais-je en reposant un peu trop fort mon verre, ce qui projette du soda partout. Mon souci, c'est que tu ne calcules pas cette sublime bombe sexuelle qui s'avère être mon amie... Parce que franchement, c'est la meuf la plus jolie et la plus sympa du lycée et elle craque totalement sur toi. Même si je me demande bien pourquoi. En tout cas, si jamais tu pulvérises son petit cœur pur, je te préviens : je t'arracherai le pancréas par le nez, est-ce que c'est clair ?

Jack ouvre la bouche. Aucune remarque narquoise n'en fuse, pour une fois. Il se penche en arrière et croise les bras sur sa chemise.

— Et si je te payais ? je lui murmure.

Il sent les épices, le savon et le miel, ce qui n'est d'aucune aide et parfaitement dégoûtant.

Il éclate de rire et m'assène ensuite un coup d'œil qui signifie : « tu n'as pas les moyens de t'offrir mes services ».

— Deux billets de cent. Pour la sortir et être aussi gentil que tu l'étais avec Alice.

Il me lance un regard parfaitement glaçant avant d'ébouriffer ses cheveux en grognant.

— Très bien.

Je pousse un petit cri de victoire.

— Où ça ?

— À la *Fougère Rouge*, samedi, 19 heures. C'est un resto thaï dans le centre-ville. Tant pis si elle est allergique. C'est le seul endroit où je peux aller sans qu'on me reconnaisse.

— Cool ! J'y serai.

— Quoi ? fait Jack d'un ton cassant.

— Ben ouais. Comment je saurais si mon argent est bien dépensé, autrement ? fais-je en souriant. Kayla a besoin de ce rencard, tu peux me croire.

Jack et moi sommes en tête, et au coude-à-coude. Il fait un double *strike*. Je vais devoir revenir au score sinon la partie sera terminée. J'attrape ma boule et respire à fond en essayant de ne pas écouter les encouragements tonitruants de Kayla ni ceux, plus calmes, de Wren. Avery m'adresse même une espèce de sourire narquois. Je marque un double *strike*. Plus qu'un coup à jouer. Une ultime attaque... Je fixe la ligne comme si elle était un serpent. *Ne me mords pas, Ligne. Allez, quoi ! Soyons potes, même si tu es un reptile et moi un mammifère. L'amitié ne connaît pas de frontières.*

Hélas je glisse. La boule tombe dans la gouttière avant de rouler joyeusement loin de moi. Jack et moi sommes à égalité. Wren et Kayla me tapent dans le dos. Avery avale une dernière rasade d'alcool et enfile ses chaussures.

— Tu devrais peut-être te calmer là-dessus, tu ne crois pas ?

— Occupe-toi de tes affaires, assène-t-elle d'un ton cassant.

Kayla pointe la tête entre nous deux.

— T'inquiète. C'est moi qui conduis, m'informe-t-elle.

Jack et moi remettons nos baskets les derniers. Il hausse les épaules en soupirant.

— Personne n'a gagné. Même si nous savons tous les deux que mon jeu est beaucoup plus tactique. Le tien n'est qu'une espèce de bazar parfaitement illogique.

— D'accord, mon style craint. Mais moi au moins, je n'ai pas joué la moitié du temps avec un *nacho* sur le cul.

Je lui adresse un sourire éclatant et trace ma route tandis qu'il tâte l'arrière de son jean avec des gestes affolés. Je l'entends jurer à voix haute. Quelque chose vient heurter mon crâne aussitôt après.

— Mmm... Ce type vient de te balancer une chips ! fait le gars au comptoir.

— Monsieur est fou de rage d'avoir perdu, fais-je avec un soupir de contentement. Et parce qu'il vient de comprendre que je n'ai pas fini de gagner.

Chapitre 9

Trois ans, dix-sept semaines, quatre jours

Jack Hunter s'avance vers moi torse nu. Ce spectacle est à couper le souffle, et très dangereux pour le cœur. Mon estomac gargouille comme si j'allais vomir. Jack sourit, mais pas comme il le faisait avec Alice. Il est sincère, cette fois. L'arrondi de ses lèvres le rend encore plus beau.

— Jack, fais-je d'une voix crispée. Tu es à moitié nu !

Je porte un corsage échancré dont j'ai oublié la provenance. On croirait un truc tout droit sorti d'un de ces romans à l'eau de rose que Jack feuilletait à la bibliothèque.

Il se penche vers moi. Son odeur d'épices et de miel m'entoure, et ses billes bleu clair se font perçantes tandis qu'il vient fourrer son nez dans mon cou. Ses lèvres sont chaudes et douces.

— Tu m'aides à retirer le reste ?

La pièce devient soudain rouge, il y a des roses partout, et la réceptionniste du club d'escort que j'ai eue au téléphone nous regarde depuis son bureau. Pour une raison étrange, elle ressemble à Kayla. Elle voit Jack qui m'embrasse dans le cou, fronce les sourcils, et tourne de l'œil avant de tomber, raide morte.

— Aaaaaah !

Je me redresse d'un bond dans mon lit, en nage. C'est le milieu de la nuit. Je suis dans ma chambre et agrippe à deux mains

Mlle Cupcake. Les tablettes de chocolat de Jack se sont volatilisées, et Kayla n'est pas décédée. Du moins, j'espère ! Je me palpe le cou. Ça semblait tellement vrai ! Je repousse ma couette et vais m'inonder de désinfectant. Rêvé ou pas, tout rapprochement physique avec Jack Hunter doit être aussitôt traité, sous peine d'attraper ses germes à la con.

À peine arrivée au lycée le lendemain matin, je commence par aller vérifier que Kayla n'est pas morte, parce que sinon, mon univers s'écroulerait. Je la trouve en pleine conversation avec Avery, sous un arbre. Afin de m'assurer qu'elle est bien en vie, je m'avance furtivement vers elle, puis lui tape plusieurs fois l'épaule.

— Isis ! Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Dieu merci, Kayla ! Ton magnifique popotin se porte bien ! Tu sais que la paix dans le monde dépend de lui ?

— Dégage, espèce de tarée ! rugit Avery.

— Bonjour, A-ve-ry, je pépie. Alors, ces médocs, ils font effet ?

L'autre fille avec qui elles discutent fait une tête étonnée.

— Des médocs ? Quels médocs ? Tu as des pilules et tu m'en files pas ?

Avery est trop occupée à me lancer un regard noir pour lui répondre.

— Kayla... Est-ce que tu trouves Jack sexy ? je lance.

Elle pousse un petit cri de cochon qu'on égorge, auquel je l'oblige poliment à mettre un terme.

— J'ai fait un cauchemar dans lequel je trouvais Jack sexy et dans lequel tu décédais.

— Oh ! Eh bien, tout va bien ! Je ne suis pas morte ! fait Kayla en souriant.

— Kayla, magnifique papillon incroyablement doux et vaporeux : tu as rencardé avec Jack samedi à la *Fougère Rouge* à 19 heures. J'ai tout arrangé. Allez, on se voit plus tard !

Je la laisse à sa liquéfaction et pars traquer la deuxième personne susceptible d'avoir la patience d'écouter mes malheurs.

Je débusque Wren dans le bureau des élèves, penché sur de la paperasse visiblement passionnante. Les piles de documents le cachent en partie. C'est à peine si j'aperçois ses touffes de cheveux noirs dépasser. Je tends une main vers un tas de feuilles et en fais tomber la moitié.

— Tu fais quoi ? je lui demande.

— Je répartis les financements pour les clubs, murmure-t-il, toujours aussi consterné.

J'arrive à me tenir tranquille à peu près trois secondes.

— Bon, je te la fais courte : j'ai fait un cauchemar dans lequel Jack était sexy et Kayla très morte.

— Je suis... désolé... d'entendre ça ?

— Tu ne comprends pas ? Jack ne peut pas être sexy ! Même pour mon inconscient, sinon je risque de perdre la guerre ! Les nombreuses troupes qui vivent dans ma tête vont se retrouver avec le moral à zéro si jamais elles perçoivent ne serait-ce qu'une bribe du sex-appeal de Jack. Elles seraient déboussolées ! Ce mec ne peut pas me plaire. Même pas en rêve, sinon mon plan va tomber à l'eau !

— Si je peux me permettre une suggestion...

— Et sans parler de mon minuteur personnel !

Je me baisse pour ramasser les papiers de Wren.

— Trois ans, Wren ! Trois putains d'années que je ne me suis pas comportée comme une gourde. Je ne peux pas foutre ça en l'air comme ça ! Je ne veux plus jamais être une gourdasse, tu m'entends ? Jamais ! Penser à des trucs sexy conduit au sexe, et le sexe, à l'amour. À moins que ça ne soit l'inverse...

— Je suis sûr que...

— Je ne peux pas faire ça, Wren ! Tu dois m'aider ! Si je commence à apprécier Jack, il va me pulvériser sur place parce que, un, nous sommes légèrement ennemis et, deux, je ne suis qu'une grosse vache

immonde. Mon minuteur reviendra à zéro, j'aurais perdu trois années, et j'aurai rompu la promesse que je m'étais faite !

Je laisse lourdement tomber le tas de papiers sur son bureau, en tremblant de la tête aux pieds.

— Qu'est-ce que je vais faire ?

Il soupire.

— Écoute, Isis, je ne sais pas ce qu'il se passe exactement, mais si l'idée d'apprécier quelqu'un te terrifie au point de te faire pleurer, alors je ne suis pas certain que ce soit bon pour toi. Tu devrais mettre un terme à tout ça.

— Mais c'est ce que j'essaie de faire ! je crie en sanglotant.

Wren se lève pour venir passer un bras autour de mon épaule.

— C'est compréhensible. Jack est très beau. C'est peut-être seulement ça... de l'attraction physique ? Ce serait logique qu'il éveille la libido d'une adolescente.

— La vache, Wren... Je rêve ou tu as employé « libido » et « adolescente » dans une vraie phrase ? Tu as quatre-vingts ans et un doctorat, ou quoi ?

— Et..., poursuit Wren sans me laisser geindre davantage, il t'a embrassée.

— Pour blaguer.

— Oui, bon...

— Ça ne voulait strictement rien dire.

— D'accord, mais même si ton cerveau le sait, ton corps peut-être pas. Et ton cœur pourrait être un tant soit peu troublé, lui aussi.

— Un cœur... Quel cœur ? Tu parles du truc dont je me suis débarrassée il y a trois ans ? D'après ce que je sais, aucun organe ne peut fonctionner à l'extérieur d'un corps. Sauf s'il est relié à une machine. Mais c'est vraiment dégueu, et je n'ai définitivement pas raccordé mon crétin de palpitant à une pompe. Je l'ai balancé par la fenêtre...

— Isis !

Wren m'attrape par les épaules et plonge son regard dans le mien.

— Écoute-moi cinq secondes !

Je me tais malgré moi. Profitant d'une occasion qui, il s'en doute, ne se représentera pas deux fois, Wren fonce tête baissée.

— C'est bien d'apprécier quelqu'un. Même si c'est superficiel. Tu ne dois pas laisser ce que mon cousin t'a fait te définir. Je sais qu'il a vraiment dû très mal se comporter avec toi. Il passait des grenouilles au micro-ondes, quand on était petits, et ça le faisait rire. Le fait que tu éprouves à nouveau quelque chose pour quelqu'un est positif. Ça signifie que tu guéris.

— Je n'aime pas Jack, je murmure. C'est la vérité.

Wren me serre dans ses bras. Je m'écarte avant d'afficher mon sourire le plus lumineux.

— Oublie tout ce que je viens de dire, tu veux ? Sérieux ! Jack est juste marrant à harceler, et je suis un peu paumée, c'est tout.

— Isis...

— Quoi que Jack ait fait, ça ne doit vraiment pas être jojo vu que tu deviens blanc comme un linge chaque fois que j'aborde le sujet et qu'Avery est obligée d'aller voir un psy... Il est sûrement aussi mauvais que Sans-Nom !

Le visage de Wren se ferme aussitôt. Ses lèvres se crispent et ses poings se serrent.

— Avery a passé son temps à picoler, au bowling. Et tu as à peine regardé Jack deux fois. Donc ouais, il a dû faire un truc très moche.

Je me caresse le menton pensivement.

— Ça a quelque chose à voir avec Sophia, c'est ça ?

— Stop.

— Est-ce qu'il lui a fait ce que Sans-Nom m'a fait ? Il suffirait que j'aie la trouver et...

— Arrête, Isis !

La voix de Wren est à la fois douce et sombre. Elle me fait frissonner. Il ajuste ses lunettes et me dévisage de ses yeux perçants.

— Jack est très différent de Sans-Nom, crois-moi. Il faut juste prendre le temps de le connaître.

— Mais Avery m'a dit qu'il devenait dangereux quand on l'approchait de trop près.

Wren soupire.

— Il est dangereux, point final. Ce n'est pas pour rien qu'il tient tout le monde à distance. Il peut paraître froid, mais c'est juste parce qu'il ne veut plus jamais faire de mal à personne.

— Plus de mal à personne ? Alors ça signifie qu'il en a fait à quelqu'un. Est-ce qu'il en a fait à Sophia ?

Wren tressaille.

— Écoute, je suis désolé, Isis, mais je vais te demander de bien vouloir me laisser. Je ne peux pas discuter de ça maintenant. J'ai trop de choses à faire. Va-t'en, s'il te plaît.

Je lui lance un regard furieux, tourne les talons et claque la porte derrière moi. Ouah ! Tu parles d'une aide ! Je me retrouve seule avec l'idée que je pourrais ne pas totalement détester Jack Hunter. Ça me retourne le ventre comme si je venais de me prendre un coup de poing. En tout cas, le mystère Sophia s'épaissit, et m'énerve de plus en plus. Je dois absolument débusquer cette fille, et plus vite que ça si je souhaite obtenir des réponses.

Mais est-ce que je le désire vraiment ? Est-ce que fouiller dans le passé de Jack m'aidera à ne pas l'aimer ? Qu'est-ce que je dis... Bien sûr que ça m'aidera ! Il a visiblement fait du mal à Sophia. Si jamais je découvre la vérité, je suis certaine que j'oublierai pour de bon à quel point il est attirant... C'est la meilleure stratégie. Parce qu'à partir de là, je pourrai écrabouiller mes sentiments frémissants sous sept tonnes de briques en plomb frappées de l'inscription « SANS FAÇON ». J'ai une guerre à gagner, un rendez-vous à assurer, et un connard arrogant à contraindre de s'excuser auprès de la seule amie que j'aie jamais eue jusqu'à présent.

Jack Hunter n'est pas sexy.

Jack Hunter est sur ma liste de gens pourris à vie.

Et histoire de le lui faire savoir, je me faufile dans le bâtiment agricole du lycée et m'empare d'un sac en plastique rempli de fumier, dont je balance le contenu sur son pare-brise. Ma satisfaction dure environ deux secondes – le temps de me rendre compte que la vraie moi n'aurait jamais fait un truc aussi puéril. Mais je suis en état de choc. Quelque chose ne va pas chez moi ; une pièce du puzzle manque.

Le fumier a atterri sur une nouvelle lettre de la fille du club de théâtre. Les types de la sécurité du campus accourent en criant avant que j'aie pu approfondir mon examen de conscience. Les couloirs sont vides, ce qui ne m'empêche pas de rentrer dans Mec aux Couteaux alors que je prends un virage un peu trop serré.

— Salut ! je lui lance, à bout de souffle. Euh... tu me prêterais ça ?

— Hein, oh ça..., bafouille-t-il en regardant sa veste en treillis. OK. Mais fais gaffe. Elle est vintage. Tu vois les trous là ? Ce sont des coups de poignard faits au Vietnam...

— Fascinant ! Merci !

Je la lui prends des mains, l'enfile, et m'enfuis à toutes jambes alors que le bruit de pas se rapproche dans le couloir. Je retire un élastique de mon poignet, remonte mes cheveux en chignon, et roule le bas de mon jean. La première personne que je vais croiser devra jouer le jeu, parce que sinon ce sera ma fête. Je tourne à gauche à toute allure. Mon cœur commence à battre de joie : Avery a la tête fourrée dans son casier. Je l'attrape par le bras et referme violemment la petite porte en métal.

— Fais comme si on se parlait depuis des plombs, je lui souffle. Et si jamais les mecs de la sécurité se pointent, montre-leur une autre direction.

— Et pourquoi je ferais ça ? lance-t-elle avec un regard assassin.

Mon ventre se serre. Il n'y a personne d'autre dans le coin.

— Allez, s'teuplai !

— Je te préviens, tu me revaudras ça.

— Sans problème ! J'adore être endettée auprès du diable !

Les types de la sécurité arrivent. Avery se met à parler plus fort.

— ... Donc je lui ai demandé de ne plus m'appeler, mais il a fait celui qui ne comprenait pas, si tu vois ce que je veux dire. Bref, tu as maths ou français, là maintenant ?

— Dans quelle direction la fille est-elle partie ? fait un vigile chauve en haletant.

Je remonte discrètement le col de ma veste sur mon visage. Avery regarde le type de la tête aux pieds avant de désigner le couloir derrière elle.

— Merci, dit le gars d'une voix sifflante.

Les gardes s'éloignent aussitôt dans la direction indiquée. Avery m'adresse un sourire narquois.

— Tu crois qu'ils auraient remarqué que leur fugitive avait des mèches violettes ? Quelle bande de gros nases...

— Bien. Alors, qu'est-ce que je te dois pour ta peine ? Finissons-en, Araigne.

— Je rêve ou tu viens de me comparer à l'araignée géante du Seigneur des anneaux ?

J'opine en guise de réponse. Avery paraît presque impressionnée durant une seconde, soit le laps de temps qu'il lui faut pour me désigner du doigt et revenir à ses affaires.

— Tu vas m'aider à entrer par effraction chez Jack Hunter aujourd'hui après les cours.

— Ouh là ! Euh... en temps normal, je serais à cent pour cent à fond, mais je traverse actuellement une sorte de crise le concernant, et...

— Je m'en fous. Tu veux que j'appelle la sécurité ? Oh, les gars ! J'ai cru apercevoir quelqu'un par ici...

— C'est bon, ça va ! je souffle en lui attrapant le poignet. Dis-moi juste ce qu'il faut que je fasse.

— Rejoins-moi sur le parking après les cours. Tu vas nous y conduire. Est-ce que tu as des cours niveau avancé dans certaines matières ?

— Oui.

— Évidemment, ça compense ton physique. Ton karma ne pouvait quand même pas être aussi pourri. Apporte des devoirs que tu n'as pas encore terminé pour un de ces cours.

Et voilà comment je me suis retrouvée à jouer les pickpockets pour Satan en personne.

La maison de Jack est gigantesque et luxueuse. Un rond-point de gravier divise le gazon verdoyant en deux sections et des rosiers, des massifs de lys et des pommiers entourent la bâtisse. Une mangeoire rouge est cernée de petits oiseaux aux couleurs vives. Un jardinier arrose précautionneusement les fleurs en saluant chacune d'elles pour la féliciter de pousser si bien. Je me gare de l'autre côté de la rue comme Avery me dit de le faire. Après quoi, elle m'attrape la tête à deux mains pour m'obliger à la regarder.

— Écoute-moi bien, espèce de tarée.

— Je suis tout ouïe, je glapis.

— Tu es le binôme de Jack en bio avancée. Tu as apporté l'exposé sur lequel vous travaillez. Il n'est pas chez lui. Il est avec Sophia en ce moment même. Sa mère est adorable. Presque trop. Elle te laissera entrer sans problème. Demande à aller aux toilettes et profite-en pour monter à l'étage. Une fois là-haut, vise la deuxième porte sur ta droite.

— Je vais vomir....

— Garde ça pour plus tard ! ordonne Avery avant de relâcher ma tête. Je vais surveiller. S'il rentre plus tôt, je t'enverrai un texto, donc mets ton portable sur vibreur. T'as intérêt à assurer ! S'il te surprend en train de fouiner..., fait Avery en haussant les épaules. Le coup de la photo, ce serait du pipi de chat en comparaison. Pigé ?

— Pigé ! je réponds en faisant le salut militaire.

— Qu'est-ce que tu dois chercher ? me demande-t-elle.

— Une boîte à cigares qui contient des lettres.

— Et quelle lettre cherches-tu exactement ?

— La plus récente.

— Et qu'est-ce que tu feras quand tu la trouveras ?

— Je ne la lirai pas. Et je sortirai fissa de la maison.

— Très bien. Fais ça, et on sera quittes, OK ? Je ne raconterai pas que tu as balancé de la merde sur le pare-brise de Jack, et tu ne raconteras pas que je vais voir un psy.

— Ça me paraît formidablement équitable, mais tu oublies un léger problème, à savoir qu'il remarquera forcément qu'une lettre manque vu qu'il n'est pas tout à fait aveugle. Du coup, il posera des questions à sa mère, il comprendra que c'était moi, et il me mutilera.

Avery tire ses cheveux roux en arrière pour les relever en une queue-de-cheval floue.

— Ce n'est pas mon problème, finit-elle par répondre.

— C'en est un pour moi, par contre ! Et même très gros !

— Eh ben, pas pour moi. Parce que je ne risque pas d'éveiller ses soupçons alors que toi, si, vu l'espèce de guerre débile que vous vous menez, tous les deux. J'ai besoin de connaître le contenu de cette lettre, tu piges ?

Avery ferme très fort ses yeux de poupée.

— Sophia ne me parle plus et ne me veut plus me voir. C'est ma faute. Ce qui s'est passé à l'époque était ma faute, et Jack a tout pris sur lui, d'accord ? Mais elle m'accuse moi. Et elle a raison ; je le mérite. J'ai été stupide. J'ai fait quelque chose que je regrette amèrement et j'essaie de trouver comment m'excuser depuis. Ça fait cinq putain d'années que je cherche le courage d'aller lui demander pardon. Mais si je ne sais pas ce qu'il y a dans cette lettre, je n'en aurai sans doute jamais la possibilité.

J'observe son visage d'un regard scrutateur. Elle ne ment pas. Son expression ne révèle aucun dégoût, juste de la douleur. La même que

lors de notre rencontre sur ce pont, au coucher du soleil. Un torrent d'émotions se déverse en elle – un torrent qui lui fait un mal de chien.

Je ne l'apprécie peut-être pas, et elle n'est peut-être qu'une sournoise sadique, mais je comprends ce qu'elle ressent.

Je descends de la voiture et ferme la portière derrière moi.

Le portail des Hunter est intimidant, avec ses courbes de métal forgé fraîchement repeintes en blanc, mais il a l'avantage d'être ouvert. Je remonte l'allée à grands pas et souris au jardinier, qui ôte son chapeau à ma vue. Wren ne plaisantait pas quand il a dit que la mère de Jack avait obtenu un bon paquet d'argent suite au décès de son mari – les Hunter sont riches. Jack est même carrément plein aux as. Pourquoi fait-il l'escort alors qu'il pourrait simplement demander de l'argent à sa mère ? À moins qu'il ne puisse se résoudre à le faire... Je connais ce sentiment ; j'ai horreur de demander de l'argent, moi aussi. Ou de l'aide tout court. Et bien que Jack ne soit qu'un sale con, je sais que nous nous ressemblons sur ce point. Il préfère se débrouiller seul.

Je grimpe les marches et sonne à la porte. Une femme en robe bain de soleil jaune canari vient m'ouvrir. Sa beauté me fait pratiquement suffoquer. Sa soyeuse chevelure fauve est coupée court au carré. Mme Hunter doit avoir une quarantaine d'années. Son sourire est éclatant et sa peau, ivoire. Elle tient un verre d'eau sale dans une main et un pinceau dégoulinant dans l'autre. Ses yeux présentent la même forme en amande et le même bleu clair que ceux de Jack, mais elle a un regard joyeux, à la différence de son fils.

— Bonjour ! Que puis-je faire pour toi ?

Elle sourit tout en laissant tomber de l'eau par terre et en maintenant le battant entrebâillé avec un pied. Elle porte des chaussettes à rayures arc-en-ciel qui me réconfortent un peu.

— Euh... bonjour. Madame Hunter ? Je suis Isis Blake, le binôme de Jack en bio renforcée. On avait prévu de travailler ensemble, aujourd'hui..., fais-je en brandissant des papiers sous son nez.

Son visage se décompose.

— Eh, merde... Oups, pardon. Nom d'une pipe en bois ! reprend-elle aussitôt. Jack est parti il y a un petit moment. Mais il ne devrait pas tarder. Pourquoi tu n'entres pas boire un thé en l'attendant ? Tu aimes le thé ou tu es plutôt café ? Je peux faire du café, mais il est parfaitement dégueulasse... Euh, immonde, je veux dire.

J'explose de rire. Son expression gênée se transforme immédiatement en gaieté penaude.

— Je suis désolée. Je parle à tort et à travers. J'espère que Jack t'a prévenue, parce que c'est vraiment mon plus gros défaut. Bon, ça, et mon talent pour brûler tout ce que je cuisine. Mais je te promets de faire de mon mieux.

— Tout va bien, j'assure avec un sourire éclatant. Les adultes qui ne jurent pas ont le don de me mettre mal à l'aise.

— Moi aussi, convient-elle d'une voix chaleureuse.

Elle a du mal à maintenir la porte ouverte. Je m'élançe aussitôt pour l'aider.

— Merci ! Entre.

Je ne peux me retenir de siffler d'admiration en découvrant le vestibule. Une grande volée de marches mène à l'étage. Il y a du parquet au sol, et des portes-fenêtres inondent la pièce de lumière. Ça sent la lavande et... oh putain ! Est-ce que c'est une photo de Jack en couche-culotte ? La vache ! On dirait un mini bouddha.

— Je sais... Il ressemble à un moine obèse, commente Mme Hunter en avançant la tête au-dessus de mon épaule.

— C'est exactement ce que j'étais en train de me dire !

— Il a eu droit à tout un tas de surnoms, à l'époque. Heureusement, il était trop jeune pour les comprendre. Mais il faut dire que je manquais de sommeil parce qu'il n'arrêtait pas de pleurer. J'aurais pu étrangler quelqu'un tellement j'étais fatiguée. Alors pour ne pas devenir folle, j'ai passé mon temps à le menacer avec une petite voix mielleuse. Et lui, tout ce qu'il trouvait à faire, c'était de sourire et

de gazouiller à mes idioties. C'est affreux de ma part, je sais. C'est sans doute pour ça qu'il est comme ça.

— Bizarre ?

— Oui, vraiment bizarre, même. Mais la bizarrerie est une spécialité Hunter.

Elle a les yeux pétillants. Là-dessus, elle m'entraîne vers la cuisine, claire et spacieuse.

— Il était tellement gai, quand il était bébé. Je m'inquiète pour lui, aujourd'hui. Il peut être d'une tristesse, par moments...

Elle secoue la tête comme pour chasser ces pensées et remplit une bouilloire d'eau.

— Un thé à la menthe ?

— Carrément, fais-je en m'installant sur un tabouret de bar. Enfin, je ne voudrais pas m'imposer. Vous semblez occupée...

Mme Hunter éclate de rire.

— Occupée ? Sans vouloir paraître prétentieuse, j'ai les moyens de ne pas l'être. Même si la vie de bureau me manque parfois, je dois l'admettre.

Elle pose le pinceau et l'eau. Je remarque alors une toile tournée face aux fenêtres. De la peinture macule une palette et des dizaines de pinceaux pointent çà et là de pots remplis d'eau trouble. Le tableau est joli – une sorte de cheval. Mme Hunter se précipite pour le cacher sous un grand tissu.

— Non, non, non ! Elle n'est pas terminée ! Il ne faut pas regarder.

— D'accord. Pardon.

— Non, c'est moi qui suis désolée. J'ai horreur de montrer mes œuvres lorsqu'elles ne sont pas achevées. Ça me rend nerveuse. Ce qui est idiot, parce qu'elles ne sont pas franchement meilleures une fois terminées.

— Celle-là était magnifique, en tout cas.

La mère de Jack rougit.

— Merci. J'ai commencé à prendre des cours il y a un mois. J'aime bien ça, mais j'ai arrêté parce que le prof nous faisait peindre des paysages sans âme à l'aquarelle. Aucun sentiment ! Aucune passion !

— Alors que les chevaux dégagent des tonnes de passion ! Genre dix-sept tonnes.

— Exactement ! fait-elle en frappant dans ses mains. Enfin quelqu'un qui y comprend quelque chose ! C'est plus marrant que des bosquets d'arbres ennuyeux à mourir.

Une espèce de canidé-derviche tourneur déboule en trombe dans la cuisine en aboyant après moi et en remuant la queue. Il est noir et a de jolis petits yeux en forme de boutons. Il vient écraser sa truffe humide contre ma cheville – sans doute pour évaluer combien de temps il lui faudrait pour trancher mon tendon d'Achille, ou le nombre de ses congénères que j'ai croisés au cours des dix-sept dernières années.

— Dark ! Assis ! lance Mme Hunter.

Très obéissant, le chien commence à remuer fort le postérieur, et bondit sur le bar à côté de moi. Mme Hunter attrape un torchon et fouette l'air dans sa direction. Dark descend aussitôt et se met à aboyer avec excitation avant de faire plusieurs tours de la cuisine sans raison apparente.

— Ce qu'il est mignon ! Pourquoi ce nom ?

— Pour Dark Vador. Parce qu'il est tout noir. Je venais juste de voir *Le Retour du Jedi*, à l'époque où nous l'avons eu. Ce nom m'avait semblé parfait !

— C'est mille fois mieux que Pupu.

— N'est-ce pas ! C'est un bâtard. Moitié yorkshire et moitié chipmunk défoncé au sucre.

J'éclate de rire. La mère de Jack est officiellement cool. Ou disons qu'elle essaie vraiment de l'être. Chez la plupart des adultes, ça me ferait lever les yeux au ciel, mais quelque chose dans l'attitude évaporée de cette femme me touche.

La bouilloire siffle. Mme Hunter remplit deux tasses de thé avant de m'en tendre une.

— Votre cuisine est incroyable. Comme votre maison, d'ailleurs.

Elle boit une gorgée de thé et sourit.

— Tu trouves ? Très franchement, je ne m'en sers jamais. C'est Jack qui cuisine, moi je fais tout cramer. Ça le rend fou.

Elle rit. J'éclate de rire à mon tour en me représentant le visage exaspéré et grimaçant de Jack. J'aurais tout un tas de questions à poser. Cette femme a porté Jack pendant neuf mois et elle le supporte depuis dix-sept ans. Elle sait tout de lui – s'il fallait changer ses couches souvent, de quoi il avait peur enfant, quels costumes à la con elle l'obligeait à mettre à Halloween... Pour une raison que j'ignore, j'aimerais qu'elle me parle de tout ça. Et pas seulement pour le faire chanter ensuite.

Je secoue la tête. *Reste concentrée.* Mme Hunter connaît probablement l'existence de Sophia. Mes doigts agrippent ma tasse. *Hé, mollo, les réflexes. Ce n'est pas le moment de faire n'importe quoi.*

— Donc, Jack et toi êtes amis, c'est ça ?

Mme Hunter se racle la gorge. Finalement fatigué de renifler l'intégralité de mon corps, Dark Vador va s'asseoir lourdement aux pieds de sa maîtresse.

— Ha, ha ! fais-je en riant nerveusement. Euh, pas vraiment, non.

— Je comprends. Il peut être difficile. Très renfermé, voire un peu cassant, quand il s'y met. Il n'a pas toujours été comme ça. Il a commencé à changer au collège, je crois. Sans doute les hormones. Et l'absence de son père...

Elle s'interrompt et regarde dans le vide pendant quelques secondes avant de secouer la tête en soupirant.

— Excuse-moi. Je parle à tort et à travers.

— Pas de problème. Enfin si, je veux dire. C'est pas cool que Jack n'ait pas de père, que votre mari soit mort, enfin euh...

— Ce n'est rien, assure-t-elle en gloussant. Pas la peine de prendre des pincettes avec moi. Oliver me manque, Dieu sait à quel point. Mais au bout de quinze ans, je peux enfin prononcer son nom sans m'effondrer en larmes. J'imagine que c'est un progrès, non ?

— Oui, vraiment, je réponds. J'ai... Il y a quelqu'un dont... dont je suis incapable de dire le nom, moi aussi.

— Oh, chérie, je suis désolée. C'est affreux de perdre quelqu'un.

— Je n'ai perdu personne. Il... Il m'a repoussée.

C'est très intime. Mais Mme Hunter me donne le sentiment que je peux tout lui confier. Elle pose sa main sur la mienne et se met à la tapoter.

— Il faudrait être idiot pour briser le cœur d'une jolie fille comme toi. Ce garçon ne te méritait pas, voilà tout.

Je tire sur mes manches et m'oblige à sourire. *Jolie*. Elle a dit ça avec une telle désinvolture, comme si elle le pensait vraiment. Sauf que non. Évidemment.

— Vous pourriez m'indiquer les toilettes, s'il vous plaît ?

— Oh, bien sûr ! fait-elle en bondissant de son tabouret. Tout au bout du couloir, tu traverses le salon, et ce sera sur ta gauche.

— Merci.

Je file dans la direction indiquée en marchant d'un pas lourd pour faire bonne mesure. Au bout de dix secondes, je file au premier étage sur la pointe des pieds, entrouvre doucement la deuxième porte sur ma droite, et me glisse de l'autre côté dès que mon postérieur arrive à passer.

La chambre de Jack est sombre. Les murs sont peints en bleu foncé, et des rideaux bleu nuit pendent devant de grandes fenêtres. La moquette est noire et le lit, un king-size à la parure également azur. Mais ce bleu intégral n'est pas le plus surprenant ; l'état de la pièce m'intrigue beaucoup plus. Aucun vêtement sale ne traîne par terre. Le bureau est parfaitement rangé. Les livres ne sont pas classés par ordre alphabétique sur les étagères, mais très nombreux ; des classiques,

quelques mangas, et une petite quantité de volumes recouverts de papier kraft. Je dégage le cache-couverture de l'un d'eux et ricane aussitôt. Des romans à l'eau de rose... Il y en a même plusieurs, sans doute dissimulés pour que la mère de Jack ne les voie pas. Il doit s'agir des préférés de Sophia. Il y a une télé, une PlayStation dans un angle, ainsi qu'une Xbox. L'ordinateur portable qui trône sur le lit donne l'impression que Jack l'a fermé juste avant de partir.

Son odeur est partout.

Une odeur de sommeil, de travail, de lectures, de peau, de vêtements chiffonnés, d'adolescent, mais curieuse ; un adolescent qui se lave avec un type de savon particulier et qui se parfume avec une eau de Cologne à base de menthe et de miel. À moins que ce soit son parfum naturel. Mais il est dominant, et enivrant. Mes mains deviennent de plus en plus moites à chaque inspiration. J'ai les nerfs en pelote. Comme si je craignais qu'il débarque d'une seconde à l'autre et me lance des regards noirs tout en réfléchissant à ma mise à mort.

Je me demande si sa mère est au courant pour son job. Si Jack voulait gagner son propre argent, ce que je respecte, il pourrait prendre un boulot à temps partiel comme tout le monde. Mais il a fallu qu'il choisisse celui-là. Avec son physique, il se ferait embaucher partout. En tant que mannequin. Ou comme acteur ! Il pourrait vendre des *chicken wings* et amasser un max de thune grâce aux femmes qui viendraient tous les jours pour le seul plaisir de le voir. Pourquoi fait-il ce boulot-là, du coup ? Je sais que ça rapporte. Enfin, d'après mes recherches sur Internet. Jack n'est pas bête. S'il a choisi ce boulot-là, c'est certainement pour l'argent. Mais pourquoi en a-t-il besoin à ce point ?

J'enfouis ce mystère troublant dans un coin de ma tête. *Tu prends beaucoup trop de risques, Isis. Tu es là, à te poser un tas de questions existentielles alors que tu te trouves en territoire ennemi, ce qui, aux dernières nouvelles, signifie que tu pourrais finir avec une balle dans le*

crâne et mourir. C'est toi, le général ! Cette guerre repose entièrement sur tes épaules ! Si jamais tu te fais capturer, c'est terminé !

Je serre les poings et jette un coup d'œil circulaire dans la pièce. Avery a dit que la boîte serait cachée dans un endroit assez évident. *Merci, Ave ! Super précise, l'indication !* Je regarde sous le lit, dans les tiroirs du bureau, dans le placard. Rien. Le temps presse. Si je ne redescends pas très vite, Mme Hunter saura que je trame quelque chose et elle viendra me chercher. Il ne reste plus qu'une planque potentielle – la commode. J'ouvre les tiroirs de quelques centimètres et fouille à l'intérieur. Sauf dans celui des sous-vêtements. Faut pas déconner ! Au moins, Jack ne plie pas ses fringues au carré. Ce qui est plutôt rassurant, vu l'atmosphère « tueur en série en puissance » de cette chambre.

Je la trouve camouflée derrière une pile de chemises. L'odeur de cigares de la boîte joliment ouvragée me parvient aussitôt. Elle appartenait à M. Hunter, à en croire Avery. Je me demande comment elle en sait autant sur Jack alors qu'ils ne se parlent jamais. Ils ont dû bien se connaître par le passé, mais à quel point ?

Il a sûrement fait un truc impardonnable pour que Wren et Avery aient peur de lui à ce point. Mais Avery a fait quelque chose d'affreux, elle aussi.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer entre eux trois, putain ?

J'évacue cette pensée pour la cent millième fois et soulève le couvercle de la boîte. Une liasse de lettres est rangée avec soin à l'intérieur. Chacune a été écrite sur du papier rose avec des nuages sur les bords. J'attrape celle du dessus et l'ouvre légèrement pour en vérifier la date. C'est bien la plus récente. Je fourre le coffret derrière les chemises avant de refermer le tiroir. Qui envoie encore des lettres de nos jours ? C'est tellement vieux jeu – et, même si ça m'ennuie de l'admettre, tellement romantique. En fin de compte, je tiens entre mes mains quelque chose qui a appartenu à Sophia. C'est un peu comme si la mystérieuse et irréaliste inconnue était là, à portée de main. Ce serait

si facile d'en lire quelques lignes. Une petite phrase. La curiosité n'a jamais tué personne.

L'écriture est très élégante, et très féminine.

Cher Jack,

Déjà octobre. Incroyable, non ? J'ai accroché une guirlande orange et des chauves-souris en papier au-dessus de mon lit. Tu les verras la prochaine fois que tu viendras – ça met vraiment une ambiance sinistre à souhait. Les infirmières m'ont dit qu'on allait sculpter une citrouille et que je pourrais la mettre sur le rebord de ma fenêtre. J'ai décidé de lui coller une moustache à la Fu Manchu et de l'appeler M. Miyagi. À moins que je la transforme en Hello Kitty. Lequel des deux ferait le plus peur aux piétons, d'après toi ?

Je vais super bien ! Le docteur Fenwall a même dit que je devrais pouvoir sortir une journée entière après mon prochain traitement. On pourrait aller quelque part. Tu choisiras l'endroit, cette fois. Et ne discute pas ! Je t'ai traîné à la fête foraine la dernière fois alors que tu détestes ça. Je ne râlerai pas ! Promis juré ! Bon, je chouinerais peut-être un peu. Mais seulement quand je commencerai à avoir mal aux pieds, ou parce que j'aurais vu un truc trop mignon à acheter... ;-)

Elle a l'air super malade. Mais gaie et douce, aussi. Je ne peux m'empêcher de l'aimer alors que je ne la connais pas. Jack à une fête foraine ? ! J'imagine d'ici les regards qu'il a dû balancer au vendeur de barbe à papa ou au mec du stand de lancer de couteaux. Et Jack Hunter sur la grande roue ? Je pouffe de rire. Il a dû s'ennuyer ferme. Il est assez relou pour ça. Pourtant, Sophia semble vraiment l'apprécier. J'imagine qu'elle doit avoir ses raisons.

Je sais que tu t'es senti déprimé ces derniers temps et que tu as travaillé très dur pour moi, mais ne t'en fais pas. Le docteur Fenwell a parlé avec les gens du service financier, et il existerait une

allocation pour les gens comme moi. Tu peux donc arrêter de bosser pendant quelque temps. Je vais la demander. Je suis convaincue que je l'obtiendrai. Comme ça, tu pourras te reposer et t'amuser au lieu de passer ton temps à t'inquiéter.

Je me mordille la lèvre. Ce serait pour ça que... ? Est-ce que Jack fait l'escort pour payer les factures d'hôpital de Sophia ? Ses parents ne peuvent pas les lui financer ? Peut-être qu'elle n'en a plus ?

Quoi qu'il en soit, je suis contente d'entendre parler de cette fille. Isis, c'est ça ? Je sais, je sais, tu la détestes et tu ne comprends pas pourquoi j'aime tellement avoir de ses nouvelles, mais c'est le cas !

Mon cœur s'emballe. Elle parle de moi !

Parce que, sincèrement, Jack : quand est-ce que quelqu'un t'a touché comme ça pour la dernière fois ? Tu ne parles jamais de tes camarades de classe, d'habitude. Isis a vraiment dû t'impressionner. Elle a l'air si drôle. Je suis tellement, mais tellement contente que tu aies enfin rencontré ton alter ego. Oui, tu as bien lu. Ton alter ego ! Elle te botte le derrière, et tu as plutôt intérêt à accélérer le mouvement si tu veux l'emporter !

C'est pour ça que je suis si heureuse pour toi. Tu as trouvé quelqu'un contre qui te battre, et je sais à quel point tu aimes ça. Ce qui est très bizarre et pervers. Mais tu te plaignais que les élèves de ton lycée étaient tous ennuyeux et crétins. J'ai prié chaque jour pour que tu rencontres enfin quelqu'un qui te fasse te sentir à nouveau vivant, et que tu estimeras assez intéressant pour en faire ton ami. Eh bien, c'est fait ! Isis est arrivée ! Tu me remercieras plus tard. Et tu me la présenteras, dis ? Parce que ça me ferait super plaisir de la connaître.

Bon, je ferais mieux de terminer cette lettre. Naomi vient de passer une tête dans ma chambre et elle m'a surprise en train de t'écrire à 4 heures du mat (hé, hé, hé !).

*Je pense à toi tout le temps.
Je t'embrasse,*

Sophia

Je referme la lettre en grimaçant. J'ai l'impression d'avoir commis un sacrilège en la lisant. Et je dois absolument redescendre et dégager de là. Le seul fait de tenir cette chose me colle une douleur au ventre.

Je sors mon téléphone. Si je prenais une photo, Avery pourrait parcourir la lettre sans que j'aie besoin de la voler. C'est la solution parfaite. Il faudrait juste la poser sur quelque chose de plat...

Je pivote sur moi-même, et percute un torse dur comme le marbre.

Des yeux bleu glacier m'envoient des éclairs, et le visage auquel ils appartiennent paraît sombre et en colère.

Je pousse un petit cri et esquisse un geste de défense.

— S'il te plaît, fais en sorte que mon cadavre soit identifiable !

Chapitre 10

Trois ans, dix-sept semaines, quatre jours

Je ne vais pas sortir vivante de cette maison. J'ai d'excellentes raisons de le penser, vu la taille du couteau de boucher que Jack tient dans la main depuis un bon quart d'heure. Jack m'a entraînée dans la cuisine et obligée à m'asseoir.

Il n'a pas pipé mot depuis qu'il m'a surprise dans sa chambre. Il m'a aussitôt arraché la lettre des mains, chopé le poignet, et traînée au rez-de-chaussée en m'indiquant de ne pas bouger et de ne pas parler. Et vu que je me sens pour le moins morveuse, je me tiens tranquille. Je le regarde qui s'active dans la cuisine avec des gestes précis et froids.

Il tranche des champignons et des asperges comme un expert. Il a déjà détaillé du bœuf, qu'il a fait revenir dans une sauce soja sucrée au parfum délicieux. Il jette les légumes dans la poêle et commence à couper des pousses de soja et un piment rouge. Je profite de ce que Jack a le dos tourné pour saisir un morceau de piment, croquer dedans, et le reposer en grimaçant. Jack attrape distraitement le même morceau sans se rendre compte que j'ai déjà mordu dedans, et se met à le mâcher pensivement.

— Bah, trop dégueu ! Tes germes et mes germes vont fraterniser et donner vie à des bébés germes, maintenant !

Il me dévisage. Je soupèse le pour et le contre d'une mort prématurée, et referme aussitôt la bouche.

— Tu veux du riz au jasmin ou du riz blanc, Jack ?

La voix de Mme Hunter soulage un peu la tension qui règne dans la cuisine. Elle arrive avec un sac de riz sous chaque bras, et sourit à ma vue.

— Isis ! Tu restes dîner ?

Je jette un coup d'œil à Jack, qui m'ignore froidement et s'empare du sac de riz au jasmin.

— Euh... OK ? Enfin, si vous me promettez que personne ne me traînera ensuite à l'arrière de la maison pour m'exécuter...

Mme Hunter éclate de rire et s'installe à côté de moi. Jack met le riz dans l'autocuiseur.

— Comment va Sophia ? demande-t-elle à son fils.

— Bien, répond-il laconiquement. Ils ont décoré sa chambre pour Halloween.

— Tu devrais refaire cette tarte à la citrouille que tu avais préparée l'année dernière et qu'elle avait tant aimée.

Les mains de Jack se figent un instant. Une odeur de viande brûlée commence à s'élever.

— Elle ne peut pas manger.

— Oh, non... Elle est à nouveau mal en point ? lance Mme Hunter avant de soupirer. Je suis désolée, mon chéri.

— C'est bon. Elle ira mieux bientôt, affirme Jack avec conviction.

À ces mots, Mme Hunter se tourne vers moi.

— Jack et Sophia étaient amis quand ils étaient petits. Sophia est adorable, mais malheureusement, elle est clouée sur un lit à l'hôpital. Un trouble neurologique dégénératif... C'est trop triste.

— Elle va bien, insiste Jack froidement. Et pas la peine de lui expliquer, elle est déjà au courant.

Mme Hunter me dévisage avec un air surpris.

— Vraiment, Isis ? Jack est tellement secret à ce sujet qu'il a attendu plusieurs années avant de m'en parler. Je suis étonnée qu'il se soit confié à toi.

— Je ne lui ai rien confié du tout. Elle a juste fourré son nez dans des affaires qui ne la regardaient pas.

La honte m'envahit. Je deviens écarlate. Mais je ne me laisse pas abattre pour autant.

— Excuse-moi d'être à l'affût de tes faiblesses, mais je te rappelle que tu t'es permis de placarder les miennes dans tout le lycée.

— Avoir été grosse n'est pas ta faiblesse, rétorque-t-il d'un ton cassant, tu le sais aussi bien que moi. Tu l'as prouvé avec la tenue affligeante que tu as portée le lendemain. Et je n'ai pas demandé à Evans de faire ça. Il a dépassé les bornes. Je n'aurais jamais pensé qu'il ferait un truc pareil – ni que tu oserais venir fouiner chez moi pour essayer de trouver un nouveau moyen de faire pression sur moi.

— Tu étais ronde, Isis ? fait Mme Hunter d'une voix timide. Je suis sûre que ça t'allait très bien.

L'ingénuité de son ton ne me fait oublier la colère que quelques instants.

— Excuse-moi de riposter quand tu m'y obliges, espèce de crétin !

Mme Hunter nous regarde rugir, tournant la tête d'un côté puis de l'autre comme si elle suivait un match de ping-pong. Avec des épées à la place des raquettes. Et une météorite en flammes en guise de balle. Nos cris attirent d'ailleurs Dark Vador, qui revient dans la cuisine en aboyant.

— Je ne t'ai jamais forcée à rien. C'est Evans, le responsable ! répète Jack.

— C'est *notre* guerre. Assume la responsabilité de tes actes, putain !

— Et ça te donnerait le droit de venir chez moi, déclare Jack d'une voix de plus en plus aiguë, de fouiller dans mes affaires et de lire mon courrier ? Tu cherches un moyen de m'atteindre et de me faire du mal. Et je ne sais pas où tu t'arrêteras. Je suis convaincu que tu serais

capable d'aller voir Sophia et de lui faire du mal, à elle aussi, juste pour m'attaquer moi.

Je tressaille.

— Je ne ferais jamais...

— Oh si ! Tu es impitoyable, hystérique et butée. J'avais tort. Tu me détestes vraiment. Tu me détestes tellement que tu as lancé ces hostilités à la con.

— C'est toi qui as commencé !

— Tu m'as haï à la seconde où tu m'as vu, sûrement parce que je te rappelle quelqu'un qui t'a fait du mal. J'en mettrais ma main à couper.

— Jack ! fait Mme Hunter, l'air choqué. C'est affreux de dire une chose pareille !

— Est-ce qu'il s'est moqué de ton poids ? m'interroge Jack d'un ton implacable.

Je me fige, mais il insiste.

— Est-ce que Will t'a dit que tu étais grosse ?

— La ferme !

La nausée me serre l'estomac.

— Non..., murmure Jack comme s'il se parlait à lui-même. Il a dû faire pire. Est-ce qu'il t'a traitée d'idiote ? De prude ? De moche ?

Moche.

— Je t'ai demandé de la fermer !

— Jack, je ne pense pas que...

Mme Hunter est interrompue par son fils, qui retire brusquement la poêle du feu et se tourne vers moi avec un regard glacial et cassant. Mais la glace fond soudain pour céder la place à de la tristesse, bien que discrète.

— Est-ce qu'il t'a frappée ?

— Jack, ce n'est pas..., insiste Mme Hunter.

Je me lève si vite que le tabouret en tombe par terre.

— Je vais te tuer..., je menace entre mes dents serrées.

— Est-ce que c'est pour ça que tu me détestes ? Parce que tu crois que je suis comme lui ?

— La ferme !

La voix de Jack devient encore plus douce.

— Est-ce qu'il t'a forcée ?

Les propos de Sans-Nom me reviennent en tête.

Je t'aimerai peut-être, si tu te laisses faire...

— Jack ! lance Mme Hunter.

Les aboiements de Dark Vador se transforment en hurlements.

— Je te promets, si tu ne te tais pas tout de suite, je t'étrangle !

Je me mords la lèvre si fort pour me retenir de hurler qu'elle en saigne.

— Est-ce que c'est pour ça que tu hais tout le monde ? Parce qu'il t'a fait du mal ? Parce que tu lui faisais confiance et qu'il a tout cassé ?

— Jack Adam Hunter ! Tu vas te taire *immédiatement* !

Jack sourit d'un air goguenard.

— Voilà ce qui arrive quand on fait confiance à quelqu'un. Ça peut faire mal.

Je m'avance brusquement vers lui, mais pas assez vite parce que le claquement d'une gifle retentit déjà et que la tête de Jack pivote sur le côté alors que je n'ai rien fait. Un silence lourd de plusieurs tonnes tombe sur la cuisine. Dark Vador réprime un gémissement puis se fige. On n'entend plus que le sifflement de l'autocuiseur. Mme Hunter abaisse la main, le visage tordu de colère et de regret.

— Je t'interdis de t'adresser à Isis jusqu'à ce qu'elle soit partie, c'est bien compris ?

Jack est sous le choc et confus ; il a les yeux qui brillent. Mais il se ressaisit aussitôt et sort en trombe de la cuisine sans un mot ni un regard. Mme Hunter se tourne alors vers moi.

— Je suis désolée, Isis. Il est... ce n'est pas pour lui trouver des excuses, mais il ne se rend pas compte quand il dépasse les bornes avec quelqu'un.

— Ne vous inquiétez pas, ça va, je parviens à articuler.

— Chérie, dit Mme Hunter délicatement, non, ça ne va pas. Tu pleures.

Je touche mon visage qui est effectivement humide. Et glacé.

Me voyant chanceler, Mme Hunter se précipite vers moi pour me prendre dans ses bras. Je tremble de tous mes membres et me mets à sangloter très fort.

Mme Hunter me serre contre elle jusqu'à ce que je me calme, et me fait boire ensuite une tasse de thé à la menthe. Le breuvage doux et chaud me donne l'impression de pouvoir à nouveau respirer malgré la tristesse qui m'étouffe. Je la remercie. Elle ne parle pas de ce qui vient d'arriver et ne pose aucune question. Avery m'envoie des textos pour me demander où je suis et ce qu'il se passe, mais je suis incapable de lui répondre. Pas alors que ce mot atroce résonne encore dans ma tête.

Moche. Je tripote le truc sous ma manche, dessinant son contour sur mon bras. J'ai l'impression qu'il me fait mal, qu'il me brûle comme à l'époque.

Moche, moche, *moche.*

Jack ne redescend pas.

Je pars en prétextant que ma mère a besoin de moi après avoir remercié Mme Hunter. Avery attend toujours dans la voiture, où elle est en train d'écrire un texto. Elle me balance un coup d'œil énervé sitôt qu'elle m'aperçoit.

— Pourquoi t'as pas répondu à mes messages ? Et pourquoi t'as mis si longtemps à revenir ? Tu l'as trouvée ?

— Jack m'a prise en flagrant délit.

— *Quoi ? !* grogne Avery. Mais... mais je ne l'ai pas vu garer sa voiture !

Je balance mon pouce derrière moi. Avery se tourne et écarquille les yeux sitôt qu'elle aperçoit la berline noire à environ un pâté de maisons plus bas.

— Il a dû apercevoir ma caisse, dis-je.

Avery paraît perplexe. Elle secoue la tête.

— Qu'est-ce qui s'est passé, après ça ? Tu n'as pas l'air bien.

— Je n'ai pas envie d'en parler, fais-je à voix basse tout en démarrant le moteur.

Avery doit avoir remarqué mes yeux rouges, mon nez qui coule, ou la lenteur de mes gestes parce qu'elle ne me demande pas de retourner chercher la lettre. Les filles populaires sans pitié ont peut-être un cœur, finalement... J'emprunte l'autoroute pour la ramener chez elle.

— J'ai lu la dernière lettre, j'annonce mollement.

Les pupilles d'Avery se mettent à briller.

— Est-ce que par hasard... Est-ce que Sophia parle d'une éventuelle opération ?

— Non.

Avery expire un souffle inquiet.

— Une opération de neurochirurgie, c'est ça ? je demande.

— Ouais. Elle n'avait eu aucun symptôme jusqu'à cette fameuse nuit, au collège, fait Avery avant de fermer très fort les paupières. Bref. Oublie ça.

— Qu'est-ce qu'il a fait, Avery ? Pour l'amour du Ciel, qu'est-ce que Jack a bien pu faire pour que Wren et toi ayez peur de lui à ce point ? Ce n'est qu'un adolescent.

Avery tourne sa tête vers moi. Son expression est à la fois dure et mystérieuse.

— Non, Jack n'est pas un simple adolescent. Il en a peut-être l'apparence, mais il est plus vieux à l'intérieur. Tu l'as senti, toi aussi, non ? Tu ne peux quand même pas être bête à ce point ?

— Senti quoi ?

— Qu'il est différent.

Elle regarde dehors par la fenêtre. Je quitte l'autoroute. Les arbres défilent, leur vert se reflétant dans les iris d'Avery tandis qu'elle poursuit.

— Il n'est pas comme nous. Et il ne le sera jamais.

Bien sûr qu'il n'est pas comme nous ; il ressemble à un mannequin d'une pub American Eagle. Et il n'éprouve rien – du moins rien pour tous ceux dont le prénom ne commence pas par *Soph* et ne termine pas par *ia*. Évidemment qu'il n'est pas comme nous.

De colère, Avery balance son téléphone dans son sac.

— Eh merde !

— Quoi ?

— Je n'arrive pas à joindre Kayla !

— Elle doit être en train d'étaler de l'argile sur son visage et de poser des rondelles de concombre sur ses yeux ou je ne sais quel autre truc que les jolies filles font quand elles se pomponnent. Elle a un rencard demain soir.

— Quoi ? Avec qui ? Il vaudrait mieux que ce soit avec Wren.

— Wren ? Pourquoi Wren ?

Avery essaie de changer de sujet.

— Pour... pour rien. Mais c'est bien avec lui, n'est-ce pas ?

— Non, avec Jack.

— Putain ! Je le lui ai pourtant dit : d'abord Wren et seulement après, elle pourra perdre tout le temps qu'elle voudra avec Jack.

— De quoi tu parles ?

Avery me jette un regard de côté.

— Tu as vu comme ils s'entendaient bien, tous les deux, au bowling ? Même Jack l'a remarqué. À l'extérieur du lycée, où elle n'est pas populaire et lui un loser, ça se passe hyper bien entre eux. Ça fait des lustres que Wren craque pour elle.

Je comprends soudain quelque chose.

— Tu utilises Kayla ! je lance d'une voix rageuse. Oh, putain ! Tu te sers d'elle pour avoir ton financement pour le voyage en France du club de français ou je ne sais quoi ! Tu *manipules* ton amie !

— Je ne fais pas ça que pour moi.

Avery n'ose pas me regarder.

— Kayla ira en France. Et Sophia aussi. C'est ma dernière chance, OK ? Ma dernière occasion de... de me rattraper. L'opération n'aura peut-être pas lieu maintenant, mais elle se fera bientôt. Jack me l'a dit. Et Sophia pourrait ne pas s'en sortir. Si ça trouve, je ne la reverrai plus.

— Ça n'excuse pas le fait que tu obliges Kayla à flirter avec un type qu'elle n'aime pas pour obtenir ce que tu veux...

— Est-ce qu'il te l'a dit ? m'interrompt Avery. Est-ce que Jack t'a dit combien de temps il reste à Sophia, en admettant qu'elle survive à l'opération ?

J'avale ma salive avec difficulté. Pour une fois, ma célèbre grande bouche reste coite. C'est la panne sèche.

Avery regarde la forêt qui défile par la fenêtre.

— Quand on était petites, on faisait comme si on vivait en France, Sophia et moi. On était des princesses françaises. Elle avait un livre – je suis sûre qu'elle l'a toujours, d'ailleurs – qu'on avait confectionné ensemble. Elle l'a peut-être brûlé... Un album de tout ce qu'on ferait le jour où on serait grandes. Aller en France par exemple. Elle venait même de commencer à apprendre la langue quand...

Avery s'interrompt tandis que je me gare, avant de poursuivre d'une voix tremblante.

— Financer ce voyage est la seule possibilité que j'ai pour l'emmener en France avant qu'il soit trop tard.

— Avery, est-ce que tu pourrais s'il te plaît, *s'il te plaît !*, m'expliquer ce qu'il s'est passé entre toi, Sophia, Jack et Wren ?

Avery me jette un petit coup d'œil comme pour évaluer si je vaudrais la peine qu'on me dise la vérité.

— Tu es comme lui, tu sais.

— Pardon ?

— Tu es comme Jack. Vous êtes à part, tous les deux. Les gens le sentent. C'est sûrement pour ça que vous êtes en conflit, d'ailleurs. Vous vous ressemblez beaucoup. Deux aimants qui se repoussent.

— Avery... Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je craquais encore sur Jack, à cette époque. J'étais comme Kayla. Complètement obsédée par lui. Sophia et Jack étaient... C'était évident pour tout le monde qu'ils s'aimaient, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Et je ne le supportais pas. Alors, j'ai arrangé le coup. J'ai soudoyé un des gros bras qui bossaient pour ma mère à l'entrepôt portuaire. Des espèces de débiles profonds qui passaient leur temps à faire la fête et à se bourrer la gueule. Je leur ai filé de l'argent. L'argent a un pouvoir magique. Voilà. Tu sais tout. Je n'étais qu'une gamine idiote, à l'époque, mais j'en paie le prix chaque jour.

Je me fige. Avery me sourit, son expression est pétrie de dégoût d'elle-même et de noirceur.

— Je te l'avais dit, Psycho. Je ne suis pas quelqu'un de bien, et je ne le serai jamais.

L'estomac me brûle. Avery descend de voiture et s'éloigne à grands pas. Loin de moi, loin de la vérité.

De retour chez moi, je vais aussitôt me préparer un truc facile à manger – un sandwich au jambon – et en apporte un à maman, qui lit dans le salon. Elle s'illumine à ma vue et se lève pour venir me prendre dans ses bras.

— Tu as l'air toute triste, ma chérie. Tout va bien ?

Je m'oblige à sourire, mais j'ai du mal. La douleur est trop intense.

— Oui, oui, tout va bien.

— Un nouveau lycée, plein de nouveaux devoirs, des nouveaux amis. Et ta vieille mère pour couronner le tout ! C'était mille fois moins stressant, chez ta tante. Tu dois être épuisée.

Je secoue la tête très fort.

— Je suis contente d'être là. Sincèrement. Ça me fait plaisir de pouvoir t'aider.

Elle m'embrasse avant de murmurer contre mes cheveux.

— J'ai de la chance de t'avoir.

Alors que je quitte la pièce pour monter dans ma chambre, elle m'interpelle.

— J'ai recroisé cette fille, aujourd'hui. Tu sais, celle qui a les cheveux roux. Je me suis rappelé où je l'avais vue – on va à la même clinique. Je me suis retrouvée derrière elle dans la file d'attente, à la réception. Elle prend les mêmes médicaments que moi... Tu sais pour... la dépression.

Elle l'a dit doucement, avec délicatesse. Mais c'est tellement mieux que quand elle faisait comme si tout allait bien et qu'elle n'avait pas besoin de traitement.

— Elle est si jeune pour prendre ce genre de médicaments. Quelle tragédie...

— Je monte boucler mes dossiers d'inscription.

— Très bien, ma chérie. Bonne chance ! Tu vas assurer !

Je fuis à l'étage et ferme la porte à clé derrière moi. La meuf la plus populaire du lycée prend des antidépresseurs au lieu d'ecstas, de coke, et autre drogue de fêtards. La fille la plus populaire du lycée est à l'origine d'un enchaînement d'événements vieux de plusieurs années dont l'écho résonne encore aujourd'hui.

Je me rapproche de la vérité – et de ma victoire définitive sur Jack.

Mais ai-je toujours envie de la connaître ? Et ai-je encore envie de faire la guerre ? Jack m'a battue à plates coutures, tout à l'heure. Il a balancé en plein jour mon secret le plus intime, et il l'a attaqué au burin. J'étais venue dans l'Ohio pour fuir, pour pouvoir tourner la page, et voilà mon histoire étalée au grand jour. Il est au courant. Et il pourrait très bien utiliser contre moi ce qu'il sait à n'importe quel moment. Comment ai-je pu le trouver craquant ? Je n'éprouve rien pour lui hormis une douleur glacée. De la douleur et de la colère. J'aurais dû me douter qu'il riposterait violemment. J'ai touché aux lettres de Sophia. Avery m'avait prévenue. Elle m'avait dit qu'il devenait chatouilleux quand les gens fourraient leur nez dans son passé. Mais je

ne l'ai pas écoutée. J'aurais dû lui dire d'aller chercher la lettre elle-même, au lieu de m'en mêler.

Voilà ce qui arrive quand on fait confiance.

Je n'aurais jamais dû faire confiance à Sans-Nom.

J'ai été idiot de parler à Jack de mes sentiments, l'autre soir à la fête.

Je serre Mlle Cupcake contre moi et me roule en boule sur le lit.

Moche.

Moche, moche.

Tu pensais vraiment que c'était de l'amour ?

Des cheveux foncés. Des yeux sombres. Une odeur de cigarette. Un sourire en coin qui me faisait trembler de la tête aux pieds et m'embrouillait les idées, soudain changé en un rictus sinistre et mauvais.

Je ne tombe pas amoureux de grosses moches. Personne ne tombe amoureux de ce genre de meufs.

Moche.

Les pupilles noires perçantes de Mlle Cupcake me fixent sans aucune pitié.

Je t'aimerai peut-être, si tu te laisses faire...

Chapitre 11

Je regarde Isis s'éloigner dans l'allée. Ses frêles épaules sont voûtées. Elle renifle pour chasser ses larmes et a les poings serrés le long du corps.

Elle a osé venir chez moi en mon absence. Elle cherche des informations sur Sophia pour m'atteindre. Cette fille est une nuisance. Et je ne devrais rien éprouver pour quelqu'un qui cherche à me nuire. Spécialement pas la petite flamme de compassion qui chatouille l'arrière de mon esprit – l'envie pressante de lui prouver qu'elle a tort, que je ne suis pas comme l'espèce de pourriture qui lui a fait du mal. Le besoin d'arracher les couilles de ce salopard et de l'étouffer avec.

Le besoin de la protéger.

Je me détourne de la fenêtre en riant. Avery est assise dans la voiture d'Isis. C'est typique d'elle, de charger les autres de son sale boulot, mais Isis a accepté de le faire. Elle est responsable à cinquante pour cent.

Cette fille est un mystère. La plupart des gens sont des livres ouverts pour moi. Des poils d'animaux sur leur veste ? Amoureux des animaux domestiques ; trop compatissants. Des dents jaunes ? Café, cigarettes, ou une mauvaise hygiène ; tous les signes d'une addiction autodestructrice. Les gens sont simples. Ils ne prennent généralement pas la peine de se cacher comme elle le fait. Ils mettent du parfum, du maquillage, des vêtements de marque, mais ce ne sont que des

boucliers superficiels à travers lesquels je les perce facilement à jour. Il ne me faut que quelques minutes pour y parvenir. Quelques heures s'ils sont particulièrement complexes. Les habitants de Northplains dans l'Ohio ne sont pas compliqués ni fourbes. Ces gens passent le plus clair de leur temps dans des centres commerciaux ou à boire de la bière, à parler les uns sur les autres ou à jouer au foot.

Jusqu'à ce qu'Isis débarque. La nouvelle. Un mystère complet... La plupart des nouveaux élèves s'intègrent rapidement ; pas elle. Elle s'est aussitôt démarquée en ne se faisant aucune amie en dehors de Kayla. Elle ne s'est liée à aucune bande et traite tout le monde avec le même humour rentre-dedans et jovial. Et elle n'a pas peur d'être seule.

Elle n'a jamais baissé la garde, jamais cessé de sourire ni de charrier tout le monde. Mais ce n'est que du théâtre, une armure forgée par des années de souffrance. Je le sais, à présent. Elle n'a néanmoins jamais affiché la moindre hésitation. Elle a maintenu sa garde en place, y compris quand je l'ai embrassée, quand la photo de celle qu'elle était avant a circulé, et que les rumeurs sur son compte sont devenues vraiment méchantes. Elle a tenu bon. Elle a encaissé les coups, et m'a rendu les miens avec plus de rage que jamais.

Il n'y a eu qu'une exception, à la fête. Peut-être sous l'effet de l'alcool, ou de la nuit. Ou alors, elle a simplement senti que c'était le moment. Mais c'est la seule et unique fois où elle a laissé entrevoir qui elle était vraiment derrière son personnage de nouvelle désinvolte avec un gros penchant pour les farces débiles. En fait, Isis a un cœur tendre et naïf par rapport à la cruauté de ce monde. Vu l'épaisseur de son bouclier, je pensais trouver du vide de l'autre côté, un cœur froid. Mais lorsqu'elle m'a remercié pour l'avoir embrassée, quand elle a confessé qu'elle avait renoncé à être embrassée un jour, je n'ai pas pu lever les yeux. Mon regard risquait de peser un peu trop fort sur ce moment fragile où elle n'attendait rien, totalement différente de la fille en apparence sûre d'elle qui arpente les couloirs en déversant ses

sarcasmes. Une fille qui s'estime si peu qu'elle est convaincue de ne pas mériter d'être embrassée.

Will Cavanaugh l'a détruite.

Elle était sans doute naïve et confiante, avant de le rencontrer. Mais il a débarqué, il lui a arraché ses pétales l'un après l'autre, et l'a contrainte à s'entourer d'épines pour survivre.

Sauf qu'il en a raté un. Et depuis, Isis le protège comme une lionne.

J'ai entrevu ce trésor qu'elle fait mine d'ignorer, durant quelques secondes. Et aujourd'hui, je l'ai menacé.

Une part de moi se sent coupable, mais une autre est fière. J'ai défendu Sophia, qui n'a plus personne en dehors de moi dans ce monde. Je suis son seul et unique rempart contre ce mal qui a si profondément marqué Isis. Sophia aurait pu devenir comme elle – en colère, amère, et triste – si je n'étais pas intervenu, cette fameuse nuit caniculaire d'août.

Isis justifie ce que j'ai fait. Elle est l'incarnation de la douleur qui transforme les filles en âmes torturées. La voir chaque jour me prouve que j'ai fait ce qu'il fallait. Sa présence fait taire les voix du doute qui me taraudent par moments. Le regard fuyant de Wren et celui, effrayé, d'Avery sont moins douloureux quand Isis est dans les parages. Je sais que ce que j'ai fait était une bonne chose, et cette conviction grandit en sa présence.

J'ignore comment Isis aurait tourné si j'avais été là pour elle. Si moi, ou quelqu'un d'autre l'avait protégée. Sourirait-elle plus ? Pas ce sourire en coin qu'elle affiche quand elle est contente d'elle, mais un sourire sincère, heureux ? Elle serait toujours aussi folle, mais elle ferait ses sales blagues pour s'amuser, pas pour fuir ses démons. Pas parce qu'elles sont le seul moyen de la distraire de la douleur.

Son expression au moment où je lui ai demandé ce que Will avait fait me tue de regret. J'ai bien essayé de me taire à ce moment-là, mais ça a été plus fort que moi. La colère l'a emporté. À présent qu'elle a

disparu, je me sens glacé et vide, comme le connard qu'Isis pense que je suis.

— Jack ? fait la voix de ma mère à travers la porte. Je peux entrer ?

— Ouais.

Elle ouvre avec précaution et s'avance doucement. De la peinture bleue macule sa joue, et ses cheveux sont remontés en un chignon lâche.

— J'ai..., commence-t-elle avant d'inspirer profondément.

Faire preuve d'autorité n'a jamais été un de ses talents. Grand-père s'en est toujours chargé. Mais quand quelque chose travaille maman, elle ne peut pas le garder pour elle. Isis lui ressemble beaucoup plus que moi, de ce point de vue.

— J'ai trouvé cette fille vraiment charmante. Sincèrement. Et ce que tu lui as dit, injuste et cruel.

— Je sais.

— Alors pourquoi tu as fait ça ?

— Parce que j'ai paniqué. Elle et moi... maman, nous avons une relation...

— Vous ne sortez pas ensemble, si ?

— Non ! Non... Je dois m'occuper de Sophia.

— Je sais, mais Jack, elle ne..., fait ma mère en s'avançant vers moi. J'adore Sophia, vraiment. Et je sais à quel point elle t'aime. Mais je crois que, quelque part, son amour pour toi t'empêche d'avancer...

— J'irai m'excuser auprès d'Isis.

Maman se tait à ces mots, et me sourit.

— Merci, mon chéri.

Elle s'approche et me tapote l'épaule.

— Ça me chagrinerait de te voir perdre une amie potentielle. Tu en as si peu.

— C'est parce que personne n'en valait la peine, je déclare avant de jeter un dernier coup d'œil par la fenêtre. *Jusqu'à maintenant.*

Chapitre 12

Trois ans, dix-sept semaines, cinq jours

J'ai dormi une journée entière.

Je suis une personne complètement différente, à mon réveil.

Je me sens exténuée, tant j'ai pleuré. J'ai l'impression d'être une coquille vide.

Non. Ce que j'ai enduré n'est rien, comparé à ce qu'ont enduré maman et des milliers de filles à travers le monde. Ce n'était pas si horrible, vu ce que d'autres peuvent subir.

Ça n'a duré que deux petites secondes.

Pas des mois. Pas des années. Ce n'était pas un membre de ma famille ni quelqu'un que je continue de côtoyer. Ça n'a pas été douloureux. Je n'ai même pas saigné.

Ce n'était pas grand-chose, comparé aux autres.

Je devrais vraiment arrêter de chialer.

Léo buvait trop. Il avait même menacé de tuer maman devant moi, une fois ou deux. Soi-disant pour plaisanter. Mais j'ai toujours su qu'il ne rigolait pas. Je me souviens qu'ils se disputaient souvent. Ma mère finissait avec la voix enrouée, et Léo dans un bar. Il était affreux, mais il adoptait toujours cette espèce d'attitude faussement sympa, quand j'étais là. Je n'ose même pas imaginer comment il devait se comporter en mon absence. Surtout vers la fin de leur relation.

Maman essaie de prendre sur elle malgré tout ça. Et c'est ce que je vais faire, moi aussi.

Je m'habille lentement et avec soin. Ce restaurant est branché, mais pas trop non plus. J'opte pour une chemise et un jean. Ma main hésite quelques secondes au-dessus de la boîte Chanel. Celle du magnifique haut rose qui ne me va pas du tout. Je pourrais toujours le porter sous une veste. Maman ne le remarquerait pas, comme ça. Personne ne verrait à quel point il me va mal. Et il servirait, au moins. En plus, ce corsage a dû coûter très cher. Ce serait dommage de le laisser dormir dans un coin.

Pour une fois, juste une fois, j'aimerais être jolie. Pas sexy, pas fabuleuse, pas bruyante, ni lourde ou agaçante. Juste jolie. Douce et gentille, comme Kayla et comme beaucoup d'autres filles qui sont bien plus féminines que moi.

Je l'enfile. La mousseline de soie retombe doucement sur ma peau. Je mets ma veste. Je n'aurai qu'à la garder toute la soirée. Je jette un coup d'œil à mon maquillage dans le miroir. J'ai l'air pâle et exténuée. Un peu de gloss et d'eye-liner ne camoufleront jamais cette mine pitoyable. C'est à peine si j'arrive à croiser le regard de mon reflet dans le miroir. Tout est encore trop frais. À vif.

Mais Kayla a le rendez-vous de sa vie, et maman attend de moi que je souris et que je prétende que tout va bien. Et je veux qu'elle puisse compter sur moi. Je vais donc jouer le jeu : Isis, celle qui va toujours bien, ce roc solide et stable au milieu de la confusion qu'est la guérison de ma mère.

Elle lève le nez de son journal.

— Tu sors ?

— Ouais. On va au centre commercial avec des amis.

Je suis certaine qu'elle tomberait à la renverse si je lui racontais que je paie un escort pour qu'il sorte avec une amie et que je pars surveiller de loin leur rencard pour m'assurer que mon argent est bien dépensé.

— Amuse-toi bien ! Et fais attention en voiture.

— Il y a des restes dans le frigo. Appelle, si tu as besoin de quoi que ce soit. Mon portable sera allumé.

— Allez, ouste ! Du balai ! fait-elle en me chassant de la main.

— Tu es sûre que ça va aller ?

— Mais oui, promis ! Et puis c'est moi la mère, d'abord. Alors va t'amuser, s'il te plaît.

— Je t'aime.

— Je t'aime encore plus.

Je pourrais le lui dire. Là, devant son sourire lumineux, je pourrais lui confier ce qu'il s'est passé. Sauf que maman serait dévastée. Elle me dorloterait et elle essaierait d'être forte pour moi alors qu'elle n'a pas besoin de ça. Déjà qu'elle arrive à peine à s'occuper d'elle, alors de moi... Elle est cassée. C'est mieux qu'elle ne sache rien.

J'ai gardé ça pour moi jusqu'à maintenant.

Je pourrai le faire encore très longtemps.

Parce que je suis solide. Parce que je suis Isis Blake, et qu'Isis Blake n'est peut-être pas jolie, douce ou bien élevée, mais elle est tenace. Genre carrément forte.

Le soleil couchant effleure à peine l'horizon au moment où je me gare devant la *Fougère Rouge*. Le ciel bleu qui s'assombrit est marbré de nuages couleur pêche clair. Un peu comme si quelqu'un avait déversé des litres d'essence avant de gratter une allumette pour y mettre le feu.

Le restaurant paraît propre et calme, avec ses tables bien cirées, ses chaises confortables, ses palmiers en pot, et ses fleurs tropicales disposées un peu partout. L'hôtesse me sourit. Je tends le cou pour jeter un coup d'œil dans la salle. Jack est déjà là, à pianoter sur son téléphone. Je le désigne du doigt. La fille me fait signe d'y aller. Il porte une chemise noire et un jean et a soigneusement lissé ses cheveux sur le côté. Il paraît s'ennuyer, vautré sur sa chaise à regarder autour de lui avec un air blasé. Mais sa présence suffit à transformer cet endroit en décor de séance photo pour Prada. Pour ce qui me concerne, sa seule

vision me donne la nausée – je ne risque pas d’oublier la façon dont il m’est rentré dedans. Mais je suis là pour Kayla. Ce dîner est tout ce dont elle a toujours rêvé. C’est mille fois mieux que des excuses, pour elle. Donc, techniquement, mon objectif est atteint.

Cela signifie-t-il que c’est la fin de la guerre ? A-t-il gagné ?

Je m’assois en face de lui.

— Là, voilà..., fais-je en glissant une enveloppe vers lui. Deux cents, comme convenu.

Il lève la tête. Son regard glacial ne trahit aucune émotion. Impossible de savoir s’il regrette ce qu’il a dit hier. Il n’est qu’un iceberg exaspérant. Il tend la main et compte les billets avant de les fourrer dans sa poche avec un sourire satisfait.

— Si elle m’embrasse, ça sera vingt-cinq de plus. Si elle essaie de coucher avec moi, je la plante là.

— Kayla est timide et pure. Elle n’oserait même pas te mater quand tu as le dos tourné. Alors t’approcher... Ce qui, de mon point de vue, est juste de l’ordre du mauvais goût...

— Tu as l’air d’aller mieux.

Je glousse.

— Ah ouais ? Et qu’est-ce qui te fait croire ça ?

— Tu vas assez bien pour faire des blagues. Mais bon, les blagues sont des armures derrière lesquelles tu te caches, n’est-ce pas ? Un moyen de détourner l’attention, histoire de camoufler ce que tu éprouves réellement.

— Je serai là-bas, si tu me cherches.

Je désigne une table à moitié dissimulée par une cage à oiseaux.

— Je vais surveiller le moindre de tes gestes pour m’assurer que tout se passe bien.

— Techniquement, je travaille, déclare Jack. Donc ce n’est vraiment pas nécessaire. Je suis toujours très carré en ce qui concerne le boulot.

— Je n’en doute pas une seconde...

Je me lève et vais rejoindre ma table avant de commander un soda. Kayla arrive dix minutes plus tard. Elle est sublime. Ses cheveux parfaitement coiffés brillent sous la lumière et retombent en une pluie de boucles sur ses épaules. Elle porte une robe vert clair sans bretelles qui flatte sa peau hâlée, et des talons noirs qui mettent en valeur ses longues jambes. Ses yeux sont soulignés d'un *smoky* magnifique, et ses lèvres de gloss rose perle. Un véritable chef-d'œuvre. Le genre de fille qui tournerait tellement la tête à un poète qu'il lui consacrerait son œuvre. Même Jack – Jack, le roi du visage de marbre et du cœur de pierre – semble sidéré.

Pas étonnant que Wren craque sur elle ! C'est une vraie déesse. En plus, Wren est un mec bien. Il voit qu'elle est super intelligente. Bon, pas de manière académique, disons. Si on considère le rouge à lèvres, par exemple, elle est capable d'identifier une marque rien qu'à son odeur. Elle peut toucher son coude avec sa langue, et préparer des brownies carrément dingues. Enfin, honnêtement, la seule chose qu'on a vraiment besoin de savoir faire quand on est canon à ce point, c'est respirer...

— Mademoiselle ?

Quelqu'un me tapote l'épaule. La serveuse me sourit avec un air gêné.

— Vous, euh... vous dérangez les clients.

Un vieux couple et une famille me fixent. Kayla et Jack se trouvent de l'autre côté de la salle, ils ne regardent pas dans ma direction. Tout va bien.

— Oups, excusez-moi, je murmure aussitôt. J'ai pensé à voix haute. Ça m'arrive souvent. Est-ce que vous pourriez m'apporter des nouilles ? Celles-là ? fais-je en montrant le menu. Merci. Et désolée. Puisque tout ce que je dis est passionnant, je ne suis pas vraiment désolée. Mais pardon quand même.

La serveuse se carapate. Je mate le vieux couple qui me dévisage toujours, et lui adresse un « du balai » avec le bras.

— Vous n'avez pas mieux à faire ? je siffle. Jouer au golf, manger des pruneaux, ou mourir, par exemple ?

La vieille femme paraît choquée.

— Bon d'accord. Peut-être pas mourir. En tout cas, vous devriez manger des pruneaux. Ça vous ferait du bien.

J'observe Kayla à travers le feuillage d'un palmier. Son profil est rayonnant. Jack et elle ont déjà commandé. Ils touillent leur boisson et papotent en attendant leurs plats. Kayla semble tout excitée et parle avec les mains, tandis que Jack la regarde avec une attention très différente de son habituel air blasé. Il sourit gentiment lorsqu'elle raconte quelque chose de drôle, et son expression reste bienveillante quand elle calme son débit ou se tait. Parfois, il l'interrompt malicieusement et elle rit. C'est comme si une autre âme s'était emparée de lui. C'est un vrai pro. Et dans son corps de métier, « être professionnel » signifie « rendre les femmes heureuses ». Ce dont il est visiblement capable tant qu'il y a de l'argent à se faire.

Sophia est-elle au courant ? Apparemment, ce qu'il gagne sert à payer les factures d'hôpital. Ce qui laisse penser que les parents de cette fille ne sont pas dans le coin. Et je sais que les aides de l'État pour les mineurs malades sont très faibles. Mais Jack est très fort dans son domaine. Il fait l'escort depuis longtemps. Si Sophia savait d'où l'argent vient, je suis sûre qu'elle le pousserait à mettre un terme à tout ça. Mais il ne peut pas arrêter. La maladie de son amie est grave, et elle semble empirer, d'après Avery. Jack veut qu'elle ait les meilleurs soins. Il l'aime vraiment beaucoup.

Il *l'aime* tout court.

Leurs plats arrivent, suivis du mien. J'avale mes nouilles tout en les observant. Kayla semble plus heureuse que jamais. Jack est à la fois patient, drôle et gentil. C'est du moins l'impression qu'il donne. Parce que ce n'est qu'une façade. Mais Kayla est si amoureuse qu'elle ne le voit pas.

C'est triste.

C'est peut-être pour ça que l'expression de Jack est un peu sombre, d'ailleurs.

Ou alors, il regrette que Sophia ne soit pas à la place de Kayla.

Une fois leurs plats terminés, ils commandent des desserts. Jack se lève pour aller aux toilettes et en profite pour me lancer un regard lourd de sous-entendus. Il souhaite que je le rejoigne. J'attends quelques secondes, puis le suis furtivement pour que Kayla ne me voie pas. J'ouvre la porte des toilettes des hommes en priant que personne ne me surprenne et je trouve Jack appuyé contre le lavabo, bras croisés. Toute trace de gentillesse a disparu. Il est redevenu le Prince de Glace.

— Je t'ai demandé de venir au cas où tu voudrais que je change quelque chose à ma façon de procéder.

— Non, c'est bon. Tu t'en sors très bien. C'est même assez troublant.

— Je t'avais dit de ne pas douter de mon professionnalisme.

— Mais je n'en ai jamais douté. C'est juste que tu n'as aucun respect pour personne.

— Si. Quand on me paie.

J'éclate de rire.

— Putain, tu es un sacré morceau !

— Et pas toi ? Je n'ai jamais rencontré de fille plus têtue, blasée et cynique de ma vie.

— C'est vrai que je suis assez spéciale.

Jack se moque, mais son expression s'adoucit un peu. Il paraît même gentil durant une seconde.

— Ça, on ne peut pas le nier.

Il se penche vers moi. Il exhale la menthe, la crème à raser et le lait de coco. Il passe un pouce sur mes lèvres qui en sont figées de sidération. Il plonge son regard dans le mien puis se pétrifie, se rendant soudain compte de ce qu'il est en train de faire.

— Qu'est-ce que..., fait-il en scrutant ses mains comme si elles ne lui appartenaient plus. Tu avais quelque chose sur la bouche. Oublie ça. C'était juste... Oublie.

Un miracle se produit alors : Jack Hunter, le Prince de Glace d'East Summit High, a les joues cramoisies.

— Est-ce que... est-ce que tu rougis ? je murmure.

— Non ! Tu ne sens pas comme il fait chaud ? Affreusement chaud, même ! lance-t-il d'un ton cassant. Bon, je retourne bosser. Tu peux rester regarder si ça te chante. Je m'en fous.

Il est en colère. Et pas genre colère froide. Il est carrément furieux d'avoir été dépassé par ses sentiments. Il pousse brutalement la porte et regagne sa table. J'attends quelques minutes avant de rejoindre la mienne. Jack est de nouveau tout sourires, lorsque je reviens dans la salle, mais son visage est encore coloré, et son rire plus sonore. Ce qui ne semble pas gêner Kayla. Ils mangent leur dessert, de la glace à l'amande. Kayla essaie de lui en faire avaler une cuillerée. Jack refuse en m'assénant un coup d'œil qui signifie « ça va te coûter plus cher si tu m'obliges à accepter ».

Je secoue la tête. Jack décline poliment.

En dehors de la petite crise aux toilettes (Jack Hunter qui tombe le masque. On aura tout vu !), tout se déroule super bien. Kayla n'a pas pleuré une seule fois. Jack paie l'addition et lui donne le bras en partant. Elle se blottit aussitôt contre lui. Elle a l'air de passer la meilleure soirée de sa vie. Je vais régler ma note et attends quelques secondes en les regardant par la fenêtre. Ils sont debout sur le trottoir, nimbés de l'éclat d'un réverbère. Kayla s'appuie contre Jack. Elle lève la tête vers lui et lui demande quelque chose. Il se fige, puis se penche pour l'embrasser. C'est lent et doux. Généralement, les gens me dégoûtent quand ils se bavent dessus et sortent leur langue. Mais Jack et Kayla sont trop beaux pour ça. On se croirait dans un film. C'est comme s'ils allaient s'éloigner dans le soleil couchant et vivre heureux pour toujours.

Cette vision me donnerait presque... envie ?

D'être amoureuse ? Comment serait-ce possible ? Et depuis quand est-ce que je m'intéresse à ce genre de chose, moi d'abord ? L'amour n'est qu'une fausse promesse, un truc qui n'arrive pas aux personnes comme moi. Et pourtant, je suis bel et bien jalouse. Pas de Jack, mais de Kayla. Parce que ses yeux brillent d'amour et qu'elle peut encore éprouver ce sentiment. Elle croit que c'est une chose merveilleuse et pure qui vous rend meilleur. Même s'il est naïf, son point de vue est toujours plus positif que le mien : je ne vois qu'un marécage toxique à fuir à tout prix.

Je n'ai plus quatorze ans. Ce rêve est mort à jamais, pour moi.

Mais Kayla n'a jamais été blessée.

Bien sûr, ce connard de Jack l'a insultée. Et peut-être qu'Avery a dit à Kayla que Jack avait une petite amie malade actuellement hospitalisée et que ça l'a blessée. Mais elle n'a pas été déchirée de l'intérieur. On ne l'a pas moquée, malmenée, contrainte.

Elle est encore pure.

Je plaque une main sur ma bouche pour retenir la nausée qui me prend soudain. J'ai mal. La plaie s'est rouverte. Je dois absolument rentrer à la maison et me trouver une pièce sombre où me rouler en boule et essayer d'oublier. Je sors en titubant dans le tintement cotonneux de la clochette de la porte d'entrée. Tout est flou. J'ai même du mal à respirer. Chaque fois que je tente de le faire à fond, les poumons me brûlent. Je tremble. Je meurs, peut-être. Ça craindrait vraiment de mourir pour un truc aussi stupide que l'amour. *Ci-gît une fille bien bête qui s'est effondrée à la suite d'une lamentable crise de panique et de sanglots. PS : Cupidon a gagné cette manche.* Voilà ce qu'on lirait sur ma pierre tombale. Des pigeons chieraient dessus, des adolescents y forniqueraient. Et quand se produirait la montée des eaux due au réchauffement climatique et que ma tombe se retrouverait engloutie sous des mètres d'eau, mes pitoyables os abandonneraient

leur position fœtale pour s'élever vers la surface, et j'errerais alors tel un fantôme en gémissant aux oreilles des amants...

— Hé, Isis, m'interpelle une voix. Tu vas bien ?

Je lève les yeux. Un Jack à moitié flou se penche au-dessus de moi.

Je vomis gracieusement sur ses chaussures.

Je vomis depuis un bon moment devant mon ennemi juré. Alors je me rends compte qu'il m'a aidée à grimper dans sa voiture et que je ne répands pas mon dîner sur un trottoir, mais dans un sac en papier, côté passager de sa berline noire. Jack est installé côté conducteur. Il textote sur son portable. Il profite d'une accalmie entre deux haut-le-cœur pour se tourner vers moi.

— Tu as fini ? me demande-t-il.

Je tente aussitôt de bondir du véhicule pour courir rejoindre le mien et fourrer ma tête dans le pot d'échappement, histoire de mettre un terme définitif à mon existence. Malheureusement, Jack attrape mon haut et me tire d'un coup sec en arrière.

— Laisse-moi mourir ! je gémis.

— Pas tout de suite. J'ai encore besoin de toi.

— Je déteste cet univers et tout ce qu'il contient !

— Y compris Kayla ?

J'arrête de pleurnicher pour le regarder.

— Vu que je viens de lâcher deux cents balles pour la rendre heureuse, on dirait que non. Elle est la seule que je ne haisse pas. Elle, et... les pâtisseries. Et les chatons. Mais en dehors de ça, tout le reste peut aller rôtir en Enfer.

Je jette alors un coup d'œil à la ronde.

— En parlant de Kayla, où est-elle ?

— Chez elle.

— Tu devrais rentrer, toi aussi, fais-je en posant un pied dehors. Je vais juste...

Je m'élançe vers l'avant au risque d'atterrir sur les genoux quand Jack me retient une nouvelle fois. Il avance ensuite brusquement son autre bras devant moi, et referme la portière. Je tente d'activer la poignée.

— Tu as mis la sécurité enfant ! je suffoque.

— Reste tranquille en attendant d'aller mieux, grogne-t-il.

— Mais je me sens super bien ! Regarde ! J'arrive à respirer et à faire fonctionner mes jambes ! fais-je en pédalant dans le vide. Je peux même me cogner la tête !

Je me tape le crâne contre la portière. Voyant la catastrophe venir, Jack a alors l'excellente idée de la descendre la vitre juste avant que je vomisse. Une fois mon estomac délesté de ses nouilles, je rentre ma tête à l'intérieur en haletant.

— Ça te fait marrer d'assister à un feu d'artifice gastrique, c'est ça ? C'est pour ça que tu me gardes ici contre ma volonté ?

— Tu ne vas pas bien, répond-il d'un ton imperturbable. Reste tranquille et détends-toi le temps que ça passe.

— Me détendre ! La bonne blague ! Comment tu veux que je me détende quand le plus abominable des bonshommes de neige que cette terre a jamais porté est assis à côté de moi et qu'il me parle comme s'il avait un cœur ? Ça ne cadre pas du tout avec ta personnalité. C'est même révoltant ! Tu n'es pas Jack. Tu es un extraterrestre en provenance de la planète Zabadoo venu prendre possession de son corps pour compléter sa magnifique collection de spécimens...

Jack démarre la voiture. Je tire comme une folle sur la poignée.

— Allez, sécurité enfant de mes deux ! Je sais que plein de bébés ont dû se casser les dents qu'ils n'avaient pas encore en essayant de te débloquent, mais ça ne m'arrivera pas, promis, juré, craché ! Je ne me ferai pas kidnapper par un extraterrestre. Ne le prends surtout pas personnellement, mais celui ou celle qui t'a inventée sans penser que des Zabadoobiens pourraient enlever une adolescente aussi géniale que moi aurait mieux fait de rester couché ce jour-là. Sincèrement.

Jack donne alors un coup de volant sur la gauche, qui m'envoie valdinguer contre la fenêtre. Je mets aussitôt ma ceinture de sécurité.

— Où est-ce qu'on va ?

— Je te sors.

— Quoi ? Non. Tu ne vas pas faire ça parce que tu n'en as aucune envie. Et que je n'en ai vraiment pas besoin. Ni envie, moi non plus. Les rencards sont pour les gens capables de tomber amoureux, et comme tu le sais, ça ne m'arrivera plus jamais, donc laisse tomber.

— C'est pour m'excuser pour mon comportement d'hier. Rien de personnel ni de romantique.

— Oh...

Je me déride, mais une part de moi – profondément enfouie – se sent touchée. Je jette ce sentiment très loin de ma galaxie, avec les derniers Zabadoobiens qui y traînent encore.

— Pour t'excuser... OK.

— Tu as l'air déçue.

— Je ne voudrais pas t'inquiéter, mais je me demande si tu n'es pas complètement taré. Comment pourrais-je être déçue ? C'est le rêve, d'avoir un non-rencard avec mon meilleur ennemi qui vient juste d'avoir rencard avec ma seule et unique amie ! Financé par mes soins, soit dit en passant.

Là-dessus, Jack appuie sur le champignon avec un sourire narquois aux lèvres.

Chapitre 13

Trois ans, dix-sept semaines, cinq jours

Le trajet dure une éternité. Genre cent huit ans. Nous dépassons des immeubles décrépis couverts de graffitis. Une volée de corbeaux se bat au-dessus d'un morceau de pain qu'un SDF disperse pour eux. De gigantesques enseignes néon en coréen et en chinois diffusent leurs couleurs éclatantes, l'atmosphère est dominée par une odeur de graines de sésame et de poulet grillé. Cet endroit est l'exact opposé du quartier propre et chic sur lequel je viens de vomir.

— Tu m'emmènes chez un boucher clandestin pour qu'il me découpe en morceaux et me vende ensuite au marché noir, c'est ça ? fais-je poliment.

Jack se gare sur une place de stationnement et arrête le moteur.

— Allez, descends. Il faut marcher un peu.

Il sort de la voiture. Je le suis sur un trottoir absolument sinistre.

— Tu sais, si c'est un rein que tu veux, tu n'as qu'à me le demander gentiment. Je suis sûre qu'on pourra trouver un arrangement. À grands coups de poing dans ta face, bien sûr.

— Ni tes reins ni aucune partie de ton corps ne sont au menu. Ni ce soir ni jamais, rassure-toi.

— Hou, là ! Je rêve ou c'était une allusion sexuelle ? Merci, mais quand on est aussi incroyable que moi, on ne couche pas avec

n'importe qui.

Jack tourne soudain à droite dans une contre-allée. C'est donc là que je vais finir mes jours – découpée en morceaux dans une ruelle de Chinatown pour que mes organes aillent servir de greffons à des vieillards cirrhosés. Mes yeux s'écarquillent malgré moi au moment où Jack pousse une porte et emprunte un escalier qui mène à un restaurant. Au milieu d'une immense salle trône un comptoir dominé par des boîtes en verre contenant de gros pavés rougeoyants de thon et de pâles et fines bandelettes de sériole du Japon. Des chefs japonais préparent des sushis, taillant des filets qu'ils plaquent ensuite sur des boulettes de riz. Quelques clients sont installés au bar. Une petite serveuse avec des fossettes arrive en trombe vers nous.

— Jack !

— Fujiwara-san, fait Jack en inclinant la tête.

La femme lève les mains et, à ma sidération absolue, lui pince les joues comme s'il était un gamin.

— Regarde-toi ! Que de l'os et pas la moindre graisse. J'ai l'impression que tu ne manges pas assez.

— Je mange très bien, dément Jack sans repousser son interlocutrice, qui est pourtant en train de rajuster le col de sa chemise.

La femme tourne ensuite ses yeux sombres vers moi et me sourit.

— Qui est-ce ? Tu n'as jamais amené personne avec toi. Je commençais même à penser que tu n'avais pas d'amis !

— Elle n'est pas mon amie..., ânonne-t-il avant de s'interrompre. Fujiwara-san, je vous présente Isis Blake.

— Isis-chan ! fait Mme Fujiwara en s'inclinant.

Je m'incline à mon tour, manquant renverser de peu le bambou posé sur le bar.

— C'est un plaisir de vous rencontrer.

— Tout le plaisir est pour moi, je réponds poliment.

Une fois ces salutations faites, Mme Fujiwara se tourne vers Jack.

— Comme d'habitude ?

Il acquiesce.

— S'il vous plaît.

— Par ici !

Elle marche en clopinant jusqu'au comptoir dans ses sandales traditionnelles en bois et nous installe sur des tabourets avant de nous apporter deux tasses de thé vert amer bien que désaltérant. Elle nous tend ensuite les menus avant de me tapoter le dos avec un petit regard pétillant.

Jack parcourt le menu en silence. Un couple dîne et rit à côté de nous, il discute en japonais avec le chef qui s'occupe d'eux.

— Comment as-tu connu ce restaurant ? je murmure.

— La fille de Mme Fujiwara a été ma cliente. Elle m'a emmené ici un jour. Ils préparent les meilleurs sushis de l'Ohio. Ne te force pas si tu n'as pas faim. Tu ne dois pas te sentir très bien après tout ce que tu as vomi.

— Pourquoi tu m'as fait venir, dans ce cas ?

Jack hausse les épaules.

— Je me suis dit qu'un bon thé et qu'un endroit calme et sombre te feraient du bien.

— Mon estomac n'est pas le problème, fais-moi confiance. C'est moi, le problème ! Génial, non ?

— Pas très, non.

— Bon... Et la fille de Mme Fujiwara ? Tu la fréquentes toujours ?

— Elle a épousé un homme d'affaires américain. Ils sont partis vivre au Japon.

Il allume son téléphone et me montre la photo d'un bébé joufflu souriant avec un bonnet de Père Noël sur la tête.

— Toutes tes clientes font ça ?

Il éteint son portable.

— Non. Yukido était spéciale. Elle me comprenait mieux que les autres. Et elle était la seule qui retenait mon attention plus de cinq secondes. C'est pour ça qu'on est restés en contact.

— Est-ce que vous avez...

— Ça ne te regarde pas, mais non. Elle avait loué mes services pour que je joue son petit ami et que son ex arrête de la harceler.

— Oh... C'est plutôt sympa de rencontrer des gens aussi différents.

Jack hausse les épaules. Notre chef s'adresse soudain à nous. Jack lui répond dans un japonais étonnamment fluide.

— Tu prends quelque chose ? me demande-t-il.

Un gargouillis sonore me rappelle alors que mon estomac est vide.

— Ça, là, fais-je en tapotant le menu. J'ignore ce que c'est, mais j'en veux deux comme ça.

Jack glousse et indique quelque chose au chef, qui opine avant de trancher du poisson qu'il dispose sur du riz. Nous l'observons travailler en silence, vu que je ne sais pas quoi dire et que Jack n'a pas l'air de vouloir faire la conversation.

— Il faut des années pour apprendre à nettoyer du riz à sushis, finit-il par dire.

— Pardon ?

— Pour devenir chef, on passe d'abord plusieurs années à laver le riz. Deux dans des restaurants bas de gamme, dix dans des endroits traditionnels plus chers.

Je suffoque.

— Quoi ? Dix années à rincer du putain de riz ?

Il hêche la tête. Je contemple avec une admiration nouvelle les grains blancs ; ceux-là doivent être sacrément bons. J'avale une gorgée de thé et je me rends compte, avec une certaine nervosité, que je suis en plein rencard avec Jack Hunter. Histoire de m'en remettre, je reprends une autre gorgée, et me brûle le fond du gosier. Je pousse un petit cri. Le chef m'adresse un coup d'œil inquiet, que Jack balaie de la main en me tapotant le dos.

— Pourquoi ? fais-je d'une voix étranglée.

— Pourquoi quoi ?

Jack me dévisage, tout à coup.

— Pourquoi moi ?

— Parce que tu n'as jamais eu de vrai rencard, affirme-t-il.

Je rougis.

— Sans déc...

— Et puisque c'est ton premier, considère-le comme une séance d'apprentissage.

— Qu'est-ce que je suis censée faire ? Discuter coiffure ? Te demander comment se passe ton boulot ? Mes cheveux sont parfaits, et je sais déjà presque tout de ton taf.

— Normalement, un homme et une femme qui ont rendez-vous parlent des sujets qui leur viennent naturellement.

— Sauf que les choses sont loin d'être très naturelles entre nous.

— Autant qu'un objet immuable face à une force irrésistible, répond Jack d'un ton léger.

— Ou que deux forces irrésistibles qui s'écrasent l'une contre l'autre et tombent du haut d'une falaise avant d'aller s'écrabouiller au sol, je corrige.

— De l'huile et de l'eau.

— Du pétrole et une allumette...

Jack hausse un sourcil pour convenir de ce que je viens de dire. Les sushis arrivent. Des saveurs de poulpe, d'anguille et de thon se mélangent dans ma bouche. Tout est si frais et délicieux que c'en est presque insupportable. Je me mets à tortiller de l'arrière-train en poussant des petits gémissements satisfaits.

Jack me dévisage.

— Tu fais une attaque ?

— Nan ! Je manifeste ma joie. C'est trop bon !

— Alors quand tu es contente, tu te tortilles et tu pousses des cris stridents ? Intéressant...

Je me sens toute gênée, d'un coup. Je recommence à manger en plissant le front, et beaucoup plus sobrement.

— Je ne voulais pas... C'est bon, tout va bien. Je trouve ça juste... intéressant. Presque mignon.

Une décharge électrique remonte le long de ma colonne vertébrale jusque dans mon cerveau. *Mignon*. Jack vient de dire que je suis...

— Un peu comme un chiot légèrement dérangé, ajoute-t-il.

Le charme est aussitôt rompu. Quelle conne ! Comment ai-je pu croire qu'il pourrait me trouver mignonne ? Je ne suis pas mignonne. Bruyante, certes. Grossière... En tout cas pas mignonne.

Les sushis disparaissent vite. Nous en commandons d'autres et nous mettons à discuter en attendant qu'ils arrivent.

— Alors, dis-moi, Jack. Comment est-ce que tu as commencé à... tu sais...

Jack avale pensivement une gorgée de thé avant de reposer sa tasse.

— À cause d'une opération chirurgicale. Chère et expérimentale. Mais elle a un taux de réussite intéressant, et elle donnerait quelques années de plus à Sophia. J'ai doublé le nombre de mes rendez-vous pour pouvoir financer l'acompte, et j'ai pratiquement réuni la somme nécessaire. Les deux cents dollars que tu m'as donnés pour Kayla vont me filer un bon coup de pouce, d'ailleurs.

— Ravie de pouvoir t'aider.

Il soupire et se penche en arrière.

— J'étais serveur, avant. Dans un restaurant français à Columbus. Je me faisais pas mal d'argent. Assez pour régler les factures d'hôpital, mais l'état de Sophia a commencé à se dégrader. Le protocole expérimental vient de Suède. Je gagnais pas mal, mais tout de même pas assez pour payer cette opération dans des délais aussi courts. Et puis un soir, j'ai servi la fondatrice du *Rose Club*. Blanche Morailles. Elle m'a fait une proposition beaucoup plus intéressante financièrement. Assez pour réunir la somme en un an et demi. Comme j'ignorais si Sophia tiendrait le coup jusque-là, j'ai...

Jack secoue la tête.

— Elle va plutôt bien, en ce moment. Plus qu'un mois, et j'aurai la somme nécessaire. Il faut juste qu'elle tienne encore quatre petites semaines.

J'avais raison. Il fait l'escort pour Sophia. Faire semblant d'en avoir quelque chose à faire des clientes, les embrasser, et parfois coucher avec elles, tout ça pour Sophia. Je bois mon thé à petites gorgées. Jack fronce les sourcils.

— Je sais ce que tu penses.

— J'en doute.

— Tu trouves que je ne devrais pas faire ça. Tu penses que c'est mal, illégal ou je ne sais quoi.

— Tu te forces à coucher avec des gens...

— Comme je te l'ai déjà expliqué, ça arrive rarement. Et on ne m'y oblige pas. Je suis libre de refuser.

— Alors tu devrais refuser systématiquement, dans ce cas.

— Ces femmes sont contentes, quand je dis oui. Elles me filent plus d'argent. Et plus d'argent signifie plus de chances d'avancer la date d'opération de Sophia. Coucher est assez facile, déclare-t-il d'un ton laconique. C'est juste... mécanique. Ça ne me prend rien. Rien que je ne veuille bien donner, en tout cas. Mes clientes sont en général prévenantes, intelligentes et courtoises. Certaines peuvent poser des difficultés, ou avoir des fantasmes plus malsains, mais je m'adapte.

— Elles t'utilisent.

— Et j'accepte d'être utilisé. Ou disons que je les utilise, moi aussi. Ce n'est pas à sens unique. C'est un accord. Le marché de l'escort est très intéressant. Ce boulot temporaire permettra de sauver la vie de Sophia. Et j'ai bien l'intention de l'exercer le temps qu'il faudra.

— Pourquoi tu ne demandes pas de l'argent à ta mère ? Elle en a beaucoup, et je suis sûre qu'elle serait contente de t'aider...

— Non. Je dois aider Sophia par moi-même. C'est ma responsabilité. Je peux la protéger, dit-il d'une voix soudain tendue et dure.

Nos sushis arrivent. Nous mangeons en silence.

— Et ça va ? Tu assumes ? je finis par oser.

— Je vais bien, répond-il, impassible.

— Si tu le dis... En tout cas, c'est difficile à savoir vu que j'ai croisé des rochers mille fois plus expressifs que toi.

— Je n'ai pas besoin qu'une débile me demande comment je me porte.

— Ouh là ! Excuse-moi ! J'essayais juste d'être sympa ! Tu n'es vraiment qu'une grosse bouse fumante, quand tu t'y mets.

— Disons qu'il m'arrive de rêver à des conversations d'un autre niveau..., fait-il en soupirant.

Ces mots me piquent au vif, je suis en colère. Je bondis de mon tabouret et rentre dans Mme Fujiwara qui passait avec un plateau – chargé de tasses remplies à ras bord de thé brûlant, lequel atterrit partout sur ma veste. Je la déboutonne aussitôt en hurlant et la jette par terre.

— Oh, Isis-chan, je suis désolée ! gémit Mme Fujiwara. Je suis désolée. Je ne vous avais pas vue. C'est ma faute.

— C'est bon, tout va bien ! je lui assure. Ce n'est vraiment rien. C'est moi qui ne vous ai pas vue. Quelle idiote...

— Non, c'est moi...

Jack se lève, puis nous allons aider Mme Fujiwara, qui continue de s'excuser. Elle marmonne quelque chose entre ses dents avant de disparaître par les portes battantes de la cuisine. Jack et moi nous rasseyons. Le calme retombe autour du bar. Je m'aperçois alors avec horreur que je n'ai plus ma veste sur le dos.

Le haut rose... Je l'avais complètement oublié ! Il brille et bouffe légèrement à chacun de mes mouvements. Mes épaules sont dénudées. On voit presque mon soutien-gorge à travers le tissu à plumetis. J'ai vraiment l'air bête. Tous les regards sont posés sur moi. Je sais que ces gens pensent que je ne ressemble à rien.

Jack est immobile, sa tasse de thé figée à quelques centimètres de sa bouche. Il me scrute en détail et en prenant tout son temps.

Je me tourne pour renfiler ma veste quand Jack m'arrête de la main.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je n'avais pas prévu de la retirer. Ce haut ne me va pas...

— Non, m'interrompt-il. Tu te trompes.

— N'insiste pas, j'assène en tendant la main vers ma veste.

— Il est magnifique, fait-il d'une voix calme avant de se racler la gorge. Tu es... superbe.

Une main de fer m'enserme le cœur, la gorge, le ventre, puis relâche son étreinte tandis qu'une chaleur douce-amère s'empare de tout mon corps. Je savoure cette sensation durant une seconde, avant de redescendre brutalement de mon nuage.

— Je vois ! fais-je en souriant. Tu es toujours en mode « escort » !

— Quoi ? Non ! Je...

— C'est bon. T'inquiète. Tu étais encore en rendez-vous avec Kayla il y a une heure, tu as juste oublié de repasser en mode « normal ». C'est tout à fait compréhensible. Ça doit être difficile de séparer la vie professionnelle de la vie privée. Mais merci pour le compliment. J'imagine que je devrais payer dix dollars de plus pour entendre ça, si j'étais ta cliente, non ?

— Isis...

Jack est interrompu par Mme Fujiwara qui arrive en s'excusant avec un plateau chargé de petits gâteaux au thé, de biscuits, et de quelques cuillerées de glace au thé vert. J'enfile ma veste et la boutonne jusqu'au col, puis commence à discuter avec Mme Fujiwara tout en mangeant mon dessert. Je lui dis combien les sushis étaient bons, je lui demande où elle achète le poisson et la meilleure façon de retirer des taches de thé vert et je la remercie pour les sucreries. Jack se contente d'écouter en picorant, jusqu'à ce que notre hôte lui apporte l'addition.

— On fait moitié-moitié, je propose en me penchant pour jeter un coup d’œil au montant.

Mes globes oculaires jaillissent pratiquement de leurs orbites à sa vue. Jack sort alors l’enveloppe que je lui ai remise et l’agite sous mon nez.

— C’est déjà fait.

Jack et moi regagnons le parking en silence. Une fois en voiture, je m’occupe avec mon téléphone pour essayer de ne pas remarquer que Jack agrippe nerveusement le volant.

— Tu dois être fatigué, je déclare tandis qu’il se gare. Repose-toi bien. Et merci pour cet entraînement ! Il ne me servira sans doute pas à grand-chose, mais c’était sympa de ta part. Et je me suis amusée. Enfin, si on veut.

— Tu t’amuseras encore plus la prochaine fois, fait Jack en fourrant les mains dans les poches, le regard peiné. Tu auras d’autres rencards avec d’autres mecs. Des gars gentils. Et tu vivras de chouettes moments.

Je secoue la tête.

— Non, ça n’arrivera pas. Je te l’ai dit – ce genre de truc n’est pas pour moi.

— Mais si. Tu tomberas amoureuse, un jour.

J’éclate de rire.

— Ça fait trois ans que je n’ai plus rien éprouvé pour personne, et ça n’est pas près d’arriver, tu peux me croire. Fais attention en rentrant, OK ?

Je descends de sa voiture pour regagner la mienne. Je jurerais avoir senti ses doigts effleurer furtivement les miens. C’était sans doute le vent. Je file sans regarder derrière moi. À peine rentrée, je monte aussitôt jeter un coup d’œil à maman, qui dort profondément. Une fois dans ma chambre, je retire aussitôt mon corsage et l’envoie pourrir tout au fond de mon placard.

Superbe.

*
* * *

Une part de moi aurait voulu la retenir. La serrer contre moi. Mais une autre sait qu'elle détestera le premier mec qui osera faire ça après toutes ces années. Et une dernière a peur. Peur de sa conviction qu'elle n'aimera plus jamais. Ce qu'elle était belle dans ce haut ! Et comme elle a paru triste quand elle a essayé de se persuader que je ne pensais pas ce que je disais...

J'ai peur de ce que je commence à éprouver.

Parce que je n'ai rien ressenti de tel pour personne depuis très longtemps.

Je ne pourrais sans doute pas lui prouver que la bonté règne encore dans ce monde. Mais je pourrais peut-être la faire sourire.

*
* * *

Des textos remplis de smileys et de points d'exclamation me réveillent. Kayla... Elle me décrit son rendez-vous – Jack a été adorable, ils ont très bien mangé, et il l'a embrassée comme s'il était amoureux. Elle compte lui demander officiellement de sortir avec elle lundi. Et elle me remercie un million de fois pour ce que j'ai fait.

Maman sirote son café dans la cuisine.

— Tu as bien dormi ?

Elle me sourit.

— Plutôt. Tu as dû rentrer tard, parce que je n'ai rien entendu. Tu t'es bien amusée ?

Je me remémore le restaurant japonais, les délicieux sushis. Et le vomis, le thé, la douceur du regard de Jack...

Superbe.

— Ouais, fais-je avec une gaieté forcée. C'était sympa.

— Des garçons ?

— Un.

Maman hausse un sourcil rieur.

— Vraiment ? Pas une douzaine, cette fois ? Il doit être spécial. Ça t'ennuierait de me parler de lui ?

— Il ne s'est rien passé ! J'ai juste... Ce mec se trouvait là, c'est tout.

— De l'alcool ?

— Pas une goutte. Même pas de saké.

— Mmm... Tu as mangé japonais, si je comprends bien ? Et avec un garçon ? Ça semble très suspect, jeune fille. Vous vous êtes protégés, au moins ?

— Maman ! je crie, le visage écarlate. Combien de fois je vais devoir te le répéter ? Les garçons sont sales.

— Donc je dois me préparer à ce que tu me ramènes une fille à la maison un de ces jours. Bon... J'essaierai de ne pas paraître trop choquée, sort maman avec un sourire.

— Je ne ramènerai personne à la maison ! fais-je en couinant. Je sais que tu dois trouver ça incroyable, mais les gens de mon âge ne sont pas tous obsédés par ce truc à la con qui s'appelle sortir avec quelqu'un ! Certains d'entre nous ont une vie ! Et, d'une façon générale, des objectifs légèrement plus élevés que de se rouler dans la boue avec nos semblables. J'ai des dossiers d'inscription à remplir, moi, madame, et des amis avec lesquels sortir ! Toute une vie à planifier !

— Si tu le dis..., commente maman d'une voix chantante.

J'attrape une poêle, allume le feu, sors des œufs ainsi que quelques tranches de bacon du frigo. Je sens le regard de maman dans mon dos. Elle évalue à quel point j'ai grandi ou pense à quelque chose de tout aussi « parental ». Une odeur de lard grillé emplît bientôt la cuisine. Les oiseaux pépient, le soleil diffuse ses rayons à travers les rideaux. La journée s'annonce superbe.

Superbe.

J'ai la chair de poule, soudain, tandis que la voix de Jack se met à résonner dans ma tête. Je secoue la poêle un peu trop fort et flanque une partie de son contenu par terre. Putain de Jack Hunter ! Même s'il

ne pensait pas ce qu'il disait, son compliment est allé se coller dans un coin de ma cervelle comme une mauvaise herbe sur un vêtement.

Et pour ajouter une cerise au sommet de ce gâteau bien pourri, je ne peux même pas passer mes nerfs sur lui vu que la guerre est terminée.

Maintenant que Kayla est satisfaite, je n'ai plus de raison de m'en prendre à Jack, en dehors de mon dégoût général de sa personne. Des motivations tellement mesquines que j'ignore si j'aurai le courage de l'attaquer pour ça.

C'est fini.

Je suis censée être heureuse. J'ai gagné. Enfin, plus ou moins. Ou disons que nous avons fini à égalité avec une légère avance pour moi. À moins que je ne sois en train de perdre ? Mais est-ce vraiment important ? C'est *terminé*, de toute manière. Du même coup, je suis désœuvrée. Plus rien à tramer. Que du vide. Et cela me blesse plus que ça ne le devrait. Je m'étais tellement habituée à nos répliques cinglantes, que je ne sais plus comment me comporter normalement avec Jack. Dois-je lui sourire ? Non, ce serait trop bizarre. Toutes les autres filles le font...

Je passe le reste de la journée à boucler mes dossiers d'inscription. Je les contemple l'un après l'autre – Seattle, Oregon – en sachant très bien que j'enverrai uniquement celui de Redfield. C'est la seule fac qui me permettra de m'occuper de maman. Je n'ai ni frère ni sœur ; ma mère n'a que moi. Je ne peux pas lui faire le coup pourri de la planter comme tous les autres l'ont fait. Et en plus, j'ai débloqué une partie de mes économies en vue de mon voyage en Europe pour financer le rencard de Kayla. J'avais déjà renoncé à ce rêve, de toute façon.

Je ne regrette rien. C'était la bonne décision. Pas ce dont j'avais envie, mais celle qu'il fallait prendre, et c'est tout ce qui compte.

Je fixe des yeux les cicatrices à mon poignet. Elles ne partiront jamais. À cause de Sans-Nom et de ses cigarettes. Maman ne les a pas repérées. J'y ai veillé. J'ai appris à les cacher en consultant des forums

animés par des gens qui se scarifient – se bander le poignet, porter des manches longues, des bracelets éponge et de gros bijoux bien larges... Kayla est la seule à les avoir vues. Et elle y a réagi avec respect. Et discrétion. Kayla est mon unique amie dans ce lycée.

Elle mérite vraiment d'être heureuse.

Chapitre 14

Trois ans, dix-neuf semaines, zéro jour

Jack Hunter a dit que j'étais superbe. Il n'y a qu'une conclusion à tirer de ce compliment.

Jack Hunter doit mourir.

Ou alors, pleurer toutes les larmes de son corps comme le bon gros loser qu'il est.

Je ne suis fermée à aucune proposition.

Il a dépassé les bornes, une fois encore. Il a réussi à me déstabiliser. La ligne de démarcation qui nous sépare s'est estompée. Je dois absolument la redessiner. Ça prendra sûrement des heures, et ça me flanquera sans doute mal au dos, mais il n'avait pas le droit de m'embrasser ni de m'inviter au restaurant. Même s'il n'y avait rien de sincère là-dedans. Et il n'avait en aucun cas l'autorisation de dire que je suis superbe. C'était déplacé. Un mensonge énorme. Or mentir est passible de la peine de mort – ou devrait l'être. Bon, sauf pour moi, parce que j'ai beaucoup menti. À maman, à papa. À moi-même. On devrait plutôt m'exiler. À Hawaï. Ou dans les Caraïbes...

Je me gare et souffle dans ma voiture comme une âme en peine. La guerre est peut-être terminée, et je suis exténuée, mais il me reste une ultime bataille à livrer contre Jack. Juste une, pour avoir joué avec mes sentiments. Même si j'ai toujours su que les siens étaient faux. Du coup,

on ne peut pas vraiment dire qu'il m'a manipulée. N'empêche. Qu'il ait osé me raconter tous ces mensonges mérite bien un petit châtiment capital, en toute objectivité.

Ce matin, Kayla a pris la main de Jack, et il l'a laissée faire. Ils ont même arpenté les couloirs l'un à côté de l'autre. Le cœur d'une bonne centaine de filles s'est brisé. Sa soupirante aux poèmes en a brûlé son calepin. Celle du club de théâtre a donné le plus grand monologue shakespearien crié que la prof de théâtre ait jamais entendu. L'artiste a voulu flanquer sa sculpture par terre, mais le prof d'arts plastiques l'a convaincue de la mettre de côté et d'y revenir plus tard, quand elle serait mieux disposée. Et, comme par hasard, de nombreuses enseignantes sont en congé maladie depuis. Sûrement pour pleurer toutes les larmes de leurs corps en matant l'intégrale de *Sex in the City* et en s'enfilant des litres de glace.

J'aperçois le couple légendaire alors que je traverse la cour pour me rendre en classe. Kayla et Jack sont assis sur un banc. Elle l'embrasse sur la joue. D'après ce que je vois, Jack ne lui retourne pas son baiser et ne lui sourit pas. C'est comme s'il la supportait à peine. Ce dont Kayla ne se rend visiblement pas compte.

Comme elle ne voit pas non plus le nombre de regards mauvais qu'elle se prend, je me suis auto-proclamée son garde du corps personnel. Je n'en ai parlé à personne. Ça m'est venu sans réfléchir. Kayla plane sur son petit nuage, tout à son amour. Pour ma part, j'ai dû tirer deux ou trois chevelures, agiter quelques doigts menaçants sous certains visages et bousculer plusieurs morues pour qu'on lui fiche la paix. Cinq, exactement. Evans n'est pas hyper content... il m'a convoquée.

Sa secrétaire, qui ne s'est selon toute évidence toujours pas habituée à ma vénérable présence, me fait signe d'entrer. Je balance mon sac par terre avant de me laisser tomber sur une chaise.

Evans croise les mains sur son bureau en soupirant.

— Les copies sont là.

J'attire la liasse vers moi et prends un stylo. En échange de sa clémence, Evans m'a demandé de l'aider à classer les devoirs de maths. Il a découvert que je touchais ma bille dans cette matière – sans doute grâce à cette moucharde de Mme Gregory. Je m'étais pourtant ordonné de faire profil bas et de jouer les idiots, avec elle. Maintenant, je me retrouve assise à corriger ces foutues copies sous le regard d'Evans, qui, je le sais, teste mes capacités même s'il prétend le contraire. Notre cher principal passe son temps à boire du café et à répondre à des mails, d'habitude, mais pas aujourd'hui. Je parcours les pages, mettant de petites croix à côté des réponses fausses et notant les bonnes. Evans m'a bien proposé le corrigé, le premier jour, mais j'ai refusé. Il a vérifié mon travail un peu plus tard dans la journée, et ne l'a plus jamais sorti ensuite.

— Vous êtes très forte en maths, Isis.

— Yep !

— Vos résultats aux tests d'entrée à l'université n'ont pas été fameux, pourtant. Sauriez-vous m'expliquer pourquoi ?

Je souris d'un air méprisant.

— Voyons voir, monsieur E. Peut-être parce que je n'avais pas petit-déjeuné ce jour-là ? Ou alors parce que je traversais une crise sentimentale ? Je faisais quarante kilos de plus, et un garçon m'avait...

Moche.

— Et j'avais des problèmes. Ouah ! Imaginez un peu : une adolescente avec des problèmes.

Evans me lance un regard mauvais, puis il avale une gorgée de café. Nous savons l'un comme l'autre que je ne lui ai toujours pas pardonné l'incident de la photo et que je ne le ferai jamais.

— Vous devriez les repasser, insiste-t-il. Il reste du temps avant la fin des inscriptions universitaires. Vous les réussiriez haut la main. Je vous assure.

— Et comme ça, j'améliorerais l'image de cet établissement..., je marmonne.

M. Evans fronce les sourcils.

— Isis... Il ne s'agit pas uniquement de la réputation du lycée. N'importe quelle fac serait ravie d'accueillir une jeune femme aussi douée que vous en mathématiques. Et d'après votre bulletin, vos résultats en anglais sont très bons, eux aussi. Vous vous donneriez toutes les chances d'avoir un bel avenir si vous choisissiez une grande université.

— Redfield m'ira parfaitement.

M. Evans éclate de rire à ces mots, puis se calme lorsqu'il comprend que je ne plaisante pas.

— Vous êtes sérieuse, Isis ? Parce que je vous parle du MIT, de UCLA, là... Redfield accueille les étudiants qui n'ont pas été pris ailleurs. Alors que vous, vous pourriez aller n'importe où ! Dans n'importe quelle université du pays ! Voire à l'étranger... Savez-vous qu'il existe des programmes en Chine, au Brésil, en Europe ?

Je tressaille au nom de cette dernière destination.

— Merci, je ne suis pas intéressée. On croise trop de gens mal élevés, à l'étranger, sans compter les risques d'intoxication alimentaire.

M. Evans m'observe sans rien dire pendant quelques minutes. Je reste concentrée, bien déterminée à ignorer son regard. Il finit par allumer son ordinateur et par se plonger dans la lecture de ses mails.

Wren me rejoint au déjeuner. Kayla ne mange plus avec moi depuis qu'elle traîne à la table de Jack, qui est toujours aussi déserte. Elle me surprend à les contempler et m'adresse un petit signe de la main, tout sourires. Jack me regarde à son tour. Je me retourne aussitôt et baisse le nez sur mon sandwich beurre de cacahuète-confiture. Wren fixe le nouveau couple avec un regard intense.

— Alors, c'est vrai ? Ils sortent vraiment ensemble ?

— Tu n'étais pas au courant ?

Il hausse les épaules.

— J'ai passé le plus clair de mon temps enfermé dans le bureau des élèves, ces dernières semaines. Je dois absolument finaliser la répartition des budgets, et je forme Miranda, qui doit me succéder l'année prochaine. La banque alimentaire a été cambriolée, cette nuit. Et comme ils n'ont pas les moyens de payer une nouvelle serrure, j'ai dû demander au père d'Arnold, qui est serrurier, s'il ne pourrait pas...

Wren s'interrompt en soupirant devant mon expression.

— Excuse-moi. Je t'embête avec des histoires inintéressantes.

— Euh, ouais... Mais ça ne veut pas dire que je ne suis pas désolée pour toi. Ça a l'air galère.

— C'est le boulot de président...

Il sourit faiblement. Kayla rit à un truc que Jack vient de sortir. Wren jette un coup d'œil dans sa direction avant de se retourner avec un air dépité, le visage blême.

— Tu l'aimes bien, fais-je.

Ce n'est pas une question. Je m'attends à ce que Wren se trouble ou change de sujet, mais il contemple Kayla encore une fois avant de hocher tristement la tête.

— Oui.

— Avery a tenté d'arranger le coup entre vous, tu sais.

— J'avais compris. En échange de fonds pour son club. Mais je..., s'interrompt Wren avant de mater Kayla par-dessus mon épaule. Kayla s'est intéressée à moi uniquement pour faire plaisir à Avery. J'ai bien essayé de mettre ça de côté et de me concentrer sur les moments où elle m'écoutait, me parlait, riait avec moi alors qu'elle ne m'aurait pas accordé une seconde de son temps la veille. J'ai essayé de croire qu'elle en avait envie, tu sais.

Wren devient silencieux. Je lui touche la main.

— Merde, Wren. Je suis désolée.

Il me sourit.

— C'est bon. Enfin, non, ça ne l'est pas. Mais si elle est heureuse...

— Tu es quelqu'un de bien.

— Non, fait Wren en riant. Je ne suis qu'un idiot. Et je me méfie de Jack. J'ai décidé de le surveiller de loin pour m'assurer qu'il ne lui fasse pas de mal. Même si ça doit te paraître un peu pathétique sur les bords.

— Je trouve ça plutôt intelligent, au contraire.

— Avery a l'air super énervée, elle aussi, ajoute Wren en la désignant de la tête.

Celle-ci est attablée avec ses copines branchées. Elle lance des regards mauvais à Kayla tout en piquant un peu trop brusquement sa salade avec sa fourchette.

— Pourquoi ?

— Kayla a arrêté de faire semblant de me draguer. Avery est venue me voir ce matin pour tenter de prendre le relais, mais ça n'a pas marché. Kayla n'a pas dû lui céder, cette fois.

Je souris avec une certaine fierté.

— C'est bien. Elle s'affirme.

— Oui, murmure Wren. Mais à quel prix ? Et si jamais Jack... Et s'il...

Wren croque dans son *burrrito* avant de déglutir de façon sonore.

— Ce qu'il a fait au collège m'a donné un petit aperçu de ce dont il est capable.

Wren se tait. Il a un air renfrogné que je ne lui connaissais pas.

— Avery m'a confié qu'elle avait payé des dockers qui travaillaient pour ses parents, à l'époque. Et qu'elle détestait Sophia. Elle avait embauché ces types pour quoi faire ? Je sais que tu es au courant. Tu étais avec elle quand ça s'est passé.

Wren tressaille.

— Avery m'avait demandé de venir filmer. C'est uniquement pour ça que je me suis retrouvé là-bas. Je m'occupais du ciné-club, au collège. J'avais accès à tout le matériel, Avery m'avait soudoyé pour que

je l'accompagne au parc et que je filme la scène, caché dans des buissons.

— Quelle scène ? je murmure.

La sonnerie signale la fin du repas avant qu'il ait pu répondre. Wren en profite pour bondir de son banc et s'éloigner rapidement, les traits tordus de honte.

Je rejoins Jack et Kayla au moment où ils se lèvent pour partir en cours. En chemin, je tance du regard une vengeresse potentielle, qui dévie de sa trajectoire avec une main pleine de crème à raser.

C'est ça, passe ton chemin. Parce qu'il n'y aura pas d'incident mousse-à-raser-sur-le-ravissant-visage-de-Kayla, aujourd'hui. Sauf si je te rase toi. Et de près.

— Tu profères des menaces à voix haute, dit Jack d'un ton pince-sans-rire.

— Ah ouais ? Parfait ! C'est très bon pour les affaires..., je claironne.

Kayla sourit et met un bras sous le mien.

— Je suis actuellement en compagnie de mes deux personnes préférées. C'est vraiment génial. Vous êtes trop géniaux !

Je la contemple avec un sourire contrit. Elle m'ébouriffe les cheveux. Comment ai-je pu être jalouse d'une fille aussi adorable et innocente ? J'ai honte de moi. Un nœud brûlant de culpabilité se forme au fond de ma gorge. Kayla mérite une meilleure amie que moi. Elle mérite même des châteaux, des courtisans et toutes les fins de contes de fées que ce misérable monde pourrait encore éventuellement offrir.

Elle embrasse Jack sur la joue avant de pénétrer dans le labo de chimie. Jack et moi nous retrouvons seuls, chacun en partance pour des cours différents. Mais un lien presque palpable nous cloue devant la baie vitrée en verre fumé.

Jack prend la parole sans me regarder.

— Tu es satisfaite ?

— Plutôt, dans l'ensemble.

— Non. Dans l'ensemble, tu es triste à pleurer et froide, ce que tu caches derrière des blagues et des coups d'éclat passionnés. Tu es un peu comme une braise. Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en rendre compte.

J'ouvre la bouche pour répliquer, mais Jack ne m'en laisse pas le temps.

— Par contre, quand tu es avec Kayla, lorsqu'elle est heureuse et qu'elle sourit, cette braise se transforme en feu. Elle te rend heureuse.

— Elle est ma première véritable amie.

— Je m'en serais douté.

— Pourquoi tu trompes Sophia avec elle ?

Jack ne bronche pas, mais un voile de tristesse obscurcit soudain ses yeux.

— Je ne la trompe pas. Je vais lui rendre visite chaque semaine...

— Est-ce que tu sors avec elle ?

Le regard de Jack paraît mauvais, tout à coup.

— Je suis sorti avec elle. Elle n'a personne à part moi, donc on peut dire qu'on est ensemble, d'une certaine manière. Pour peu que ça veuille dire quelque chose nous concernant.

— Est-ce que ça veut dire oui ?

— Qu'est-ce qui te laisse penser que je pourrais te faire l'insigne honneur de te répondre ? lâche-t-il d'un ton cassant.

— Oh là ! Je veille juste sur tes intérêts, Casanova ! Imagine un peu que je révèle l'existence de Sophia à Kayla par accident. Elle serait dévastée, si elle savait que tu sors avec deux filles en même temps...

— Ce n'est pas le cas, rétorque Jack, plus glacial qu'un iceberg. Sophia et moi, c'est... c'est compliqué. Mais nous ne sommes pas ensemble de cette façon-là. Plus aujourd'hui.

— Mais tu l'aimes.

— Oui, je l'aime, et je l'aimerai toujours, affirme-t-il sans la moindre hésitation.

Sa conviction m'est si étrangère. Les mecs n'ont aucune volonté, en général. Pas ceux que je connais, en tout cas. À part Wren, mais c'est un cas particulier. Et ils sont encore moins nombreux à aimer une fille au point de continuer à l'aimer après leur séparation. La relation entre Jack et Sophia devait être très spéciale.

Une pointe de jalousie me taquine de nouveau ; je ne saurai jamais ce que ça fait, d'aimer quelqu'un à ce point.

— Pourquoi tu sors avec Kayla ? je l'interroge. Je croyais que... je croyais qu'elle ne te plaisait pas vraiment. Tu n'arrêtais pas de dire qu'elle te tapait sur les nerfs...

Jack me dévisage. Des mèches de cheveux tombent devant ses iris bleu glacier. Au lieu de me répondre, il pivote sur lui-même et s'éloigne à grands pas dans la foule qui s'écarte pour lui.

*
* *
*

Isis m'a regardé avec ses yeux de braise et m'a demandé pourquoi je sortais avec Kayla. Elle ne se doute de rien. Je n'en reviens pas. Même si c'est mieux comme ça.

Elle ne sait pas que voir Kayla sourire la fait sourire *elle*. Qu'une joie parfaite illumine son visage quand elle rit avec Kayla. Elle doit lui rappeler celle qu'elle était autrefois – une jeune fille naïve et innocente.

Mais lorsque Isis a incliné la tête et qu'elle a attendu ma réponse, elle a paru tout aussi ingénue que Kayla. Elle n'a jamais connu l'amour. Elle ne soupçonne rien des raisons pour lesquelles je pourrais sortir avec sa copine – pour la rendre heureuse, et elle par ricochet. Tant que Kayla pourra m'embrasser sur la joue et me parler de *Vogue* et de Nicki Minaj, Isis sera contente. Mais d'une manière sincère, libérée de toute douleur et de toute amertume. Isis est convaincue que personne ne l'appréciera jamais assez pour l'embrasser. Elle ne peut donc pas s'imaginer que quiconque fasse un effort pour la faire sourire. Il n'y

avait aucune mièvrerie dans sa question. Elle n'a simplement aucune idée de ce que ça fait d'être aimée.

Aimée ? Je fronce les sourcils et raye aussitôt ce mot de mes pensées. Mais alors que je m'éloigne en gardant pour moi une réponse trop difficile à formuler, le besoin de me retourner et de la regarder me submerge.

C'est plutôt clair.

Quand est-ce arrivé ? Et à quel point cette situation à la con était-elle prévisible ? La nouvelle exubérante et survoltée qui a déboulé en ville comme une tornade. Qui cherchait la bagarre. Qui sollicitait tout sauf ce sentiment qui grandit en moi.

Heureusement, la pousse est encore jeune. Elle n'a pas eu le temps de se développer et ses racines de s'entrelacer autour de mon cœur. Je peux l'empêcher de fleurir. Il n'est pas trop tard. Sophia est la seule. Il n'y a qu'elle qui compte... La culpabilité me donne la nausée. Sophia. Je la trompe, là, non ? Faire l'escort n'entre pas en considération – je n'ai jamais aimé aucune de ces femmes. Sophia est la seule. Et elle a besoin de moi. Je ne peux pas l'abandonner. Le problème ne s'est jamais posé jusqu'à présent. Mais maintenant...

Quelque chose me déchire de l'intérieur.

Il est trop tard.

Je ne suis qu'un idiot, et il est trop tard.

*
* *

Avery nous a conviées à sa fête d'Halloween. Je me suis méfiée parce qu'elle a un peu trop souri à Kayla quand elle a lancé son invitation. Mais j'irai, ne serait-ce que pour m'assurer que tout se passe bien. Et vu le nombre de filles invitées qui craquent sur Jack, j'irai plutôt trois fois qu'une. Je serai la protectrice silencieuse de Gotham Kayla.

— Tu y vas comme ça ? me demande-t-elle en grimaçant à la vue de mon costume moulant de Batgirl en latex.

Je soulage mon orteil trop serré dans ma combinaison.

— Cette tenue est le symbole de mon engagement à l'égard de la justice, je gazouille avant de sortir d'un geste vif un faux insigne chauve-souris de mon ceinturon.

Kayla rit et me soulève le menton d'une main en soupirant. Son costume de sirène – une jupe avec une longue queue – traîne derrière elle. Elle porte en guise de haut une brassière scintillante constituée de coquillages peints à la bombe argentée. Ses cheveux sombres sont tressés et parsemés de coquillages plus petits, ses yeux maquillés de fard bleu-vert.

— Bon, OK. Mais laisse-moi te maquiller, alors.

— Fais-moi une vraie tête de chauve-souris.

— Quelle horreur... C'est hors de question !

— Si ! Comme ces chauves-souris bizarres qu'on trouve en Afrique !

— Non !

— Étale du guano sur mon visage en guise de fond de teint !

— OK. Tu fais la folle et ça fait baver ton eye-liner, alors arrête ça tout de suite, tu veux ? C'est un ordre.

Je ris et fais semblant de me zipper la bouche. Les doigts experts de Kayla commencent à étaler délicatement du fond de teint, du fard à paupières, puis du gloss.

— Euh, tu sais qu'on ne maquille pas autant les cadavres qu'on présente cercueil ouvert à leur veillée funéraire ?

— Chut ! J'ai presque fini.

Cela fait, je soulève lentement les paupières et découvre une personne totalement différente. L'ombre à paupières et le gloss me donnent l'air...

— Magnifique ! fait Kayla en applaudissant des deux mains.

— Moins moche..., je corrige. Mais ce n'est pas ta faute : tu as bien bossé. C'est mon visage, le fautif, tu n'étais pas aidée.

— La ferme ! fait Kayla avant de me flanquer une grande tape sur l'épaule. Allez, viens. On va être en retard.

Elle attrape son sac et ses clés puis s'arrête dans le salon et entre sur la pointe des pieds dans le bureau de son père. Elle en ressort quelques secondes après avec une très bonne bouteille de whisky à la main, et en poussant un petit cri.

— Allez, on bouge. Bouge, bouge !

Je crie à mon tour sans raison et m'élançe à sa suite, ma cape flottant dans l'air frais de cette fin d'octobre. Le ciel de plomb est chargé de lourds nuages gris. Des gouttes commencent à tomber tandis que nous nous garons dans l'allée bordée de citrouilles qui mène chez Avery. Des lumières orange et noir sont allumées à l'intérieur ; des saladiers de punch aux agrumes, des biscuits à la citrouille et des gâteaux à la cannelle encombrant le bar de la cuisine. L'endroit regorge de filles habillées en chats, d'infirmières, de sorcières, de footballeurs, de présidents, et de rappeurs avec de grosses chaînes dorées ridicules. Je tape dans la main d'un mec déguisé en Pac-Man pour le féliciter de sa créativité.

Le nombre de bouteilles ne cesse d'augmenter à mesure que les invités arrivent. Alors que la nuit tombe, les citrouilles luisent dans l'obscurité et le vent souffle soudain de façon sinistre. Des garçons s'amuse à faire hurler les filles. Heureusement, quelqu'un a la bonne idée de mettre de la musique. Avery fait alors son entrée dans une robe de princesse resplendissante complétée d'une tiare et d'une crinoline bleue. Ses cheveux roux bouclés retombent gracieusement sur ses épaules.

— Tu es splendide ! crie Kayla.

Avery lui adresse un sourire carnassier avant de venir l'embrasser dans l'air à la manière des filles populaires. Puis Avery me regarde et éclate de rire.

— Euh, tu es déguisée en quoi, exactement ? En rat crevé ?

— En Batgirl, espèce d'ignare.

Avery soupire.

— J'ai bien fait de t'inviter. Le coup de la fontaine a fait de toi notre clown officiel. Parce que ça ne te fait rien de te ridiculiser, pas vrai, Isis ? Vas-y à fond, ce soir !

— Vous vous oubliez, Majesté, je ricane. Enfin, sachez que je ne reçois d'ordre de personne. Vous pouvez donc vous enfoncer votre sceptre en plastique où vous savez.

Kayla se retient de rire jusqu'à ce qu'Avery s'éloigne en trombe.

— Tu as vu sa tête ?

— Malheureusement, ça ne durera pas. Elle va recharger ses batteries grâce à l'attention de tous ces gens.

Je jette un coup d'œil aux convives qui commencent à devenir pompettes. Un gars dessine un pénis sur une citrouille et une fille arrache une guirlande lumineuse avec les ailes d'ange de son déguisement.

Je salue de la main Wren, qui est habillé comme Link dans Zelda. Il a même une superbe épée en plastique. Il s'avance vers nous en rougissant.

— Euh... salut.

— Hey..., soupire Kayla. Tu es déguisé en quoi ?

— Euh, il est déguisé en Link... Tu ne connais pas Zelda ?

— C'est une émission télé ?

J'adresse un regard navré à Wren, qui se contente de rire.

— Ouais, c'est ça. Un vieux truc.

— Oh, c'est vintage. Cool ! fait Kayla avant de se mettre à hurler dans mon oreille. Le voilà ! Promets-moi de ne pas le pousser dans la fontaine, cette fois, OK ? J'aimerais profiter de lui à fond, ce soir.

Je déplace mon regard vers l'endroit que Kayla désigne du doigt. Jack vient de faire son entrée. J'aurais dû m'en douter vu que toutes les filles chuchotent en souriant comme les dindes qu'elles sont. Ma mâchoire tomberait comme celle d'un personnage de dessin animé si je ne maîtrisais pas aussi magistralement les muscles de mon visage. Jack

porte un chapeau de pirate entouré d'un mouchoir en soie et agrémenté de fausses tresses. Sa chemise blanche largement déboutonnée découvre ses clavicules et le haut de ses pectoraux. Une veste d'où pend un compas doré complète son accoutrement. Une fausse épée bat contre sa hanche. Le bas de son pantalon est fourré dans de hautes bottes noires en cuir sali, et ses yeux bleus sont cernés d'eye-liner. La réplique parfaite de...

— Capitaine Jack Sparrow ! crie Kayla en sautant dans ses bras.

Il lui sourit avant de nous saluer de la tête, Wren et moi.

— Link ! Que la Triforce soit avec toi, répond-il.

— Ouais, avec toi aussi, fait Wren nerveusement, mais sans animosité.

— Wren a clairement la Triforce de la Sagesse. J'ai celle du Courage, et toi, de la Force. Ou pas. Non, tu ne mérites aucune Triforce. Toi, tu es Ganon.

Jack a un air amusé.

— Je pourrais tout à fait vivre dans la peau du méchant.

Wren paraît impressionné.

— Tu joues beaucoup aux jeux vidéo, Isis ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'une gamine potelée et sans ami fasse d'autre ?

— Donc tu me traites de *nerd* depuis tout ce temps alors que tu en es toi-même une ? commente Jack qui hausse un sourcil.

— Isis traite tout le monde de *nerd*. C'est sa façon de dire qu'elle t'aime bien, fait Kayla tout sourires.

— Pas du tout ! je réponds en rougissant.

— Quoi ? Tu n'as pas mieux que « pas du tout » ! Tss-tss..., se moque Jack.

Kayla l'entraîne vers la cuisine pour lui servir un verre d'alcool. Il grimace, mais en boit une gorgée après m'avoir jeté un coup d'œil. Je les rejoins et me verse un rhum Coca avant d'aller me planter à côté de lui.

— Je croyais que le Prince de Glace ne picolait jamais.

— Je fais une exception, ce soir.

— Ah ouais ? Et on peut savoir pourquoi ?

Il désigne Kayla de la tête, qui crie avec un groupe de filles, elle pointe Jack du doigt et hurle de plus belle.

— Fous-lui la paix.

— Ma mutuelle santé ne couvre pas les acouphènes dus aux brames de jeunes filles hystériques.

— Les filles sont toujours dans cet état là avec leur premier petit ami. Laisse-la en profiter.

Jack devient silencieux. Quelqu'un met de la house. Les basses tambourinent dans ma poitrine.

— Et toi ? me demande Jack.

— Moi quoi ?

— Tu étais tout excitée quand tu étais avec ton premier copain ?

— Au début, oui.

Je regarde Kayla se réjouir. À sa vue, un sourire me monte aux lèvres.

— C'était super. Génial, même. On se tenait la main. On a même été pique-niquer, un jour. Il n'aimait pas trop se montrer en public avec moi, vu que je ressemblais à une baleine. Et on ne s'embrassait pas parce que j'étais trop timide. On restait chez lui ou chez moi, la plupart du temps. On parlait, on matait la télé. Une fois, il a apporté de la beuh. J'ai failli vomir. C'était la première fois que je fumais. Je n'ai jamais recommencé.

— Quelle rebelle..., murmure Jack.

— Je sais, je réponds en riant. Ça m'a juste donné une faim de loup et fait dormir quinze heures d'affilée. Je n'ai même pas rigolé.

— Mais tu t'es amusée, avec lui, non ?

Je regarde les bulles du soda remonter dans mon verre et éclater à la surface. Le soda serait capable de corroder des trucs, à ce qu'on dit. Du métal. De la pierre.

— Ouais, sauf que rien de tout ça n'était vrai. Il faisait semblant.

Jack attend silencieusement que je poursuive. Je lui tends mon rhum Coca en souriant.

— Je vais aller danser. Ne mets pas de drogue là-dedans.

Les souvenirs s'estompent peu à peu tandis que je me balance en rythme dans le vortex de chaleur et de corps agglutinés sur le dance-floor. La musique est le meilleur des remèdes. Elle balaie toutes les pensées qui vous encombrent l'esprit et les tient à distance si la chanson est suffisamment bonne. Je ne danse pas de manière ridicule comme je l'avais fait avec Wren, mais pas trop sérieusement non plus. Est-ce qu'on peut vraiment danser sérieusement, de toute manière ? En dehors des danseurs de claquettes ou de ces fans de jazz snobinards, je veux dire. Moi, je me contente de bouger. Comme une folle. Je jette les bras en l'air, saute, tourne sur moi-même dans un délicieux brouillard de lumières orange et noir. Mais même si elle est floue, j'arrive quand même à observer la fête ; un gars balance des spaghettis sur un mur pour vérifier s'ils sont cuits. Mec aux Couteaux vient de débarquer déguisé en tueur en série avec un tablier maculé de sang et une fausse hache. Il parle d'ailleurs avec un mec habillé en samouraï qui porte un katana en plastique. Wren volette nerveusement autour de Kayla, qui lui montre des photos encadrées d'Avery bébé planquées derrière le frigo pour que personne ne sache qu'elle était grosse et chauve. Avery elle-même jette son dévolu sur un grand métis de l'équipe de natation. Un type en costume vert d'extraterrestre glisse sur le ventre le long de la rambarde et va s'écraser contre le mur. Mais il se relève d'un bond et remonte les marches quatre à quatre avant de recommencer. Et Jack me regarde. Du hip-hop passe alors. La fête bat son plein. Avery et son nageur s'embrassent. Kayla et Wren ont disparu. Quant à moi, je suis appuyée en arrière contre le torse de quelqu'un. Je me sens tellement fatiguée et bourrée que je me fiche de connaître l'identité de son propriétaire. Jusqu'à ce que j'entende des perles tinter, et que je lève la tête : Jack.

— Merde ! fais-je en bondissant vers l'avant. Et je trébuche sur un couple, que j'entraîne dans ma chute dans un méli-mélo de membres et d'ego blessé.

Jack me prend la main pour m'aider à me relever. Et la garde ensuite bien serrée.

— Essaie de ne pas tuer tout le monde, tu veux ?

— Et toi, rends-moi mes doigts avant que je t'arrache les yeux.

— Tu es saoule. Tu risques encore de tomber.

— Je suis tout à fait capable de tenir debout toute seule !

Mais je vacille avant d'attraper le bras de Jack. Sa chemise est douce, ses muscles sont lisses et fermes.

— Soit tu vas t'asseoir..., fait Jack d'une voix menaçante.

— Non ! Je reste là !

— ... soit tu te retiens à moi pour éviter de te retrouver par terre. Mais tu as un peu trop bu pour danser, et personne à part moi n'acceptera que tu t'accroches comme ça.

— Va te faire foutre. Tu veux juste m'étrangler.

— Absolument. Comme ça, Kayla sera tout à moi, déclare-t-il.

J'éclate de rire malgré moi à ces paroles et me laisse aller en arrière contre lui en soupirant. Nous restons debout sans bouger jusqu'à ce que je commence à me balancer doucement. Jack m'imité aussitôt.

— C'est sympa de pouvoir tenir sur ses deux jambes, j'admets.

— Oui, plutôt, accorde-t-il.

La musique change. Elle est trop forte et horripilante, cette fois. Je dois de toute urgence me dégoter un endroit au calme. J'inspecte plusieurs chambres d'amis jusqu'à ce que j'en trouve enfin une sans couple qui gigote sur le lit, et je referme la porte à clé derrière moi. Je m'allonge de tout mon long sur un très joli édredon bien moelleux. De très belles lampes en verre sculpté en forme de varech, de ravissantes images d'océan et d'adorables coussins aux senteurs de lavande décoorent l'endroit. Je l'observe en attendant que la pièce cesse de tourner. La musique continue de tambouriner au rez-de-chaussée. Je

sens qu'on s'assoit sur le matelas à côté de moi. Jack... Je lui jette un regard mauvais, les sourcils froncés.

— Je peux savoir ce que tu fais là ?

— C'est toi qui m'as entraîné ici.

Je laisse retomber ma tête sur les oreillers.

— Oh..., fais-je d'une voix étouffée.

Je le contemple qui retire son chapeau ; ses cheveux blond foncé ont formé quelques épis.

— Tu es beaucoup mieux sans ces dread à la con, je marmonne.

— Je croyais que tu aimais Johnny Depp ?

— C'est pour ça que tu t'es déguisé comme lui ? Parce que je l'aime bien ?

Jack bondit aussitôt sur ses pieds pour aller poser son couvre-chef sur le fauteuil le plus éloigné.

— Non ! C'est juste un vieux machin que j'avais mis pour une fête l'année dernière.

— Il y a encore l'étiquette sur la veste...

Jack grimace, mais se ressaisit et s'adresse à moi avec un air glacial et inquiétant.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles.

— C'est bon, pas la peine de t'énerver. Ce n'est pas grave, si tu l'as fait pour moi. Bizarre, d'accord, mais franchement pas grave.

Son regard devient moins froid. Il revient s'asseoir sur le lit.

— Quelle vanité... Comme si j'allais choisir un costume rien que pour toi, se moque-t-il.

— Je plaisantais. Je sais que tu préférerais me balancer dans un puits ou un truc du genre. Mais t'inquiète, je ne ferais rien pour toi, moi non plus.

Menteuse.

Je bascule sur le côté en m'enroulant dans ma cape comme une espèce de *burrrito* géant, puis retire mon masque et le jette mollement sur le lit.

— J'ai trop bu.

— Je sais. Je vais aller te chercher de l'eau.

Je ne refuse pas sa proposition.

Jack arrive avec un verre plein, que je vide goulûment, le renversant à moitié sur mon menton. Je m'essuie du revers de la main en grimaçant.

— Bah ! Quelle dégueu. Et quelle grosse nase. Me laisser aller comme ça devant mon plus mortel ennemi. C'est inépuisable... inexécutable... Iné...

— Inexcusable..., suggère Jack.

— Voilà ! fais-je en le pointant de l'index.

Un cri retentit au rez-de-chaussée, suivi d'un « oh, mon Dieu, du sang ! ». Mais la vie reprend aussitôt son cours.

— Dis-moi..., fais-je en me plantant sur les coudes.

Le genou de Jack se retrouve pile au niveau de mes yeux.

— Si jamais tu couches avec Kayla, est-ce que je devrai te payer un supplément ?

Jack étouffe un grognement, puis baisse la tête vers moi. Ses doigts ne tripotent plus le bord de sa chemise.

— Je ne vais pas coucher avec Kayla.

— Mais tu sors avec elle !

— Pas vraiment.

— Tu ne peux pas... tu ne peux pas la faire marcher comme ça. Elle est à fond, tu sais.

— Comme des dizaines d'autres filles, déclare-t-il d'un ton las.

— Ah ouais ? Eh bien, excuse-nous de te trouver à notre goût, je lance d'un ton cassant.

Jack se fige. Et moi aussi.

— Nous ?

Tout va très vite, après ça. Autant qu'une étoile filante ou une fusée de détresse ; les sentiments enfouis, les non-dits, les peurs refoulées jaillissent brutalement par les portes de mon coffre-fort intérieur

pourtant piégé à la dynamite, sous l'impulsion de l'alcool, de la fatigue et de mes blessures psychiques.

— Oui. Je t'aime bien, tu sais.

Je tends une main tremblante vers la sienne. Ses doigts sont longs, fins, doux. Et chauds. Je m'y agrippe comme à une corde de sécurité. À un radeau en pleine tempête. Ou à une échelle au fond d'un puits.

— Tu sens bon. J'adore te harceler. Et j'aime beaucoup ta mère. Tu es intelligent. Un peu con, mais intelligent quand même. Je me suis bien amusée à te faire la guerre. J'ai bien aimé quand tu m'as embrassée. Et notre rendez-vous. Et quand tu as dit que j'étais superbe, parce que c'était gentil. Donc même si on ne doit plus jamais se battre et même si tu me détestes parce que je dis que je t'aime bien, eh ben, tant pis, merci quand même, Jack. Merci beaucoup pour...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase.

Jack se penche soudain vers moi et vient poser ses lèvres sur les miennes. Je roule sur le côté pour m'écarter, mais il me ramène contre lui. Je me retrouve la tête dans les coussins et les lèvres contre celles de Jack, qui recommence à m'embrasser...

... et elle m'embrasse aussi, cette fois. Elle n'est pas tétanisée. Et personne ne nous regarde. Elle en a envie. Sa langue cherche la mienne. Ses dents mordillent ma lèvre inférieure et tirent légèrement dessus jusqu'à ce que je pousse un cri rauque et que je réprime un halètement. Isis est curieuse et inexpérimentée, mais obstinée. C'est comme si elle cherchait à tout tester, embrasser, toucher...

... son cou a encore meilleur goût. Sa gorge est douce. Je sens sa pomme d'Adam monter et descendre tandis qu'il déglutit de nervosité (lui, nerveux ?). Je m'écarte et me mets à murmurer contre sa peau.

— Je sens ton pouls battre contre mes lèvres.

... elle n'a aucune idée de ce qu'elle dit ni des ravages que ses paroles provoquent en moi. Du choc électrique qu'elles envoient le long de ma colonne vertébrale jusque dans mon ventre, et plus bas. Le tissu fin du pantalon de pirate me trahit. Mon propre corps me trahit – j'ignorais que je la désirais à ce point. Mais elle est là, frissonnante et exigeante. J'ai envie de la goûter, de la caresser, de la prendre très lentement, profondément, au point que ses orteils se recroquevilleront malgré elle, jusqu'à la faire me supplier. Je me glisse sur elle et passe un bras autour de sa taille. Elle rit de nervosité (elle rit !). Mon désir me hurle de lui retirer son costume en latex ridiculement sexy centimètre par centimètre, de lui embrasser les clavicules, les seins, le ventre jusqu'à ce qu'elle m'implore de la prendre, qu'elle crie mon nom en haletant et qu'elle oublie ce salaud. Qu'elle n'éprouve plus aucune douleur, ni aucune tristesse. Je la désire. Mais plus que ça, je veux qu'elle soit heureuse...

... il me tire plus bas sur le lit pour caler ma tête sur les coussins, puis grimpe à califourchon sur moi. Je tremble de peur et pas vraiment. Même pas du tout, en fait. Mon corps trahit mes émotions, parce qu'au fond, je désire plus que tout ce qui est en train d'arriver. Mais Jack pourrait me faire du mal. Il l'a déjà fait. Et ce que nous faisons n'est pas bien. Il aime Sophia. Pas moi. Il pourrait me faire du mal, et il va le faire...

... elle tremble. Je l'embrasse dans le cou, puis sur les épaules. Son corps se met à frissonner de façon incontrôlable.

— Tu vas bien ? je lui demande.

Ses traits se crispent. Elle enfouit son visage entre ses mains.

— Je... je suis désolée, gémit-elle. Ce n'est pas bien.

Quelque chose se brise en deux dans ma poitrine à ces mots. Si, c'est bien. C'est même la meilleure chose qui me soit arrivée depuis des mois. Voire des années. Putain ! Tout ce temps durant lequel je suis

passé de cliente en cliente en m'obligeant à répondre à leurs volontés avec un plaisir mécanique et malsain. Mais quand je touche Isis, je suis tout sauf froid. Elle me met le corps en feu. Mon désir pour elle tue un ressentiment dont j'ignorais l'existence, un mélange de cynisme et de peur. J'avais oublié qu'il était possible d'apprécier tout ça. Son souffle est brûlant contre mon visage et ses caresses me montrent quoi faire avec la clarté et l'intensité des flammes. C'est bien. C'est carrément bien, même.

Mais elle est effrayée. Et elle doute. Elle est beaucoup plus blessée que je ne le pensais. Elle a trop bu, aussi. La tête me tourne bien un peu, mais Isis est saoule. Faire quoi que ce soit maintenant serait malvenu.

— Oui, tu as raison, excuse-moi, dis-je en battant en retraite.

— Non... non, se met-elle à sangloter. C'est ma faute. C'est moi qui suis désolée.

— Hé..., je murmure. Hé ! Regarde-moi.

Tremblante, elle lève les yeux sur moi. Ses yeux sont rouges, des larmes roulent sur ses joues, et son mascara macule ses paupières.

— Ce n'est pas ta faute. Tu n'as rien à te reprocher.

Je me lève et vais attraper mon chapeau posé sur la chaise.

— Tu n'as qu'à rester là et dormir un peu. Ferme la porte à clé derrière moi et n'ouvre à personne avant demain matin, c'est compris ? Et bois de l'eau, surtout.

Elle s'assoit en reniflant.

— Compris ? je répète.

Elle hoche la tête. Ses mèches violettes se plaquent sur ses joues.

— Ne t'en va pas.

— Si. C'est mieux. Je te mets mal à l'aise.

— Non ! crie-t-elle avant de parler plus bas. Ça me rassurerait si tu restais avec moi pour vérifier que personne n'entre.

— Kayla va s'inquiéter.

Le visage d'Isis se décompose.

— Oh... Tu as raison. Tu devrais aller la retrouver.

Elle soupire, tremblant toujours, puis plaque ses bras contre elle avant de les frotter comme si elle avait froid. C'est moi qui l'ai mise dans cet état. Je ne peux pas l'abandonner. Pas alors qu'elle est si mal.

— Laisse-moi t'aider, fais-je en m'avancant vers elle.

Je soulève l'édredon et la couverture pour lui permettre de se glisser en dessous.

— Tu es sûre que tu es bien dans cette combinaison en latex ? je demande, avant de le regretter aussitôt.

Elle baisse la tête.

— Je ne te disais pas de te déshabiller. C'est juste qu'elle a l'air très serrée et que tu ne dormiras sans doute pas très bien dedans. Je ne voulais pas que tu...

— Je sais, mais je n'ai rien d'autre à me mettre.

— Prends ça.

Je retire ma chemise et la lui tends. Elle frotte son visage contre le tissu comme un chat.

— Oh, c'est tout doux !

— Je vais... Je serai juste de l'autre côté de la porte.

— Non, c'est bon. Mais retourne-toi. Et interdiction de regarder.

— Moi ? Jamais ! fais-je en m'éloignant.

— Ce que t'es prude pour un escort !

Je fixe des yeux le mur devant moi tout en l'écoutant faire glisser la fermeture Éclair et se débattre avec sa combinaison en jurant comme un charretier. Je me retiens de rire, puis me concentre sur le blanc immaculé de la chambre et sur un tableau mièvre qui représente l'océan afin d'oublier toutes les saloperies qui me passent par la tête – comment sont ses seins ? Ils ne sont ni plats ni petits. La fameuse tenue qu'elle a mise après le placardage de sa photo me l'a assez montré. Et le latex de son déguisement de Batgirl moulaît parfaitement la courbe de ses hanches. Des hanches bien dessinées, et solides. Et le creux de sa taille fine dans lequel je n'aurais qu'à glisser ma main...

— OK. Tu peux regarder.

Je me tourne alors qu'elle n'est pas encore tout à fait couchée. Elle paraît tellement frêle dans ma chemise de pirate trois fois trop grande. Si délicate. Sa poitrine est bien ronde et imposante. Avec son maquillage à moitié coulé et cette tenue sur le dos, elle semble presque vulnérable. Très différente de l'indécrottable trublion sûr de lui de ces deux derniers mois. Ses jambes nues apparaissent quelques secondes avant de se retrouver sous la couverture, qu'elle remonte jusqu'à son menton.

— Elle sent comme toi.

Elle me sourit d'un air endormi. Je réprime la vague de désir incontrôlée et tout à fait déplacée qui s'empare de moi à ces mots.

— Je serai là si tu me cherches, fais-je avant d'aller m'asseoir sur la chaise.

— OK. Bonne nuit.

J'éteins la lumière.

— Bonne nuit.

Ses tremblements se calment peu à peu et sa respiration devient régulière. Une fois sûr qu'elle est calmée, je m'appuie contre le dossier et m'autorise enfin à fermer les yeux.

Chapitre 15

Trois ans, dix-neuf semaines, un jour

Mon cerveau n'est qu'un martèlement douloureux. Comme s'il cherchait à s'échapper par tous les moyens de ma boîte crânienne. J'ouvre les yeux, et la lumière m'agresse aussitôt. Je grimace en couinant avant de remonter la couverture sur mon visage. À qui est ce lit ? Et pourquoi est-ce que je porte cette douce chemise blanche ?

La mémoire me revient soudain. Je suis chez Avery, dans l'une des chambres d'amis. Et cette chemise blanche est à Jack. J'ai une gueule de bois d'enfer et la chemise de Jack Hunter sur le dos. Ma respiration s'accélère et la panique me comprime la poitrine. Il n'y a personne à côté de moi. Et le lit est encore impeccablement fait, j'ai beau fouiller dans mes souvenirs, c'est le black-out total.

Je me redresse lentement et pose avec précaution mes pieds par terre avant de tester ma capacité à tenir debout. J'ai la bouche pâteuse. Je vais dans la salle de bains et me lave les dents avec un doigt. Ça fera l'affaire pour le moment. Je me renifle ensuite ; je ne sens pas le sexe. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne s'est rien passé pour autant. Pourquoi je ne me rappelle rien, bordel ? Je me déshabille et renfile mon costume. Comment ai-je fait pour retirer ce machin ? À moins que je ne l'aie pas enlevé... Quelqu'un l'aurait fait pour moi ? Est-ce que Jack...

La porte de la salle de bains s'ouvre alors. Jack pointe la tête. Son torse nu dévoile son ventre et ses pectoraux joliment dessinés. Ils me feraient presque oublier son air inquiet.

— Ah... Elle est debout, lance-t-il.

— Qu'est-ce qui s'est passé, cette nuit ?

— Pas le temps. Kayla a besoin de toi.

Il disparaît derrière la porte. Une crampe me serre soudain l'estomac. Je me précipite dans le couloir. Des emballages de bonbons et des verres en plastique orange jonchent le sol. De pâles rayons de soleil entrent par la fenêtre. Ce n'est visiblement pas encore le matin, mais plus tout à fait la nuit. Je jette un coup d'œil à mon téléphone : six heures pile. La plupart des invités sont partis. Jack me fait signe de me dépêcher avant de me désigner une autre chambre d'amis tout au bout du corridor. Kayla est assise sur le lit, et Wren à côté d'elle. Elle paraît terrifiée et exténuée – sa jupe de sirène est de travers et son maquillage a coulé. Wren lui tend un rouleau de papier de toilette. Elle en déchire un morceau et se mouche en faisant un bruit de klaxon.

Je me précipite vers elle et m'agenouille en posant mes mains sur les siennes.

— Kayla ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Avery..., fait-elle avant d'éclater de nouveau en sanglots. Mon verre... Avery a mis quelque chose dans mon verre.

Je lance un coup d'œil à Wren.

— Quoi... du genre GHB ?

Il opine.

— Elle a été incapable de bouger pendant une bonne demi-heure.

— Est-ce que quelqu'un a...

Wren secoue la tête.

— Avery nous avait enfermés ici tous les deux. Elle a été jusqu'à caler une chaise contre la porte en expliquant qu'on ne sortirait pas tant que...

Kayla pousse un gémissement et regarde Jack, qui n'est toujours pas entré dans la pièce.

— Où est-ce que tu étais ? J'ai eu tellement peur ! Pourquoi tu n'étais pas...

— Je me suis endormi dans une autre chambre, répond Jack doucement, sans s'approcher. Je suis désolé.

Kayla enfouit son visage dans ses mains et se met à sangloter. Wren tressaille. Je caresse l'épaule de Kayla.

— Hé, écoute-moi. Tout va bien. Tu es en sécurité. Wren est quelqu'un de bien, OK ? Il ne s'est rien passé (je lève la tête vers lui)... n'est-ce pas ? Tu n'as rien fait, hein ? T'as intérêt à me dire la vérité si tu ne veux pas que je t'arrache des doigts de pied.

— Non ! Je te le jure, Isis. Je n'aurais jamais... Je ne suis pas un monstre.

Il ouvre des yeux grands comme des soucoupes. Je bats aussitôt en retraite, honteuse.

— Oui, je sais. Excuse-moi d'avoir douté de toi.

— Avery pensait que je le ferais..., avance Wren en grimaçant.

— ... et qu'elle pourrait s'en servir pour te faire chanter et obtenir les fonds pour le club de français.

Wren hoche tristement la tête. À ces paroles, Jack fonce droit vers la cheminée et balaie d'un revers de la main les bibelots posés sur le manteau. Il attrape ensuite une pendule, et la flanque par terre.

— Jack ! Qu'est-ce que tu fais ? proteste Wren qui sursaute.

Kayla pousse un petit cri et se couvre les oreilles. Jack se tourne vers nous. Il tient une boîte noire miniature dans le creux de sa main.

— Une caméra..., déclare-t-il d'un air morne.

— Pour avoir une preuve, je marmonne. (Je me lève lentement et j'ai l'impression que des flammes de colère plus hautes que moi jaillissent de mon corps.) Putain, quelle salope...

— Ne fais pas ça ! supplie Kayla en m'agrippant le bras. Ne fais pas ça, s'il te plaît, Isis ! Avery est mon amie ! Elle est... elle est la seule

amie que j'aie...

— C'est faux, assène Jack d'un ton cassant. Regarde autour de toi. Tous tes *vrais* amis sont ici.

Kayla donne l'impression d'avoir reçu une gifle. Elle éclate en sanglots, cette fois. Wren la contemple, les traits tendus. Il se demande quoi faire. Désespéré, il se tourne vers moi.

— Allons-y. Allons l'interroger.

Un rire moqueur monte dans ma gorge.

— L'interroger ? C'est un peu léger, tu ne trouves pas ? Je serais plutôt pour la transpercer avec des tisons chauffés à blanc, tu vois...

Wren me sourit d'un air satisfait, puis nous fonçons dans le couloir, laissant Jack et Kayla en tête à tête. Nous zigaguons entre les invités qui se réveillent en grognant, parmi les flaques de vomi et d'alcool, et les vêtements jetés en tas çà et là. Nous nous plantons devant la chambre d'Avery, puis Wren frappe à la porte. Aucune réponse. Je lui fais signe de reculer avant de balancer un coup de pied de toutes mes forces contre le battant en bois.

La pièce, ravissante, est entièrement décorée dans des tons lavande. Un sublime lit à baldaquin trône au centre. Avery se redresse au milieu de ses draps soyeux, son costume de princesse encore impeccable hormis quelques pans de tissu froissés. En voyant mon expression, elle s'élançe aussitôt vers la fenêtre, mais je bondis et l'agrippe par la tignasse sans lui laisser le temps de filer. Je lui flanque ensuite un crochet du droit qui l'envoie par terre.

— Tu n'as vraiment rien appris, n'est-ce pas ? fais-je doucement.

— Qu... quoi ? répond-elle en toussant. De quoi tu parles ?

Je me baisse et l'attrape par les cheveux avant de faire basculer sa tête en arrière. Avery se tord et crie.

— Très bien ! C'est bon ! Je suis désolée !

— Non, tu ne l'es pas. Mais tu vas l'être.

— Tu n'auras pas les fonds, Avery, déclare Wren froidement. Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. Et je te destitue de tes fonctions de

présidente du club de français. Et en guise de sanction, tu ne pourras plus collaborer à aucun club ni participer à la soirée de promo.

— Tu ne peux pas faire ça ! gronde Avery. J'ai été élue reine du bal de promo quatre années de suite et je suis encore en lice cette année, et tout le monde sait que je vais gagner ! Si tu m'exclus, personne n'assistera à cette putain de soirée. Ni à celle de la remise des diplômes, d'ailleurs.

— Tu penses vraiment avoir une telle influence sur l'ensemble des élèves ?

Avery ricane.

— Je leur dis de sauter du haut d'une falaise et ils sautent, tous autant qu'ils sont. Tu le sais très bien, Wren.

— Et tu crois que ton influence restera intacte quand on aura raconté à tout le monde que tu as mis de la drogue dans le verre d'une de tes invitées ? Combien de filles continueront de te faire confiance, après ça, hmm ? Combien prendront le risque de se retrouver avec du GHB dans leur boisson et de se faire violer à l'une de tes petites fêtes ? demande Wren calmement.

Avery devient blême. Je l'attrape par la robe et l'oblige à se relever.

— Si tu jettes ne serait-ce qu'un coup d'œil à Kayla, je te tue, c'est clair ?

Avery se dégage avant de désigner Wren.

— C'est toi qui a tout manigancé ! Arrête de mentir, espèce de connard moralisateur ! Tu n'es qu'un lâche pleurnichard et opportuniste. Je sais que tu as couché avec elle !

Wren sourit. Il a l'air encore plus déterminé qu'auparavant.

— Je ne suis plus ce gosse dans la forêt. Nous avons grandi, Avery. Tu ne peux plus me manipuler. Et je ne te laisserai plus jamais faire du mal à quiconque.

Visiblement sonnée, Avery recule d'un pas. Elle regarde ses mains.

— C'est ça, ricane Wren. Tu étais tellement absorbée par cette histoire de levée de fonds que tu ne t'es même pas aperçue que tu

faisais à Kayla exactement ce que tu avais fait à Sophia. Tu n'as rien appris. Et tu recommenceras sans doute jusqu'à ce que tu finisses par tuer quelqu'un, ou qu'on te tue pour ça.

— Je l'ai justement fait pour Sophia ! Cet argent, ce voyage en France, c'est pour elle. Il ne lui reste plus beaucoup de temps, et tu le sais très bien. Putain, Wren !

— Donc tu serais prête à sacrifier quelqu'un pour aider Sophia, c'est bien ça ? demande-t-il.

— Je serais capable de tout pour elle, fait Avery entre ses dents serrées.

Wren sourit.

— Dommage que tu ne puisses pas extorquer de l'argent à tes parents. Ils sont trop intelligents pour ça, n'est pas ? Mais là encore, ces gens t'ont élevée. Vu que tu es leur copie conforme, je suis sûr qu'ils doivent tenir leurs comptes au centime près. Ils découvriraient qui aurait pris l'argent, qui était invité à ta fête... Ils entendraient parler de Sophia et creuseraient cette piste. Et ton crime se retrouverait exposé en pleine lumière. Toute la ville serait au courant. Mais peut-être est-il temps...

— Tu n'oserais pas..., gronde-t-elle. Jack et toi vous retrouveriez entraînés dans ma chute.

— Sans doute. Mais je suis sûr que le jury se montrerait plutôt clément avec Jack. Quant à moi, je pourrais toujours expliquer que j'avais peur pour ma vie. On s'en sortirait, lui et moi. Mais toi ? Ta peine serait beaucoup plus longue.

— Dégagez de ma chambre ! vocifère Avery. DÉGAGEZ !

Là-dessus, elle commence par nous jeter tout ce qui lui passe par la main – un vase, un cadre –, arrache ensuite une applique du mur avant de me la balancer en pleine tête. Je me baisse juste à temps. Wren et moi fuyons vers la chambre de Kayla dans un bruit de verre brisé.

— Allez, viens, on s'en va, halète Wren en aidant Kayla à se lever.

Elle s'appuie sur son bras, et se redresse sur ses pieds tant bien que mal. Même si elle paraît encore groggy, elle ne pleure presque plus.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— File-moi tes clés, j'ordonne.

Kayla les sort de son sac, puis me les tend. Wren l'entraîne aussitôt au rez-de-chaussée. Jack reste en arrière avec moi. Les cris d'Avery – ceux d'un cochon qu'on égorgerait et qu'on passerait dans une essoreuse – commencent à réveiller les quelques fêtards encore présents.

— J'en connais une qui n'est pas très contente.

Jack a un petit sourire satisfait.

— Wren l'a menacée de balancer la vérité à propos de ce qui s'est passé avec Sophia, je lui murmure.

Le visage de Jack se décompose avant de reprendre son apparence de masque déterminé. Wren et Kayla trottent à travers la pelouse jusqu'à la voiture. Alors que Jack et moi franchissons la porte, un bruit de pas précipités se rapproche de nous dans l'escalier. Je me tourne à temps pour remarquer Avery, le nez en sang à cause de mon coup de poing, les yeux écarquillés d'une colère sauvage, sa chevelure fauve hirsute telle la crinière d'une déesse du Feu, et une batte de base-ball brandie à quelques centimètres de mes reins. Je plonge au sol juste à temps. Le bâton passe très près au-dessus de moi. Un claquement s'élève ensuite, puis j'aperçois Jack la batte à la main. Avery se ratatine sur elle-même en haletant tandis qu'il contemple son arme.

— Ça rappelle le bon vieux temps, hein, Avery ? Sauf que la dernière fois, elle était en métal, ou je me trompe ?

La rage quitte le visage d'Avery aussi vite que l'air d'un ballon crevé. La terreur lui crispe les traits. Elle commence à reculer puis bondit sur ses pieds et court droit vers la maison, dont elle claque la porte avant de la fermer à clé.

Jack est resté mutique durant tout le trajet vers la maison de Kayla. Wren nous a suivis en voiture et est descendu afin d'aider Kayla à

marcher jusqu'à sa porte d'entrée. Elle l'a remercié, puis il a attendu qu'elle soit rentrée. Wren et moi nous sommes salués de la tête, et il a même adressé un petit signe à Jack, avec qui j'ai alors emprunté l'autoroute en direction de Columbus.

Je lui jette un discret coup d'œil. Il porte la chemise blanche que je lui ai rendue, et se tient la tête d'une main. Il regarde le monde défiler par la vitre tout en tapotant ses lèvres avec un air soucieux.

Il rompt le silence en premier.

— Je ne suis plus avec Kayla.

— Quoi ? Quel choc ! Et moi qui pensais que vous resteriez ensemble jusqu'à la fin de vos jours.

Jack me regarde avec un sourire diabolique.

— Tu n'es pas au courant ? Toutes les bonnes choses ont une fin.

Je change de file. Jack allume le chauffage, mais l'odeur qui s'élève soudain l'oblige à l'éteindre aussitôt.

— Qu'est-ce qui s'est passé, hier soir ?

— Tu ne te rappelles pas ?

— Je me revois en train de trembler...

— C'est tout ?

J'acquiesce. Jack se fige. Ses yeux sont les deux mêmes morceaux de glace illisibles que d'habitude, hormis qu'ils semblent habités par une sorte de douleur, cette fois.

*
* *
*

Elle a eu peur. Elle a mal vécu ce moment. Si ce n'était pas le cas, elle s'en souviendrait. Mais l'angoisse a tout effacé.

Sa plaie est bien plus profonde que je ne le pensais.

Je regarde son profil alors qu'elle conduit. Ses mains agrippent le volant. Elle a l'air troublée. Comme si elle attendait que les pièces du puzzle s'assemblent enfin. Elle a refoulé ce souvenir. La nuit dernière était trop pour elle. Elle a dû lui rappeler son traumatisme. Je voudrais

lui dire que j'essayais juste de l'aider à se sentir mieux, ou de l'aider tout court. *Menteur, tu as juste profité de la situation, exactement comme lui.*

Cette vérité me frappe soudain avec une acidité pétrifiante, dans la lumière du jour. J'ai obligé une fille saoule, qui avait déjà été forcée auparavant, à m'embrasser. J'ai posé la main sur une fille terrifiée d'être touchée. J'ai perdu le contrôle. Moi, Jack Hunter, qui se maîtrise toujours en toutes circonstances, je me suis laissé dépasser. Et mon comportement a tellement heurté Isis qu'elle ne se souvient de rien.

Mais c'est sans doute mieux.

*
* *

La douleur dans les yeux de Jack disparaît aussi vite qu'elle est apparue. Il hausse les épaules.

— Tu étais plutôt bourrée. Un type avec un masque bizarre t'a sauté dessus. Tu as eu peur et tu as tremblé une bonne partie de la nuit, après ça.

— Pourquoi je portais ta chemise ?

— Tu es rentrée dans quelqu'un en dansant, et tu t'es retrouvée avec du soda plein ton costume. Je t'ai prêté ma chemise le temps que tu le laves. Et ensuite, tu l'as mis à sécher par terre.

Ce scénario est assez vraisemblable, me connaissant. J'opine.

*
* *

Elle me dépose devant chez moi. Je descends de voiture, puis m'adresse à elle par la vitre baissée avant de partir.

— Prends bien soin de Kayla dans les jours qui arrivent, dis-je. Elle va avoir besoin de toi.

— Depuis quand tu t'inquiètes pour elle, toi ?

Depuis qu'elle compte pour toi.

Je ne dis rien. Je me contente de hausser les épaules, et de mentir.

— Je sais ce que c'est, de se faire larguer. Et le GHB.

— Des clientes flippantes ?

— Ça peut arriver...

Mon regard glisse vers son cou. Je suffoque, tout à coup. Là, juste sous sa mâchoire, j'aperçois un petit suçon rouge.

— Quelque chose ne va pas ?

Si elle ne soulève pas le menton et si elle ne regarde pas en dessous dans un miroir, elle ne remarquera rien. Je secoue la tête.

— Non, non. Merci de m'avoir raccompagné.

— Merci pour ton aide avec Avery. Et pour m'avoir prêté ta chemise. Et pour... être sorti avec Kayla. Ça l'a vraiment rendue heureuse.

Ça t'a rendue heureuse toi.

Je souris d'un air espiègle.

— Oh, mais de rien. Et ne te gêne pas, la prochaine fois que tu auras envie de me filer deux cents dollars pour que je sorte avec une de tes copines.

Elle marmonne quelque chose. Je me recule et avec regret l'observe qui s'éloigne. J'enfouis la soirée d'hier tout au fond de mon crâne et l'y enferme pour de bon. Je pourrai toujours en extraire des souvenirs quand le manque se fera trop sentir. Mais ce moment n'existe plus. Plus maintenant. Il ne s'est jamais rien passé, et c'est très bien comme ça.

Je suis le seul à m'en souvenir.

Et c'est très bien comme ça.

*

* *

Northplains, dans l'Ohio, est une petite ville pleine de secrets.

On ne penserait jamais que ce coin du Midwest chiant à mourir recèle des filles populaires déchaînées armées de battes de base-ball et des événements louches survenus il y a plusieurs années et que tout le

monde préfère oublier. Mais cet endroit a tout ça à offrir, et en très grande quantité. Trahisons, vengeances, mensonges se mélangent pour former une sorte de vortex au-dessus du lycée, plombant l'atmosphère de ce lundi.

Jack s'avance dans le couloir principal. Il nous aperçoit, Kayla et moi, mais nous passe devant sans s'arrêter. Kayla éclate aussitôt en sanglots. Il a fallu beaucoup de cajoleries et de chocolat, dimanche, pour la convaincre de venir en cours aujourd'hui. Je suis déchirée entre mon envie d'envoyer un uppercut à Jack pour l'avoir fait pleurer, et le fait de savoir que cette rupture était ce qui pouvait leur arriver de mieux à l'un comme à l'autre. Elle était inévitable. Un type comme Jack Hunter ne sort pas avec des filles de son âge. C'est en tout cas le consensus, au lycée. Évidemment que ça n'a duré que deux semaines avec Kayla ! On parle de Jack Hunter, là ! Ce mec circule en Porsche en compagnie de meufs friquées. Et il est déjà pris à Harvard, ce que M. Evans aime rappeler à chaque élève qu'il croise en train de glander dans la salle d'étude.

Jack Hunter est simplement destiné à des choses meilleures et plus grandes que celles qu'on trouve à Northplains, dans l'Ohio.

Sa légion d'admiratrices s'est aussitôt reformée. La statue de la salle d'art trône à nouveau au centre de la pièce. La pleurnicheuse du club de théâtre se pomponne devant le miroir des toilettes comme une gamine de sept ans qui viendrait de trouver le maquillage de sa mère. Toutes ces filles sont de retour avec une détermination remarquable.

Avery ne s'est pas pointée en cours. Personne ne parle de sa crise de colère avec la batte. Je suppose qu'elle a dû menacer les témoins de la scène pour les faire taire. En tout cas, la rumeur prétend qu'elle serait malade, mais je sais très bien ce qu'il en est. L'animal blessé panse ses plaies et cherche la tenue apte à dissimuler le monstre qui sommeille en elle. Ce n'est qu'une affaire de temps. Parfois, je me sentirais presque désolée pour elle. Mais dans ces cas-là, je me souviens de ce qu'elle a fait, et j'ai juste mal à l'idée de ce que je serais capable de lui infliger.

Je respire profondément, histoire de calmer ma fureur et d'essayer de me concentrer sur autre chose. Mme Gregory ânonne son cours. Je croque son visage sur une feuille, en lui dessinant une banane à la place du nez. Je n'arrive toujours pas à me rappeler ce qu'il s'est passé l'autre soir. Ce qui est assez compréhensible vu la quantité d'alcool que j'avais ingurgitée. Mais j'ai déjà été saoule auparavant et, même si les événements ont pu devenir légèrement flous, j'en ai chaque fois conservé des bribes. Mais de cette fête ? *Nada*. Le blanc total. Je ne dérape jamais à ce point, d'habitude. Je suis très bien équipée côté cerveau. Normal, vu que je fais tout pour le maintenir dans des conditions optimales. Alors pourquoi est-ce que je ne me souviens pas du moindre détail ? Ce doit être le rhum. Ça faisait un bail que je n'en avais pas bu autant.

Kayla a pris temporairement la place d'Avery en tant que reine des abeilles. Je la regarde se morfondre dans la file d'attente, entourée de filles dégoulinantes de sympathie, qui lui serinent, tout en jetant des coups d'œil langoureux à Jack, qu'elle trouvera forcément mieux. Jack est attablé tout seul à l'autre bout de la cafète, où il dévore avec un appétit comparable un sandwich et un bouquin. Je me demande ce que ces filles feraient si elles savaient que j'ai porté sa chemise...

Elles me fourreraient probablement une pomme dans la bouche et me feraient ensuite rôtir comme un cochon de lait. Je serais prête à mourir, mais certainement pas avec un fruit dans le gosier.

— Qui est-ce qui a un fruit dans le gosier ? m'interroge Wren qui pose son plateau en face de moi.

— Oh, euh... personne, fais-je en balayant sa question d'un geste de la main. Bon, à part ça, comment ça va, Big Boss ? On est occupé à concocter des traités de paix avec l'Iran ? On ratisse la planète à la recherche de sources d'énergie alternatives ?

— En fait, je veille actuellement à ce qu'Avery revienne au lycée avec un peu moins de pouvoir qu'avant. Tu serais surprise du nombre de professeurs qu'elle tient sous sa coupe grâce au chantage. Tu savais

que Mme Hall avait une liaison ? Et avec deux mecs différents ? Et que M. Ulfric boit entre les cours, et dans le bureau du concierge pour être tout à fait précis ?

— Je ne suis pas du tout étonnée qu'elle fasse ce genre de chose. J'ai eu l'occasion d'admirer par moi-même ses méthodes de près.

— J'espère qu'elle aura la bonne idée de ne pas les employer pendant quelque temps. Parce que je n'ai aucune envie d'aller voir Evans pour lui dire qu'Avery a utilisé du GHB.

— Ou pour lui parler de ce qui est arrivé cette fameuse nuit, quand vous étiez au collège.

Les yeux de Wren s'écarquillent.

— C'était du bluff.

Wren me regarde pendant un petit moment avant de reprendre la parole à voix basse.

— Elle était notre amie.

Je redresse la tête.

— Qui ça ?

— Sophia, poursuit Wren. On était super proches, en primaire, Sophia, Jack et moi. On habitait tout près les uns des autres. On jouait dans notre rue, ou dans nos jardins respectifs. On passait les vacances de Noël et d'été ensemble. Ça été la plus belle période de ma vie.

Il inspire avant de repousser son plateau.

— Avery était un peu un satellite, par rapport au groupe. On la croisait de temps en temps, puisqu'elle était la meilleure amie de Sophia. Elle n'avait rien à voir avec celle qu'elle est aujourd'hui. L'ancienne Avery était bruyante et autoritaire, mais gentille. Et elle faisait rire Sophia. Elle détestait Jack – à vrai dire j'ai toujours pensé que c'était parce qu'il lui plaisait et qu'elle ne supportait pas que Sophia l'apprécie autant. Elle était jalouse de leur relation. La jalousie l'a dévorée.

J'essaie de ne pas bouger et de ne pas respirer trop fort, pour ne pas déconcentrer Wren. Il lève les yeux.

— Il y a quelque chose que je voudrais te montrer après les cours. Est-ce que tu pourras nous emmener quelque part en voiture ?

J'accepte. Il sourit.

— Bien. On se voit tout à l'heure, dans ce cas. J'ai une course à pied à organiser pour une collecte de fonds. Je ferais mieux d'y aller.

— OK. À plus !

Je prends sur moi pour paraître calme. Parce que je le regarde quitter la cafétéria, rongée de curiosité.

En fin d'après-midi, je retrouve Wren qui m'indique le chemin, mais pas notre destination. Il me fait prendre la route de l'aéroport, puis traverser Columbus. Au bout de quelques kilomètres, nous empruntons une route truffée de nids-de-poule avec le vacarme assourdissant des avions et des champs d'herbe jaunie en guise de décor. Des baraques à la peinture écaillée et des poubelles sont alignées le long de la rue. Une paire de baskets pend tristement à une ligne à haute tension. Je me gare et suis Wren. Nous grimpons les marches d'une maison à un étage aux fenêtres propres, quoique visiblement anciennes. Le porche fatigué battu par les intempéries est envahi de jouets en plastique. Une femme vient ouvrir la porte, puis nous jette un petit coup d'œil par la moustiquaire.

— Wren ! fait-elle avec un visage radieux. Quelle bonne surprise ! Entre !

— Merci, madame Hernandez.

— C'est une amie à toi ?

— Oui, elle m'aide à la banque alimentaire.

— Oh ! C'est bien.

Mme Hernandez s'essuie les mains sur son tablier avant de m'en tendre une.

— Belina, bonjour. Ravie de vous rencontrer.

— Isis. Enchantée.

— Allez, venez ! Ne restez pas dans le froid !

Nous la suivons à l'intérieur. Ça sent la viande épicée et la lessive. Une image en émail de la Vierge trône quasiment sur chaque mur. Les canapés, chaises et tables sont abîmés, mais propres. Deux enfants nous passent devant en courant armés de balayettes pour toilettes qu'ils brandissent comme des épées. Mme Hernandez leur dit quelque chose en espagnol qui réussit visiblement à les convaincre d'aller reposer leurs armes.

— Désolée..., déclare-t-elle en souriant. J'ai préparé des *tostadas* toute la journée et du coup, je ne les ai pas tellement surveillés.

— Tant qu'ils ne manipulent pas ces jouets-là près de la nourriture..., plaisante Wren.

Elle rit et nous fait signe de la suivre dans la cuisine.

— Vous voulez un jus de fruits ? Il y a du lait, aussi.

— Non, c'est bon, répond Wren. Nous ne faisons que passer. Je voulais savoir si vous pouviez me montrer vos papiers pour l'assurance sociale. J'aurais besoin de mettre votre numéro à jour et, comme nous étions dans le coin, j'ai fait un saut.

— Bien sûr ! Attends une seconde.

Elle file à l'étage à toute allure. Wren se tourne vers moi et me désigne les lieux d'un geste de la main.

— Plutôt douillet, non ? Quatre chambres, trois salles de bains... Pas mal, pour une mère célibataire avec deux bouches à nourrir.

— Oui, c'est joli. Mais je ne comprends pas...

— Belina est femme de ménage. Elle gagne le salaire minimum.

— Comment fait-elle pour...

— Jack.

Je m'étrangle à moitié à ces mots.

— Quoi ?

— Il lui envoie de l'argent. Par mon intermédiaire. Pour ce que Belina en sait, je suis étudiant et je travaille pour le programme d'aide sociale de la banque alimentaire destiné aux mères célibataires – dont elle est la seule à recevoir des allocations, soit dit en passant.

— Mais pourquoi...

— J'ignore comment Jack s'y prend pour obtenir tout cet argent, m'interrompt Wren nonchalamment, mais j'ai ma petite idée. Il faudrait juste que quelqu'un me la confirme. Ça me rendrait vraiment service.

Je me mords la lèvre.

— Je ne peux pas. Je lui ai promis de ne rien dire, Wren. Et il a un enregistrement audio de moi...

— Je comprends. Mais ne t'inquiète pas. Ça me suffit. Merci d'avoir confirmé mes soupçons !

— Ne va pas lui dire que tu es au courant.

Wren glousse.

— Est-ce que je te donne l'impression d'avoir envie de mourir ?

— Donc..., fais-je en parlant plus bas, pourquoi Belina ? Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle n'a rien fait. C'est Jack.

Je commence à avoir un petit aperçu de la situation.

— Ce qu'il a fait au collègue. C'est lié à Belina ?

Wren opine. Je m'apprête à lui poser une nouvelle question quand Belina revient au rez-de-chaussée en trotinant. Wren regarde les documents. Il prend tout son temps et papote comme si de rien n'était. Donc l'argent n'est pas juste pour Sophia. Jack a menti. Mais pourquoi ? Parce qu'il ne voulait pas que je sache ? Pourquoi diable Jack estimerait-il devoir de l'argent à Belina ? C'est gentil de faire ça, mais il faut avoir une sacrément bonne raison, tout de même. Je ne comprends rien à cette histoire.

— Excusez-moi de vous demander ça, avance Wren prudemment, mais avez-vous la moindre nouvelle ? De votre mari...

Les yeux sombres de Belina se ferment à moitié de découragement.

— Ça fait cinq ans. La police m'appelle beaucoup moins souvent qu'avant.

Wren hoche tristement la tête.

— Je suis désolé d’entendre ça. J’espère qu’ils trouveront quelque chose bientôt.

Elle esquisse un sourire à son intention, puis à celle de ses enfants dans le salon.

— Je prie chaque jour pour que Dieu me donne un indice, un début d’explication. Parfois, j’imagine qu’il va revenir à la maison comme s’il n’était jamais parti – comme s’il revenait du travail. Mais ça n’arrive jamais.

Wren devient silencieux. Belina m’adresse le même petit sourire.

— Excusez-moi. C’est impoli d’avoir cette conversation alors que vous n’êtes pas au courant. Mon mari a disparu il y a cinq ans. Mais nous faisons tout ce que nous pouvons pour aller de l’avant et vivre malgré notre douleur.

Je prends la parole d’une voix calme.

— C’est très courageux.

— Non, m’oppose-t-elle en secouant la tête. Je n’ai pas le choix. Pour mes enfants comme pour moi. Il n’y a aucun courage là-dedans. Juste de la nécessité.

Je comprends, mais le lui dire paraîtrait superficiel, dérisoire, et faux. Du coup, je souris en guise d’approbation.

Wren et moi partons. Belina nous regarde depuis le porche. Je me pose encore plus de questions qu’avant. Wren ne me répondra plus. D’ailleurs, il reste mutique durant tout le trajet.

Je rentre à la maison après l’avoir déposé, et couche des idées par écrit au cas où cela m’aiderait à démêler les fils.

Deux hommes engagés par Avery. Batte de baseball. Sophia. Wren filme. Jack et Belina. L’argent pour son mari ? Jack Avery Wren ont peur de Sophia-Jack, Jack Jack Jack...

Sophia.

Sophia est importante.

Jack l’aime.

Mon ventre se serre.

Jack l'aime.

Il y a quelque chose d'un peu définitif et triste, à l'approche de Thanksgiving. Les gens commencent à flipper à cause de la date butoir d'envoi des dossiers d'inscription, vu que les profs n'arrêtent pas de nous demander de les boucler et de les rendre. Et il se met à faire plus froid. Les dernières feuilles jaunes tombent. Leurs tas se transforment en paillis et ce paillis en boue, que les premières pluies hivernales balaient des caniveaux et des rues. Plus rien n'est beau – la terre et le ciel gris, les arbres nus tremblant dans le vent.

Au bout de deux semaines, Kayla arrive enfin à regarder Jack sans fondre en larmes. Wren l'a accompagnée tout le long du chemin, armé d'une boîte de mouchoirs. D'ailleurs, elle lui sourit plus qu'avant, et déjeune avec nous. Quelque chose s'est installé entre eux, ce qui me fait rire parce que même s'ils ne sont que deux espèces de cas désespérés, ce sont mes amis. Et je ne veux que le meilleur pour eux.

Le retour d'Avery a été beaucoup plus décevant que prévu. Elle s'est juste pointée en cours, avec son sourire carnassier habituel. Les filles attroupées autour de Kayla l'ont aussitôt délaissée pour la rejoindre. Mais pas Kayla. Une vague de fierté s'est emparée de moi lorsqu'elle a carrément tourné le dos à Avery pour venir avec nous. Elle m'a pris par le bras, puis nous avons marché en nous pavanant comme les sales garces que nous sommes.

Jack ne m'a pas beaucoup prêté attention. Ce qui n'a rien de bizarre, vu que j'ai autant de valeur à ses yeux qu'un chewing-gum collé à sa chaussure, mais je trouve tout de même curieux qu'il ne supporte pas de se retrouver dans la même pièce que moi. Le cours de géopolitique est un parfait exemple du genre : Jack trouve chaque fois un bon prétexte pour se carapater à l'infirmerie, soi-disant, quand il ne sèche pas carrément. Mais je l'aperçois traverser le campus pour se rendre à d'autres cours. La géopolitique est le seul cours que nous ayons en commun, et il le rate systématiquement. Je le confronterais

bien à ce sujet, mais j'ai encore des doutes à propos de ce qu'il s'est passé l'autre nuit. Ses explications tenaient la route, mais elles sonnaient quand même faux. Quelque chose n'allait pas.

Du coup, je m'ennuie. Tellement ! Maintenant que nous ne sommes plus en guerre, mes journées se cantonnent à écouter vaguement les profs en imaginant leur tête pleine d'acné quand ils avaient mon âge.

Je suis assise dans le bureau d'Evans, où je termine ma peine. Encore un jour et je n'aurai plus à corriger ces copies ni à regarder son crâne chauve briller dans la lumière de sa gloire autoproclamée.

— Alors, Isis, fait-il en s'éclaircissant la voix. Vous êtes consciente que la date limite d'envoi des dossiers d'inscription pour Yale est la semaine prochaine ?

— Je ne compte pas y postuler, monsieur Evans, ni à aucune autre fac prestigieuse. Nous en avons déjà discuté.

— Pourtant, cet endroit donnerait un sens à votre vie, insiste-t-il.

— Vous avez regardé la chaîne cuisine, récemment ? Manger est une merveilleuse façon de donner un sens à sa vie.

— Si je peux me permettre d'être totalement honnête avec vous, Isis, l'université est surtout un prétexte pour boire et pour avoir le cœur brisé, explique-t-il.

Je me retiens d'éclater de rire. Evans redevient sérieux.

— Mais l'endroit choisi pour boire et voir son cœur se briser peut parfois mener loin. Comme Harvard, par exemple. On a beau y faire des études assez médiocres dans un domaine tout aussi médiocre, ses diplômes n'en restent pas moins prestigieux, vous comprenez ? Un diplôme de Harvard prouvera votre volonté de réussir beaucoup mieux que n'importe quel diplôme de Redfield.

— Et mon snobisme, je marmonne.

— Quand bien même. J'ai pris la liberté de vous porter candidate à Harvard, Yale, et Stanford.

— Quoi ? ! fais-je d'un ton énervé. Comment...

— Votre père s'est montré particulièrement arrangeant. Il veut le meilleur pour vous. Il m'a donné toutes les informations nécessaires.

— Mais les devoirs qu'on est censé fournir...

— J'ai sélectionné certaines de vos copies particulièrement drôles, quoique perspicaces, en anglais et en géopolitique... Elles répondaient plutôt bien à l'exercice.

— Et mes résultats à l'examen d'entrée à l'université...

Il me tend une feuille.

— Votre père m'a appris que vous aviez passé le ACT¹ en Floride. Vous n'avez jamais eu les résultats parce que vous avez déménagé, mais votre tante me les a transmis. Jetez un œil.

Quatre énormes chiffres noirs surgissent devant mes yeux.

— Des notes exemplaires ! C'est brillant !

— Je ne peux pas..., fais-je avant de m'interrompre, soudain sans voix.

— Votre père m'a également expliqué que vous étiez une fille très prévenante et que votre mère traversait une période difficile. Je sais ce que c'est...

— J'en doute.

Evans me sourit calmement.

— Mon père était malade. Un cancer... Je suis resté trois ans auprès de lui pendant que mes amis étaient à l'université. Il n'arrêtait pas de me dire de partir, mais je ne pouvais m'y résoudre. Quand il est mort, la culpabilité de ne pas l'avoir sauvé m'a anéanti. Mais la façon qu'il a eu de me dire qu'il était fier de moi, alors que je ne faisais que travailler de nuit dans une station-service, m'a encore plus pesé.

Je me tais. Ma colère se met soudain à mijoter au lieu de bouillir. J'ignorais qu'Evans avait un tel parcours.

— Et donc quoi ? Vous me racontez cette histoire tire-larmes pour m'apitoyer et me convaincre d'aller à Stanford, c'est ça ? je demande d'une voix douce.

— Non. Je voulais juste vous expliquer que je sais ce que c'est de se retrouver coincé quelque part alors qu'on n'en a pas envie, quand bien même le cœur souhaite rester. Vous avez abandonné l'idée de quitter cette ville et vous cherchez une fac qui ne soit pas trop exigeante pour pouvoir vous occuper de quelqu'un que vous aimez. Jack a failli faire exactement la même chose.

J'agrippe le bras de mon fauteuil plus fort. Evans sourit.

— Il y a des moments dans la vie où on ne peut pas faire ce qu'on veut. Et dans ces moments-là, on aimerait que quelqu'un intervienne. Mais la vie n'admet pas que l'on reste passif indéfiniment. Vous allez devoir trouver la force de changer par vous-même. En attendant, j'ai dû m'en mêler.

Je grogne. Il poursuit.

— Même si vous étiez prise, vous ne seriez pas obligée d'y aller. C'est à vous de choisir la voie que vous voulez emprunter, mais au moins vous déciderez en connaissance de cause.

— Donc ça n'a rien à voir avec les financements que vous pourriez obtenir si certains de vos étudiants intégraient une grande université ? J'assène d'un ton cassant.

Evans sourit.

— Si, bien sûr. Mais pas seulement...

La sonnerie retentit. Je pose mon stylo et rassemble mes affaires. Evans me dévisage comme l'éléphant à moitié chauve qu'il est.

Je me fige sur le seuil de la porte et tourne la tête vers lui.

— J'imagine que je devrais vous remercier.

— Considérez mon intervention comme une façon de m'excuser pour la photo.

— Ça ne répare pas ce que vous avez fait. Il faudrait, au moins, un million de gâteaux et une douzaine de clones de Johnny Depp pour que je commence à envisager la possibilité de vous pardonner un jour.

— Ils ont un très bon programme de clonage, à Duke...

J'éructe un charmant « beurk » et sors en claquant la porte.

1. Test d'aptitude d'entrée à l'université.

Chapitre 16

Trois ans, vingt-deux semaines, quatre jours

Mec aux Couteaux vient m'aborder un mois jour pour jour après la soirée d'Avery, juste avant Thanksgiving. Nous regardons un film en cours d'anglais. Des paquets de chips et des moules de cupcakes en papier jonchent le bureau du prof. M. Teller nous a permis d'organiser une fête de fin de trimestre. La pièce est sombre. Les uns et les autres murmurent, rigolent et planifient leurs vacances sans s'intéresser à ce qu'il se passe à l'écran.

Mec aux Couteaux se glisse sur la chaise à côté de moi.

— Bonjour à vous, seigneur à la lame tranchante, fais-je. Vous venez aux nouvelles de La Nouvelle ?

— Tu n'es plus nouvelle.

— Oh. Et qu'est-ce que je suis, dans ce cas ?

— Chelou.

Je ris.

— C'est mieux que grosse.

— Ils t'appellent comme ça, aussi. Mais Chelou est l'adjectif qui revient le plus souvent.

Je souris de satisfaction. Nous regardons la télé pendant quelques secondes avant de nous remettre à discuter.

— Vous vous kiffez, Jack et toi.

Je vouîte les épaules tout en faisant la grimace.

— Tu as fumé ou quoi ?

— Je t'ai vue à la fête d'Halloween. Vous avez dansé ensemble et, ensuite, tu l'as entraîné dans une chambre.

Ma bouche s'ouvre malgré moi.

— N'importe quoi !

— J'étais là, insiste-t-il. Je t'en parle parce que je trouve Jack cool. Il est le seul à ne pas s'être comporté comme un connard avec moi dans ce lycée à la con. Et parce qu'il a l'air carrément déprimé ces derniers temps. Depuis cette fameuse soirée, pour être exact.

— Déprimé ? je bredouille. Jack ? Les muscles de son visage doivent avoir un problème, parce que ce mec n'exprime jamais rien...

Mec aux Couteaux hausse les épaules.

— Je te dis qu'il a l'air triste. En tout cas, vous êtes les deux seuls que je ne rêve pas de poignarder. C'est pour ça que j'avais envie de t'en parler.

— OK ! C'était sympa de papoter avec toi, mais je vais y aller. On m'attend en Inde...

Je bondis sur mes pieds et me précipite dans le couloir. Jack a sport, à cette heure-ci. Je le sais parce que Kayla a récité son emploi du temps dans son sommeil en guise d'exorcisme amoureux. Je bous de colère. Comment Jack a-t-il osé me mentir ? D'accord, les mensonges faisaient partie du deal, à l'époque où on se faisait la guerre, et peut-être qu'ils font également partie de la vie scolaire, mais tout de même. Je lui faisais confiance ! Ce qui était visiblement une très mauvaise idée, mais le mal est fait ! Et ça n'a rien à voir avec mes doutes à propos de ce qui s'est passé dans cette chambre. Vraiment. Je suis juste inquiète.

J'ouvre brutalement la porte du bâtiment. L'air frais me cueille tandis que je traverse la pelouse en courant vers le terrain où la classe de sport joue mollement à la balle au prisonnier. Les uns et les autres se laissent toucher pour se faire éliminer et pouvoir aller papoter et envoyer des textos, étalés dans l'herbe. Jack contemple les nuages,

allongé sur le dos. Je marche jusqu'à lui, et lui flanque un grand coup de pied.

— Hé, non mais ça va pas ! siffle-t-il avant de s'asseoir.

Son regard se fige à ma vue.

— Qu'est-ce qui s'est passé dans cette chambre ?

— Isis...

— Qu'est-ce. Qui. S'est. Passé. Dans. Cette. Chambre ! je hurle.

Le prof de sport est trop occupé à discuter avec l'entraîneur de l'équipe de foot pour remarquer quoi que ce soit, mais tous les autres m'observent avec un air circonspect.

Jack glisse une main dans ses cheveux avant d'expirer lentement. Maintenant que je suis tout près, j'aperçois des cernes noirs sous ses yeux. Serait-il devenu insomniaque ? Et pourquoi donne-t-il l'impression d'avoir maigri ? Ses pommettes et ses mâchoires saillantes lui donnent un air malade.

— Rien, murmure Jack. OK ? Tu t'es juste endormie.

— Mec aux Couteaux affirme qu'il m'a vue t'entraîner dans cette chambre. J'étais bourrée. Je ne me souviens de rien. T'as plutôt intérêt à me balancer la vérité si tu ne veux pas que ce soit de nouveau la guerre.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Isis ? grogne-t-il. Que j'ai profité de toi, c'est ça ? Eh bien vas-y, fais de moi le méchant de l'histoire, si ça te chante !

Je gifle Jack, mais il recouvre rapidement ses esprits. Tout le monde se tait. La partie de balle au prisonnier s'est interrompue.

— Dis-moi ce qui s'est passé exactement...

— Je n'ai rien fait ! crie Jack. Je te le jure !

Son masque immuable est brisé. Jack. Le Prince de Glace n'est plus calme ni contenu. Il est furieux, ses sourcils sont froncés, et un rictus mauvais lui tord les lèvres.

— Je ne peux plus te croire.

— Alors, ne me crois pas ! Ne me fais pas confiance. Et ne fais plus jamais confiance à personne ! C'est bien comme ça que tu vois les choses, n'est-ce pas ? Comme ça que tu vis, depuis trois ans. Ça a l'air de très bien te convenir, ne change rien ! rugit-il.

Ses paroles serrent mon cœur comme un étau glacé. Elles font remonter le passé, rouvrent de sombres cicatrices. Je prends mes jambes à mon cou. Tout est flou. J'entends à peine Jack m'interpeller. C'est comme si j'étais sous l'eau. La voix de Sans-Nom résonne à la place de celle de Jack.

Moche.

Tu pensais vraiment que c'était de l'amour ?

Je claque la portière, démarre le moteur et passe en trombe devant le poste de sécurité.

Je fonce droit chez moi. Heureusement, la plupart des feux sont verts, et je grille les autres quoi qu'il en soit.

Moche.

Je me gare, sors de la voiture, monte à l'étage et ferme la porte de ma chambre à clé comme une somnambule.

Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé cette nuit-là.

Voilà ce qui arrive quand on fait confiance à quelqu'un.

Maman est super compréhensive. Elle devine que j'ai craqué. Mon dernier coup de mou n'était qu'un échauffement, en comparaison. Elle comprend beaucoup mieux la déprime que ma tante, et mille fois mieux que papa. Elle sait que des petites baisses de régime peuvent en provoquer de grosses. Et là, c'est le cas. Je dors toute la journée. Je ne me lave plus. Mes cheveux sont hirsutes. Maman m'apporte de quoi manger, mais j'arrive à peine à picorer. En tout cas, elle semble heureuse de pouvoir m'aider à son tour. Je pleure. Et par moments, plus du tout. Mais c'est encore pire. Parfois, je laisse maman me prendre dans ses bras – seulement quand j'accepte de lui ouvrir. Kayla passe me voir. Elle a apporté des snacks et des devoirs, et jacasse

gaiement de tout et de rien. Son bavardage sans queue ni tête me fait du bien. Il me rappelle que je ne suis pas la seule à avoir des problèmes, que Kayla en a plein, et apparemment aussi vitaux – Sephora arrête de vendre son blush préféré, elle a oublié qu’il y avait des soldes chez Macy’s alors qu’elle attendait ça depuis un an, son petit frère n’arrête pas de l’embêter. Elle prononce le nom de Jack, à un moment, mais je la remballe en expliquant que je ne veux plus jamais en entendre parler.

— Je sais que tu le détestes, mais ce n’est quand même pas un crime de parler de lui...

— Ça pourrait le devenir, je marmonne.

— Est-ce qu’il... c’est à cause de lui que tu es si triste ?

Je ricane.

— Quoi ? N’importe quoi. Et je ne suis pas triste. J’ai une allergie.

— Tu as une très jolie allergie, alors.

Je rougis. Elle me sourit en me tendant un autre gâteau.

— Bon, je vais y aller. Ma mère sort, ce soir, et elle m’a demandé de garder la boule de bave. On se textote, d’accord ?

Ma colère retombe un peu.

— Dac. Merci d’être passée.

— C’est normal.

Elle me serre dans ses bras et fronce le nez.

— Tu pues, mais je t’aime.

— Je t’aime, moi aussi, je lui lance chaleureusement.

Je la regarde s’éloigner par la fenêtre en souhaitant qu’elle revienne, et qu’elle ne revienne plus jamais à la fois. Après tout ce que je lui ai fait endurer avec mes remarques agressives ou ma jalousie non assumée, elle est encore mon amie. Et pourrait prétendre à mieux, côté amitié, mais elle est toujours là.

Les journées se suivent et se ressemblent. J’ai l’impression de ne plus avoir été en cours depuis des semaines alors que ça ne fait que quelques jours. Quand je ne dors pas, je fais des recherches au sujet de

Northplains sur Internet, me demandant toujours ce que Jack a bien pu faire. Les archives des journaux de l'époque ne sont d'aucune aide. De toute façon, je ne sais même pas sur quoi enquêter exactement. Deux hommes. Une batte de base-ball. Une chose qui a suffisamment fait peur à Wren et à Avery pour les pousser à se taire. Jack les a-t-il agressés ? Mais en quoi cela l'obligerait-il à donner de l'argent à Belina ? Belina est-elle l'épouse de l'un des assaillants ?

Oui... voilà. Ça expliquerait tout. Elle était mariée à l'un des types que Jack a attaqués à la batte...

Maman crie, tout à coup. Elle est au rez-de-chaussée. Mon sang se glace et j'ai l'impression que mon cœur s'arrête.

Maman ne hurle jamais comme ça sauf quand elle fait un cauchemar.

— Lâche-moi !

Je dévale l'escalier à toute allure, enjambe d'un bond les dernières marches, et atterris douloureusement sur mes pieds. Mais je n'ai pas le temps d'avoir mal. Tout ce qui compte, c'est d'atteindre la porte, de rejoindre maman, et de faire fuir celui ou celle qui la terrifie à ce point.

— Je vais appeler les flics !

— Allez, Patricia. Tu sais aussi bien que moi que tu ne le feras pas. Ne sois pas idiote.

Maman se tient au chambranle pour se soutenir, le corps tordu par la terreur. Le gars planté sur le perron est massif. Il porte des vêtements militaires, un tee-shirt gris, une barbe noire. Son regard est doux : cerné de ridules et de pattes d'oie. Mais je ne suis pas dupe. Ce mec me rend malade. Il me sourit sitôt qu'il m'aperçoit.

— Isis ! Comment vas-tu ? Ça fait plaisir de te voir...

J'attire ma mère vers moi, claque la porte, et la verrouille à double tour. Maman tremble comme une feuille. Elle s'agrippe à moi tandis que je la guide jusqu'au canapé pour l'aider à s'asseoir. Je tire les rideaux, ferme la porte de derrière et les fenêtres avant d'aller vérifier

s'il est parti. Nan... Sa silhouette se dessine à travers la vitre opaque de l'entrée.

— Allez, Isis ! Patricia, dis-lui d'ouvrir ! Je veux juste discuter !

— Non ! je crie. Personne ne va discuter, Léo. Laisse-nous tranquilles !

— Tu plaisantes, j'espère ? Ça fait une semaine que je suis sur la route. Je suis tout poussiéreux et en sueur. Je me suis dit que je pourrais m'arrêter, vu que j'étais dans le coin. Je ne dirais pas non à un verre d'eau. Ni à un peu d'hospitalité.

— Et moi, je ne serais pas contre te voir dégager. Va-t'en ou j'appelle les flics, Léo !

— Vas-y, ne te gêne pas, espèce de petite garce ! fait Léo d'un ton soudain beaucoup plus agressif. Je n'ai rien fait de mal. Maintenant, ouvre cette porte, et laisse-moi parler à ta mère.

— C'est mon dernier avertissement. Va-t'en, ou j'appelle les flics.

— C'est une histoire entre adultes qui ne concerne pas les morveuses de ton âge. Donc je vais te le dire une dernière fois, moi aussi : ouvre cette putain de porte, ou je la défonce.

Je suffoque, soudain.

— Dépêche-toi, Isis !

Il frappe le battant du pied avant de se mettre à le marteler. Maman hurle et se couvre les oreilles. Elle crie un peu plus fort et tressaille à chaque nouvel impact. Elle est recroquevillée sur le canapé et convulse comme si chaque coup l'atteignait physiquement. La seule présence de cet homme lui fait mal. Il frappe de plus en plus fort. J'attrape une lourde statuette de porcelaine posée sur la table, puis j'appelle les secours.

— 911, que puis-je faire pour vous ?

— C'est... Je m'appelle Isis Blake.

Ma voix et mes mains tremblent.

— J'habite au 1099 Thorton Avenue, Northplains, dans l'Ohio. Un homme tente de pénétrer chez moi.

— Je comprends, Isis. Je vais vous demander de fermer toutes les portes et les fenêtres et d'aller vous cacher.

Léo rugit, et essaie de défoncer la porte avec ses épaules comme un taureau enragé.

— Isis ? fait mon correspondant d'un ton inquiet. Parlez-moi. Est-ce que vous connaissez cet individu ?

— C'est l'ancien petit ami de ma mère. S'il vous plaît, venez vite !

Du verre éclate soudain. Je lâche le téléphone devant la scène d'horreur devant moi : la main de Léo a pulvérisé la paroi de verre et est en train d'atteindre la poignée. Maman pousse un cri primal, strident. Elle bondit du canapé et fonce à l'étage.

La porte d'entrée s'ouvre doucement. Léo s'avance dans l'encadrement avec des yeux brillants de rage. Il n'y a que moi entre maman et lui. Moi, une ado de dix-sept ans avec une lourde statuette de porcelaine planquée dans le dos et tremblante comme un papillon dans une tornade.

— Écarte-toi, gamine. Je suis là pour ta mère, pas pour toi. Je ne veux pas te faire de mal.

Je lève lentement la tête. Toutes ces nuits où maman a pleuré et tous ces jours où elle n'a pu quitter sa chambre ni même se montrer s'imposent à moi soudain.

— C'est déjà fait, connard.

Il plisse les yeux et fait un pas vers moi. Mon cœur va lâcher. Quelles sont mes chances face à ce type de cent kilos ? Il coupe du bois. Il chasse le cerf. Il est dangereux.

— Dernier appel : pousse-toi de mon chemin.

— Il faudra me tuer d'abord, Léo, je réponds entre mes dents serrées.

Il glousse, sinistre et amer.

— Tu as du cran, gamine. J'aime ça.

Je tremble si fort que je claque des dents et que mes doigts se contractent. Je ne peux pas gérer cette situation. Je ne peux pas battre

ce démon. J'arrive à peine à tenir tête aux miens.

Maman gémit à l'étage. Je serre la statuette plus fort.

Je dois riposter. Personne ne va venir me sauver. Personne ne l'a fait quand Sans-Nom m'a maintenue au sol. Personne ne m'a secourue dans la douche, après. Pas maman, pas papa, pas ma tante. Je suis livrée à moi-même. Personne ne m'a jamais aidée.

Je dois me débrouiller seule.

Léo fait un mouvement brusque vers moi. Je plonge sur le côté et abats la statuette sur sa nuque. Il tressaille, rugit, et pivote sur lui-même pour m'attraper. Il me soulève comme une poupée de chiffon sans la moindre difficulté. Je vole durant quelques secondes jusqu'à ce qu'une douleur atroce remonte le long de ma colonne. J'atterris à quatre pattes, les yeux tournés vers le sol qui ondule, redevient net, puis de nouveau flou.

Maman. Je dois absolument l'aider.

Les pas lourds de Léo martèlent les marches.

Je tente de crier pour la prévenir, mais l'obscurité m'emporte.

*
* *

La maison d'Isis m'intimide presque.

Elle ne devrait pas, pourtant. C'est une petite bicoque d'un étage qui semble avoir résisté à trois incendies et à une tornade. Le jardin est mal entretenu, les grilles et les gouttières rouillées débordent de feuilles. La peinture pèle comme si elle avait pris un méchant coup de soleil. Les fenêtres sont voilées et le carillon tinte tristement.

Je vérifie l'adresse que Kayla m'a donnée. Mon GPS me confirme que je suis au bon endroit. C'est un trou à rats, un taudis. Je m'attendais plutôt à un palais, vu la manière dont Isis se pavane avec une confiance sans failles. L'endroit est délabré et fatigué. L'exact opposé de ce qu'elle dégage.

Et pourtant, je suis quand même un peu impressionné.

Parce que je sais qu'elle est à l'intérieur. Elle, la fille qui me fait la guerre, qui me sourit d'un air satisfait, et dont les baisers me reviennent en mémoire chaque fois que je ferme les yeux.

La fille à qui j'ai fait du mal. Deux fois. Non, trois. Combien de fois ai-je franchi la limite ? Je descends de voiture et marche jusqu'à la porte. Des cris étouffés me parviennent. Je regarde autour de moi. Personne dans la rue. Quelqu'un doit regarder un film d'horreur dans une maison voisine. Je secoue la tête. *Non, Jack. Ne te laisse pas distraire. Tu vas aller t'excuser pour les conneries que tu lui as sorties l'autre jour, et tout de suite.*

Je suis tellement plongé dans mes réflexions que je ne remarque pas les bris de verre, au début. Mais je me fige sitôt après avoir posé le pied sur la première marche du perron. L'une des vitres qui encadrent la porte d'entrée est cassée.

Et les cris deviennent de plus en plus forts. Il ne s'agit pas d'un film.

Un frisson glacé me traverse le corps. J'ouvre la porte et hurle aussitôt.

— Isis !

Je tombe à genoux à côté d'elle. Elle est affalée contre le mur, inconsciente. Je repousse ses cheveux de son visage afin de vérifier si elle saigne. Effectivement, une tache rouge sombre se dessine bien à l'arrière de son crâne, et une traînée de sang sur le mur.

— Non..., dis-je d'une voix enrouée. Non, non, non, tu ne peux pas !

Je sors mon téléphone de ma poche et compose le 911. L'opératrice qui prend mon appel a beau me répéter que les secours sont déjà en chemin, je ne me calme pas.

— Dites-leur de se dépêcher ! Et envoyez une ambulance !

— Monsieur, c'est déjà fait... Les secours arrivent.

— Si jamais elle meurt... mieux vaudrait que je ne vous croise pas ! Vous avez intérêt à m'aider !

Les cris se font plus stridents, à l'étage, aussi tranchants que du verre. Je regarde autour de moi en jurant, à la recherche d'une arme potentielle.

Mais je ne trouve rien. Je me précipite dehors et déverrouille à toute vitesse le coffre de ma voiture. La batte de base-ball qu'Avery a sortie le lendemain de sa soirée est encore là.

Je l'attrape et grimpe les marches deux à deux, la colère palpitant dans mes veines. Mon cerveau me hurle de me calmer et d'attendre la police, mais des pensées depuis si longtemps en sommeil m'encouragent et me disent de me dépêcher.

L'homme domine une femme recroquevillée sur le lit – la mère d'Isis, j'imagine. Il lui maintient les jambes tout en défaisant sa ceinture.

L'odeur de la forêt me revient en mémoire. La sensation des aiguilles de pin sous mes pieds. Le brouillard gagne du terrain, doux et blanc en bordure de mon champ de vision. Sophia est pelotonnée contre le tronc d'un arbre tandis que des silhouettes menaçantes se glissent dans sa direction.

Je m'avance derrière lui. La mère d'Isis m'aperçoit, les yeux écarquillés de terreur. Son agresseur est gigantesque. Il fait au moins deux fois mon poids et pratiquement ma taille. Ses bras, musculeux et vigoureux, sont couverts de cicatrices.

Sophia pleurait, le visage enfoui dans ses mains, les poignets aussi fins que des ailes d'oiseau.

— Aide-moi, Jack.

Un des hommes m'agrippait et me tenait les bras dans mon dos. Ils voulaient m'obliger à regarder.

— Reste tranquille, princesse. Ce sera bientôt fini, gloussa l'une des silhouettes qui continuaient de se rapprocher de Sophia.

Certaines tanguaient sous l'effet de l'alcool. Cinq gigantesques gaillards aux épaules larges et aux rires gras sous la lumière de la lune.

La mère d'Isis s'adresse à moi d'une voix éraillée :

— Aidez-moi.

Ils ont commencé à retirer sa robe à Sophia. J'ai mordu le gars qui me tenait et ramassé ensuite la batte qu'il avait laissée tomber. Puis j'ai frappé. Frappé. Et encore frappé malgré les cris et le sang.

J'agrippe la batte de base-ball, écarte les pieds, et la brandis.

Le premier impact frappe sa tête. Son oreille, précisément. Du sang jaillit. Des gouttelettes atterrissent sur mon visage. L'homme se tourne pour me regarder. Je lui souris.

J'assène un nouveau coup.

Viser les rotules.

Ils ont tenté de m'attraper, mais j'étais rapide. Et plus fort qu'il n'y paraissait. Trop jeune, voilà ce qu'ils avaient pensé. Les deux premiers agresseurs avaient le crâne fragile. Le troisième a sorti un flingue pour me tirer dessus, mais a touché le quatrième à la place. J'ai souri lorsque je me suis jeté sur le troisième en visant sa nuque avec la batte. Un craquement lugubre a retenti, puis le gars s'est figé. Le cinquième avait pratiquement retiré son pantalon quand je l'ai atteint. Il a chancelé, cherché son pistolet, mais j'ai recommencé.

Les yeux sombres du type s'écarquillent tandis que la batte atteint son coude. Je frappe à trois autres reprises avant qu'un bruit absolument affreux se fasse entendre. L'homme pousse un cri strident, et s'éloigne du lit en titubant. La mère d'Isis rampe aussitôt en dessous en sanglotant. Le gars serre son bras fracturé contre lui.

— Espèce de salopard ! hurle-t-il avant de bondir vers moi.

Je ris et m'écarte au dernier moment, le laissant aller s'écraser contre la coiffeuse. Il paraît désorienté pendant un instant – secondes dont je profite.

Je lui ai cassé la main qui tenait le pistolet. Il est tellement sidéré qu'il l'a contemplée comme s'il voyait la scène à la télé et pas comme si elle lui arrivait vraiment. Ses os étaient fracturés, sa main fendue, du sang et de la chair maculaient les aiguilles de pin. Il a commencé à pleurer, puis à ramper loin de moi en m'implorant.

— *S'il te plaît, mec, on ne voulait pas... On n'allait pas...*

— Écoute, petit, je vais juste partir, OK ? Ce n'est pas la peine de...

Je le frappe en plein ventre. Et une autre fois entre les jambes. Il tombe de tout son long en brillant. Je pose un pied sur sa poitrine, puis baisse les yeux sur lui.

— S'il te plaît...

Je souris et lui tapote doucement le nez avec l'extrémité de mon arme.

— Inutile de supplier.

Je lève la batte. Le type se met à hurler et se protège le visage avec son bras valide.

La bête en moi prend son pied.

Chapitre 17

Trois ans, vingt-trois semaines, deux jours

Je me réveille. Tout est blanc – les murs, les lits, la lumière. Je suis morte. Ou à Narnia. Oui, ça pourrait être ça. Suis-je morte *et* à Narnia ? Parce que ce serait top. Mais il y a le bracelet à mon poignet et le bip du moniteur cardiaque, mes espoirs s'envolent aussitôt. Pas Narnia. L'ancre du diable, aka l'hôpital.

Je tente de me soulever, mais des élancements quasi électriques à me fendre le crâne en deux m'obligent aussitôt à me rallonger.

— Couilles de singe poilues ! je crache. Merde de chien ! Crêpes fourrées au vomi !

Une tête familière pointe dans l'embrasure de la porte. Wren s'avance vers moi avec un regard lumineux.

— Je savais bien que tu étais réveillée. Qui d'autre pousserait des jurons aussi originaux ?

Je tâte mon front. Un énorme bandage en forme de turban l'entoure. Il y a des fleurs sur la table de chevet, et un ballon décoré d'un visage souriant me contemple depuis un angle, en tournant lentement sur lui-même comme s'il cherchait à avoir la meilleure vue sur ma personne.

— Où est-ce que je suis ? À part en enfer, je veux dire.

— À l'hôpital Saint-Jermain, répond Wren qui tire une chaise près de mon lit. Tu es ici depuis une semaine, à peu près.

— Maman ! fais-je en m'asseyant d'un coup. Est-ce que maman...

— Elle va bien, fait Wren qui met une main sur la mienne pour me rassurer. Elle est retournée travailler, aujourd'hui, mais elle a promis de passer en fin de journée. On s'est relayés pour rester auprès de toi. Moi, Kayla, Avery...

— Avery ? Avery à la chevelure de feu ? Celle qui me déteste ? Celle qu'on a menacée ?

— Oui, c'est bizarre, je sais. Mais elle a apporté des fleurs.

Il désigne alors un bouquet de camélias posé sur le bureau.

— Et Léo ? Le type qui est entré par effraction...

— La police a expliqué qu'il t'avait assommée, qu'il était ensuite monté à l'étage, et qu'une fois là-haut...

Wren paraît soudain tout gêné.

— Et qu'une fois là-haut quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Wren tourne lentement le regard vers moi.

— Jack. Il a dit qu'il était passé chez toi pour te parler et qu'il t'avait trouvée évanouie dans le salon.

— Qui ça ?

— Comment ça, qui ça ?

— Quel Jack ?

Wren sourit.

— Allez, arrête de faire ta débile. Jack... Il est venu et il s'est chargé de Léo : deux côtes cassées, un bras et le crâne fracturé et un tympan explosé.

Je suffoque légèrement.

— Tu en as une, toi aussi. De fracture du crâne. Tu t'es cogné la tête contre le mur en tombant. Les premiers jours, les médecins ont été incapables de dire si tu tomberais dans le coma ou pas. Mais tu t'en es sortie. Tu as fait une hémorragie interne, et tu as pas mal de contusions. Mais ils t'ont rafistolée, et tout va bien, maintenant.

Je regarde mes mains, et soulève le drap pour jeter un coup d'œil à mon corps. Des bleus pratiquement guéris le couvrent quasi intégralement.

— Léo a été arrêté. La mère de Jack a fait appel à un avocat pour son fils. Il est sous surveillance policière. Il a de très grandes chances de s'en tirer si vous témoignez, ta mère et toi.

— Je devrais embrasser ce Jack pour le remercier. Et lui offrir une carte cadeau Starbucks ou je ne sais quoi. Au moins.

Wren ronchonne.

— Je croyais que Jack et toi vous vous faisiez la guerre ?

— La guerre ? Mais je ne me bats contre personne. Bon, d'accord, je dois lutter tous les jours contre moi-même pour ne pas m'épouser, tellement je me kiffe, mais rien en dehors de ça. Je trouverai bien une manière de le remercier. Il a carrément sauvé nos fesses, à maman et moi, après tout. Il a quel âge ? Il va dans le même lycée que nous ? Attends... comment il s'appelle, déjà ?

Je fronce le nez. Je sais que je vais au lycée, mais je ne me rappelle plus lequel. Pourtant, j'ai son nom sur le bout de la langue.

Wren fronce les sourcils.

— East Summit High.

— C'est ça ! fais-je en souriant. C'est celui-là.

— Ils ont expliqué que ta mémoire pourrait te jouer des tours pendant quelque temps, murmure Wren. Mais je ne me doutais pas que ce serait à ce point-là. Tu te souviens de ce qui s'est passé ?

— Ouais. Léo a attaqué ma mère.

— Et avant ça ? Tu te rappelles la fête ?

Je regarde ailleurs en me forçant à réfléchir. Au lieu de souvenirs clairs, seules des pensées parasites me reviennent.

— Je... Je ne sais pas. Je n'y arrive pas... C'est bizarre. J'ai l'impression que ma mémoire fonctionne, mais pas de façon précise.

— Et Jack ? insiste Wren.

— Quoi, Jack ? Je n'ai rien contre ce type, vu qu'il a sauvé ma mère.

— OK, Isis, ça suffit, maintenant. C'était drôle au début, mais là ça ne me fait plus rire.

— Arrêter quoi ?

— Tu connais Jack Hunter. Ne prétends pas le contraire.

— Jack Hunter, hum ? Tu parles d'un nom. On dirait celui d'un connard de Wall Street. Mais bon, il a sauvé ma mère quand je ne pouvais plus rien pour elle. Du coup, je suppose qu'il tient plus du mec cool.

La porte s'ouvre. Un médecin arrive, me sourit, puis jette un coup d'œil aux moniteurs.

— Ça fait plaisir de te voir réveillée, Isis. Tu te sentirais d'attaque pour quelques tests cognitifs ?

— Est-ce que je vais me prendre une lumière aveuglante en pleine poire ?

— Oui.

— Génial !

— Docteur, fait Wren en l'entraînant à l'écart par le coude.

Ils vont se parler à voix basse dans un coin.

— Hé ! Je suis là ! Ce n'est pas très poli de votre part ! je crie.

Ils m'ignorent sans s'interrompre. Je râle et croise les bras sur la poitrine avant de poser le regard sur la porte.

Un beau mec super sexy est planté sur le seuil. Je le dis avec autant d'admiration que de dégoût parce que, primo, les types séduisants sont généralement insupportables et, secundo, parce qu'il est tellement mignon que même quelqu'un comme moi, qui déteste pourtant les beaux gosses, est bien obligé de le reconnaître. Et grand ; à peu près un mètre quatre-vingt-dix. Et musclé juste ce qu'il faut, pour ce que son tee-shirt et son jean noirs permettent d'en juger. On croirait un Apollon, avec son nez droit et ses lèvres délicatement ourlées. Ses cheveux blond foncé lumineux encadrent gracieusement ses yeux d'un bleu clair transparent. Des yeux qui me dévisagent. J'aperçois de la tristesse dans son regard pourtant insondable et froid.

Nous nous observons l'un l'autre pendant quelques secondes avant que j'interpelle les autres.

— OK, j'ai bien compris que vous souhaitez tous que j'aille mieux, mais faire venir un strip-teaseur est un peu trop, quand même !

Au lieu de se vexer à cette remarque, le type se met à sourire. Il s'avance dans la pièce.

Wren se précipite aussitôt vers lui.

— Jack, attends. Il y a quelque chose qu'il faut que tu saches...

Jack l'écarte et me tend une rose noire.

— J'ai pensé que tu devais détester les fleurs, alors, j'en ai choisi une qui devrait être raccord avec ton âme, explique-t-il.

Je prends la fleur en faisant attention à ne pas effleurer les doigts du bel inconnu.

— Oh, merci, c'est très gentil ! fais-je chaleureusement. Tu dois être Jack. Ravie de te rencontrer. Merci de nous avoir sauvées, ma mère et moi. Tu n'y es pas allé de main morte, avec ce sale type, d'après ce que j'ai entendu dire. Bravo !

J'applaudis. Le sourire de Jack s'estompe lentement. Le médecin se précipite vers moi et regarde les moniteurs, puis il griffonne sur son écritoire à pince.

— Isis ? Tu vas aller passer un scanner pour voir si la situation a évolué et on va te poser une nouvelle intraveineuse. Une infirmière va venir tout de suite. Rallonge-toi, s'il te plaît.

— OK ! Merci, docteur.

Je le salue de la main tandis qu'il quitte la chambre en trombe. Wren pousse délicatement Jack vers la porte.

— Jack, lance-t-il avec une sorte d'urgence désespérée. Ils vont trouver ce qui ne va pas, OK ? Ils vont faire d'autres tests. Le médecin m'a assuré que c'est passager.

— Isis ? me fait Jack par-dessus l'épaule de Wren.

Je lève les yeux.

— Oui ?

— Arrête ça.

— Que j'arrête quoi ? D'être aussi sexy ? Je sais, c'est dur à supporter, mais j'y peux rien...

— Ça suffit..., grogne-t-il. Tu sais très bien qui je suis.

— Euh... ah bon ? On s'est rencontrés il y a genre trente secondes, je glousse, mais je suppose que techniquement on se connaît.

— Tu mens ! assène-t-il d'un ton cassant.

— Je *mens* ? fais-je en fronçant les sourcils. Écoute, mec, je te suis très reconnaissante pour tout ce que tu as fait, mais traiter une fille hospitalisée de menteuse, c'est un peu fort, tu ne trouves pas ?

Jack écarquille les yeux. Il serre les poings. Wren le pousse vers la sortie.

— S'il te plaît, Jack... Rentre chez toi. Je t'appelle dès qu'on a du nouveau, OK ? lui murmure-t-il.

— Tu mens ! Tu m'en veux toujours et tu me tortures pour te venger ! hurle Jack.

Un infirmier jette un coup d'œil par l'embrasure de la porte pour voir d'où vient ce raffut.

— Je ne mens pas ! Je ne sais même pas de quoi tu parles ! je crie en retour.

Mon mal de crâne me met au supplice. Je prends ma tête entre mes mains en grimaçant.

— Est-ce que quelqu'un pourrait le faire sortir ? Il me donne la migraine.

Ma remarque paraît sidérer Jack.

— Monsieur ? Si vous voulez bien me suivre..., lance un autre infirmier.

— Je vais rester avec elle, lui assure Wren. Je t'appelle. S'il te plaît, Jack.

— Isis..., dit Jack doucement.

Je tourne lentement la tête vers lui.

— Quoi ?

— Est-ce que tu te souviens de moi ?

— Non. J'étais dans les pommes quand tu as débarqué chez moi et que tu nous as sauvées, désolée. Je suis réveillée, maintenant. On pourra apprendre à se connaître, si tu y tiens. À ce propos, j'aimerais te faire un cadeau. Un chiot ou un truc dans le genre. Tu le mérites bien.

Jack ne cligne pas des yeux. Son visage est un masque de tristesse. Il me fixe quelques instants, avant de tourner les talons sans un mot.

Les médecins font leurs tests. Maman est là quand je me réveille. Elle a l'air à deux doigts de tourner de l'œil. Elle sanglote et me serre contre elle en s'excusant pendant des heures, jusqu'à ce que nous nous endormions dans les bras l'une de l'autre. Wren reste avec moi la plupart du temps. Kayla aussi. Elle trouve bizarre que je ne me souviens pas de Jack. J'ai beau lui répéter que j'étais dans les vapes quand il a débarqué chez moi, rien n'y fait. Avery est passée moins souvent. Deux fois, peut-être. La première, j'ai fait semblant dormir. Elle n'est restée que quelques minutes, et a regardé la télé. La deuxième, j'ai ouvert les yeux et commencé à parler, mais elle a aussitôt décampé.

Les médecins m'ont prescrit de nouveaux médicaments et de la rééducation en m'expliquant que la mémoire me reviendra peu à peu, si je continue à l'exercer. On me fait faire du tapis de marche deux fois par jour et une femme vient me parler de l'agression, mais je n'ai aucune envie de discuter avec elle. Maman m'assure que je devrais, même si je déteste les psys. Ça pourrait m'aider à guérir, apparemment. Sauf que je ne suis pas malade ! J'ai juste le crâne un peu fêlé. Les médecins me gardent en observation pour voir comment je récupère.

Mes souvenirs des derniers mois sont encore plus fissurés que mon crâne. J'ai des bribes et des flashes – le lycée, des fêtes, des gens qui me saluent ou qui m'ignorent, des sandwiches au thon, le sourire de maman, ses larmes. Je rassemble les morceaux chaque fois que j'en trouve, et les stocke. C'est comme un puzzle dont il manquerait toutes

les pièces du bord. Je renoncerais bien pour mieux plonger dans la déprime, mais quelque chose me dit que je l'ai déjà assez fait cette année.

Un jour, je prends mon plateau et vais déjeuner au premier étage. Il y a un balcon avec quelques tables en plastique. Les bruits de la ville nous parviennent du lointain, le temps est couvert, l'air frais mais rafraîchissant. Je mange du bout des lèvres tout en essayant pour la millionième fois ce mois-ci, mais sans succès, de ne pas mourir d'ennui ou à cause d'un affreux repas lyophilisé comme ceux des astronautes.

— Salut, fait une voix féminine derrière moi.

Je me tourne. Une fille pas très grande, ravissante, aux cheveux blond platine me sourit. Sa peau est laiteuse et ses yeux bleu acier. Elle est mince, porte un pull ainsi qu'une jupe à fleurs et un bracelet de l'hôpital au poignet. Elle a l'air délicate et fragile, comme un pissenlit ou un très joli fantôme.

— Salut, fais-je. Belle journée.

Son petit nez en trompette se fronce. Elle sourit.

— Ouais, mais je vais devenir folle s'il se remet à pleuvoir.

— Je comprends !

Je lui montre une chaise libre.

— Tu peux t'asseoir, si tu veux. Tu pourras me mater en train de manger du cyber-poulet.

Elle rit. Sa voix est mélodieuse et douce. Elle s'installe en face de moi et attrape une feuille morte sur la table. Je lui tends ma pomme, qu'elle accepte avec gratitude, mais elle la laisse de côté.

— Je m'appelle Isis. Et toi ?

Elle me sourit. Le soleil pâle, qui se reflète dans ses cheveux, leur donne un éclat doré.

— Sophia.

Remerciements

Merci d'avoir lu ce livre. Vous êtes formidables, qui que vous soyez. Merci d'en être venu(e)s à bout, ce n'est pas si facile que ça, et je suis bien placée pour le savoir. J'ai failli ne jamais mettre le point final à cette histoire... Mais avec l'aide des super équipes d'Entangled, ce livre est arrivé entre vos mains, tout plein des bons mots d'Isis et de blagues vulgaires – que j'assume totalement !

Merci à Stacy Abrams et Lydia Sharp pour vos habiles conseils éditoriaux.

Mon dernier merci va à tous ceux qui ont découvert et lu ce roman quand il n'était qu'une toute petite chose autopubliée sur Amazon. Vous avez rendu cette aventure possible et mes rêves réalité. Merci.

S'il y a une chose que j'ai apprise en écrivant ce livre, c'est que nous sommes tous meilleurs que ce que nous croyons. Le monde tente de nous prouver le contraire, mais nous sommes tous beaux, forts et hilarants. Nous sommes une addition de bons et de mauvais côtés, et ils nous donnent de la valeur. Vous valez tous quelque chose. Le monde continuera à vous faire douter, mais désormais Isis et Jack seront là.

Nous serons toujours là.

Retrouvez Isis et Jack dans *Je te hais... à la folie*
à paraître en novembre 2017 chez 12-21 !

L'auteur

Sara Wolf vit à San Diego, en Californie, où sa peau brûle au lieu de bronzer. Quand elle n'engage pas toute son énergie vitale dans ce qu'elle écrit, elle lit, provoque des incendies accidentels en tentant de cuisiner et teste de nouvelles grimaces sur son chat qui est, à ce jour, son plus grand fan.

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



et sur

www.pocketjeunesse.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original :
Lovely Vicious – Love me never by Entangled Publishing

Collection « Territoires » dirigée
par Pauline Mardoc

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mai 2017

© Sara Wolf, 2015

© 2017, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche,
pour la traduction française et la présente édition.

ISBN numérique : 978-2-823-84655-3

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Composition numérique réalisée par Facompo